LA REVUE DE PARIS

OCTOBRE

ROBERT D'HARCOURT .. L'Allemagne et la Conférence de Genève.

JEAN ROSTAND ..... Le Bouturage animal.

ARMAND LANOUX ..... A quoi jouent les Enfants du Bourreau ? (II)

JACQUES CHARPENTIER. Où va la Justice ?

CHARLES JACKSON .... Les Sœurs.

W. D'ORMESSON ..... Nuits romaines.

MARCEL BRION ..... Les Pétroglyphes africains.

JACQUES DUMAINE ..... Souvenirs du Quai d'Orsay.

ROBERT DEBRÉ ..... La Vaccination contre la Poliomyélite.

YVAN CHRIST ..... Aux Buttes-Chaumont.

JEAN RICHER ..... Gérard de Nerval et « Sylvie ».

PAUL GUTH ..... Wilfrid Baumgartner.

M. SCHNEIDER ..... La Mort de Thomas Mann.

MARCEL THIÉBAUT ..... La Varende et Saint-Simon.

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, RENÉ LALOU, PIERRE-HENRI SIMON, GEORGES PILLEMENT, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, JEAN FAYARD, HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE, PIERRE MICHAUT, SERGE VEBER, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 190 FRS

1955 - 62e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	L'Allemagne et la Conférence de Genève ..	3
JEAN ROSTAND	Le Bouturage animal	15
ARMAND LANOUX	A quoi jouent les Enfants du Bourreau ? (II) ..	21
JACQUES CHARPENTIER	Où va la Justice?	44
CHARLES JACKSON	Les Sœurs	59
WLADIMIR D'ORMESSON	Nuits romaines	65
MARCEL BRION	Les Pétroglyphes africains	72
JACQUES DUMAINE	Souvenirs du Quai d'Orsay..	84
ROBERT DEBRÉ	La Vaccination contre la Poliomyélite..	99
YVAN CHRIST	Aux Buttes-Chaumont	109
JEAN RICHER	Gérard de Nerval et « Sylvie »..	116
PAUL GUTH	Wilfrid Baumgartner..	127
MARCEL SCHNEIDER	La Mort de Thomas Mann..	137
MARCEL THIÉBAUT	La Varende et Saint-Simon	143
Le Mois à Paris..	159 Chronique bibliographique..	173

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

GIACOMO LEOPARDI
par **ANDRE MAUROIS**
de l'Académie française

DU TAM-TAM A L'IMPRIMÉ
par **ROBERT DELAVIGNETTE**

UN BOURGEOIS DE PARIS PENDANT LE SIÈGE
par **MAURICE GARÇON**
de l'Académie française

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros).. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne.. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs — Propriétaires : Eémée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1955.

INFORMATION FINANCIÈRE

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 juin 1955

Pour la première fois, le capital et les réserves figurent pour leur nouveau montant de 7 milliards et demi contre 2 milliards précédemment.

On constate, par ailleurs, au passif, un accroissement de 2 066 millions pour les Comptes de chèques, de 2 639 millions pour les Comptes courants et de 4 412 millions pour les Banques et correspondants.

A l'actif, le Portefeuille effets et les Comptes courants augmentent respectivement de 3 408 millions et de 2 562 millions.

Au total, la situation au 30 juin accuse une progression de 9 669 millions par rapport à la situation au 31 mai.

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Siège Social :
14, Rue Bergère, 14 — PARIS

Succursale :
2, Place de l'Opéra, 2 — PARIS

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Agences et Bureaux
en France, dans l'Union Française et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

L'expérience confirme l'efficacité des dispositifs de protection Movado

Avant d'entreprendre la fabrication suivie de ses mouvements, Movado soumet chaque prototype à de multiples épreuves.
Ainsi ont été élaborés des dispositifs spéciaux protégeant contre les organes exposés, comme par exemple le fameux support élastique de la masse de remontage dans l'Automatic "331".

Movado Automatic "331"

doublement protégée contre les chocs, l'automatique la plus mince du monde.
Réf 8423 Or 18 ct. cadran en or massif.

MOVADO

USINES A LA CHAUX-DE-FONDS
MÉTROPOLE HORLOGERIE SUISSE

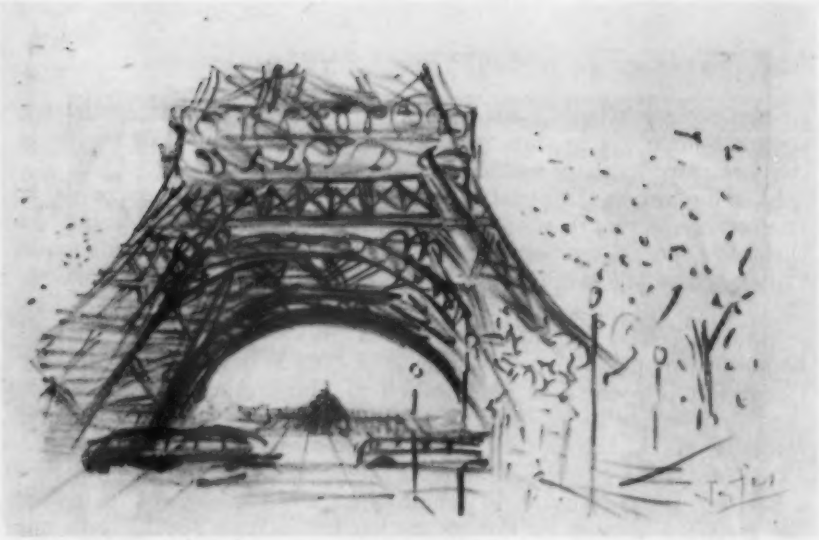
Les bottes et snow-boots pour femmes, fillettes et enfants à l'Aigle sont en vente chez tous les spécialistes et grands magasins

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : **149 fr.**

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)



L'ALLEMAGNE ET LA CONFÉRENCE DE GENÈVE

par Robert d'Harcourt

Nous avons publié, le 1er septembre, une étude de Grégoire Gafenco sur la Conférence de Genève. *La thèse de l'auteur, étayée sur une profonde connaissance des procédés politiques russes et sur la simple constatation des faits, était en substance celle-ci : « Il est vrai que la conférence s'est développée dans un climat d'apparente cordialité, mais elle ne laisse, pour le fond, présager aucun abandon des positions russes et même, à la faveur de quelques formules ambiguës acceptées par les puissances de l'Ouest, la position russe se trouve, finalement, renforcée. » Telles seraient les conséquences politiques réelles de la Conférence de Genève. Du point de vue de l'opinion, peut-on considérer que cette conférence a apporté des résultats plus rassurants ? M. Robert d'Harcourt fait connaître, dans l'article qu'on va lire, les réactions suscitées en Allemagne par la dernière réunion des Grands.* — (N.D.L.R.)

L'Allemagne, pendant et après Genève, est restée en marge de l'euphorie générale. Le contraire eût été surprenant. Aucune des fragiles espérances qu'elle avait pu attacher à la conférence « à l'échelon le plus haut » ne s'était réalisée. Les optimistes perdaient. C'étaient les pessimistes qui gagnaient. Sur tous les tableaux, et avec une ampleur qu'eux-mêmes n'eussent point attendue. Chaque jour, presque chaque heure apportait une confirmation aux sombres pronostics des adversaires d'Adenauer : la détente entre l'Est et l'Ouest se dessinait de plus

on plus comme achetée « sur le dos de l'Allemagne » et la coexistence comme établie sur le *statu quo*, c'est-à-dire sur la permanence de la coupure entre les deux moitiés du pays.

La réunification, l'objectif allemand majeur, presque unique de la Conférence, la réunification qui, selon les tenants de la politique du chancelier, devait tomber comme un fruit mûr entre les mains de l'Allemagne si elle savait se montrer ferme, prenait tous les jours davantage l'aspect du mirage. La fameuse « position de force » glissait dans le ridicule. C'était la position des Russes qui s'avérait solide et dont ils ne bougeaient pas d'un pouce. Elle avait, dès le début, été fondée sur l'inconciliabilité entre la réunification et l'intégration de l'Allemagne dans le front militaire de l'Ouest. Si Boulganine, dans le climat de cordialité du Léman, n'avait parlé des Accords de Paris que comme d'un « obstacle » à la réunification, le secrétaire du parti, Khrouchtchev, à Berlin-Est, sur la route du retour, avait mis brutalement les points sur les *i* : « Jamais les Soviets n'admettraient une réunification qui intégrerait au Pacte atlantique une Allemagne rassemblée... Le monde travailleur de l'Est allemand n'admettrait pas davantage une réunification avec l'Ouest qui devrait lui coûter les conquêtes acquises grâce au communisme sur le plan politique et social. »

Ce qui, dans ce discours, en dehors de la fermeté avec laquelle était repoussée par les Soviets une réunification appelée selon eux à jouer contre eux, apparaissait avec une éclatante netteté, c'était d'abord l'insistance avec laquelle était soulignée (jusque dans le geste physique : les théâtrales étreintes de mains sur la tribune officielle) la solidarité avec le Gouvernement d'Allemagne orientale, ensuite la volonté, si un jour la réunification devait s'accomplir, de la faire *à partir de l'Est*, c'est-à-dire d'attirer l'Allemagne occidentale dans l'orbite de l'Allemagne orientale. Brutale interversion des rôles respectifs jusqu'alors envisagés par les Allemands de l'Ouest qui, forts de leur prospérité retrouvée, n'avaient jamais admis que l'aimantation pût se faire autrement que d'Ouest en Est.

La réunification, ajoutait Khrouchtchev, était une affaire allemande. L'invitation adressée aux Allemands « à s'asseoir tous à la même table », vieille formule de la propagande soviétique, reparaissait. Nous savons à quel point cette hospitalière rondeur est peu goûtée du chancelier qu'a toujours fait frémir d'une horreur presque physique la seule pensée de s'asseoir, lui porte-parole librement élu d'une Allemagne libre, autour d'un tapis vert en face des représentants d'un gouvernement de « satellites ».

Déception et amertume allemandes après la Conférence.

Sombre jour, Fin des illusions, Cauchemar — ce sont les manchettes amères de la presse d'outre-Rhin pendant et après Genève. Nous devons

comprendre la profondeur de ce désenchantement. Non seulement la réunification est mise au frigidaire, mais les points qui semblaient acquis se volatilisent. Des élections allemandes « générales et libres » par exemple, des fameuses *freie Wahlen*, il n'est même plus question. La roue tourne vite !

Les Russes ont confirmé ce qu'on attendait d'eux, mais les Alliés, eux, ont déçu. *Théoriquement*, ils continuent bien à affirmer la priorité de la réunification à l'égard des autres questions au programme. *Pratiquement*, ils passent à l'ordre du jour et abordent la sécurité sans avoir fait avancer d'un pas la réunification qui, selon eux, en est la clé. Les Allemands sont contraints de toucher du doigt que ce qui pour eux est le « primaire » est pour les autres le « secondaire ». Les Grands s'imposent une certaine retenue. Retenue dont se dégage la presse. Randolf Churchill (fils de sir Winston) envoie de Genève à un journal de Londres ce verdict lapidaire : « La réunification est stérile. Le monde va vers la Paix. » Nous n'avons aucune peine à nous représenter avec quelle amertume pareille désinvolture est appréciée outre-Rhin.

Sur ce chapitre de la réunification, vers laquelle est tendu le désir allemand, les Russes de leur côté manifestent un grand détachement : « les temps ne sont pas mûrs, nous ne sommes pas pressés ». L'Allemagne, elle, l'Allemagne de l'Ouest, est pressée parce qu'elle sait que le temps travaille contre elle, que se creuse tous les jours plus profond le fossé entre les deux Allemagnes. Elle sent tout ce qu'a d'inquiétant pour elle ce placide crédit fait au temps par les Soviétiques, cette confiance dans les lendemains, toujours indice de force. Elle en recherche nerveusement les raisons et pense parfois les avoir trouvées dans un calcul des Soviets fondé sur le grand âge du chancelier et sur les chances, le vieux pilote n'étant plus à la barre, d'une évolution de l'opinion publique allemande dans un sens favorable à leurs intérêts.

Au vrai, cette évolution se dessine déjà. Les socialistes voient confirmées par Genève, et d'éclatante façon, leurs prédictions pessimistes. N'avaient-ils pas toujours dit, inlassablement répété, que le grand danger était une coexistence entre les grands établie sur la base de la cristallisation de la situation en Europe centrale, c'est-à-dire sur la base de la continuation de l'écartèlement allemand, et qu'on allait à Genève à un désastre allemand si les Accords de Paris n'étaient, sinon dénoncés par l'Allemagne, du moins remis en question à la Conférence. A l'avenir, si l'on ne voulait pas que la situation, déjà si profondément détériorée, empirât encore, il fallait de toute nécessité et de toute urgence renverser la vapeur, ne pas s'obstiner dans la « stérile bouderie » d'Adenauer à l'égard des gouvernants de l'Allemagne orientale. La réunification valait bien un sacrifice d'amour-propre et de prestige. Elle n'était pas pensable sans le dialogue entre les deux zones, et même sans une reconnaissance formelle par Bonn du gouvernement de Pankow. Cette reconnaissance ne serait pas pour autant une légitimation du régime établi

par les Soviets en Allemagne orientale. Elle serait une reconnaissance *de facto* et non une reconnaissance *de jure*.

Ainsi parle à la radio de Berlin Herbert Wehner, député socialiste du Bundestag. On voit jusqu'où va le glissement. Mais ce ne sont plus seulement les socialistes qui dénoncent la « banqueroute de la politique Adenauer ». D'autres voix autorisées se mêlent aux leurs : les pasteurs Niemöller, Goes, Fresenius, le professeur Noack, l'écrivain de la Résistance Weissenborn, pour ne citer que quelques noms.

Position de Bonn.

Quelles sont les positions de Bonn après Genève ? Nous les trouvons assez bien circonscrites dans une émission à la radio de Munich par le ministre fédéral Strauss (30 juillet). Comment se présente la Conférence aux yeux du ministre ? Elle n'est pas un succès. Elle n'est pas non plus un échec. La colonne des pertes (ou des risques) égale à peu près en longueur celle des gains.

Du côté positif, l'orateur met la volonté solennellement déclarée par les Alliés de maintenir la liaison entre les deux termes « sécurité » et « réunification » (les socialistes ne manqueront pas de trouver qu'il n'est vraiment pas difficile et se contente de viande creuse !) Encore dans la même colonne, la colonne « blanche », le fait qu'ait été évitée à l'Allemagne l'humiliation nationale de voir la coupure de son territoire « solennellement enregistrée et sanctionnée » par les Alliés. C'est à la politique de Bonn que sont dus ces résultats. Elle doit continuer dans la même voie, s'attacher avant tout, par une liaison étroite et par un contact permanent et actif avec ses alliés de l'Ouest, à rendre impossible l'établissement d'une convention de sécurité sur la base du *statu quo* qui est pour l'Allemagne le danger de l'heure. Elle doit également maintenir la revendication d'élections libres étendues à l'ensemble de l'Allemagne.

Le plan soviétique, poursuit le ministre, se dessine de plus en plus clairement. Ils s'inscrit dans l'offre de compléter les relations diplomatiques déjà existantes avec l'Allemagne orientale par des relations diplomatiques avec la République fédérale. Offre dans laquelle transparaît la volonté de légaliser la division de l'Allemagne. (Il y aurait en effet bien deux Allemagnes le jour où le Kremlin entretiendrait deux ambassades : l'une en Allemagne occidentale, l'autre en Allemagne orientale.)

La stratégie soviétique se démasque également dans l'effort pour intensifier en Allemagne les espérances suspendues au voyage du chancelier à Moscou, de manière à faire succéder à la tension de l'attente la brusque détente du désenchantement si le chancelier rentre de son voyage les mains vides. Le Kremlin connaît les effets dépressifs de la douche écossaise.

Les Soviets ont changé de méthodes, conclut en propres termes le ministre, *ils n'ont pas changé de buts. Il n'est en aucune façon certain que, même dans le cas d'une renonciation allemande au réarmement, ils consentent à la réunification sur la base d'élections libres. Nous devons nous résigner à voir continuer la guerre froide et, avec elle, se prolonger les activités subversives du communisme international. Partout où, dans le monde, existent des foyers de trouble, Moscou continuera à avoir la main. Les peuples sur lesquels cette main s'est posée resteront des peuples esclaves. Le Kremlin ne desserrera pas son étreinte. Nous sommes entrés dans la phase la plus difficile de l'après-guerre.*

⁂

Nous avons rapidement résumé la prise de position officielle de Bonn au lendemain de la Conférence de Genève. Nous ne pouvons, du dehors, que donner raison au ministre fédéral quand il voit son pays placé devant la situation la plus dangereuse qu'il ait connue depuis la guerre. Jamais ne s'est présentée de plus pressante façon l'option entre la réunification et la fidélité à l'Ouest. C'est le destin de son peuple et le destin de sa politique personnelle que joue Adenauer. Sa barque n'a jamais navigué dans des eaux plus dangereuses. Il a à éviter deux écueils : faire figure de mauvais Allemand en repoussant les conditions qui rendraient possible l'unité de son peuple ; faire figure de mauvais allié en quittant la ligne de l'Ouest après avoir signé les Accords de Paris.

Ce danger double, il était là dès le début. Il n'a jamais eu le caractère d'acuité qu'il prend aujourd'hui. Tout ce que nous savons du caractère du chancelier ne permet guère le doute sur la route dans laquelle, placé à un carrefour décisif, il s'engagera demain. Au milieu des brouillards fumigènes que Moscou excelle à créer, cette route se dessine déjà. La déclaration du ministre Strauss que nous venons de résumer est sans équivoque : Bonn reste sur ses positions. Loyauté totale envers l'Ouest, et fidélité absolue, insoupçonnable, aux engagements signés. Inflexible défiance en direction de l'Est et suspicion généralisée des intentions. La ligne Adenauer continue.

Critique, jusque dans les rangs de la majorité gouvernementale, de la politique d'Adenauer a l'égard de la Russie.

Il y a des Allemands auxquels cette ligne paraît dangereuse, et qui le disent. Qui pensent que la « rigidité » du chancelier (une consommation plus abondante que jamais est faite des épithètes rituelles : *starr, stur*, qui disent l'obstination entêtée, pétrifiée !) mène son pays à une impasse, sinon à un gouffre. Le nombre de ces Allemands est en croissance. Nous

les trouvons dans les rangs mêmes de la majorité du chancelier. Nous voudrions faire entendre l'un d'eux.

Le professeur Friedensburg, député de Berlin, membre du parti chrétien-démocrate et président de l'Institut d'Enquêtes Économiques a, dans les derniers jours de juillet, devant un cercle d'étudiants, pris la parole à Heidelberg sur le thème *Moyens et voies pour arriver à la réunification*. Dès l'exorde, il avoue la profonde désillusion qu'a été pour lui la Conférence. La réunification recule dans un avenir plus lointain et plus incertain que jamais. Le cours des débats genevois a sur ce terrain « mis dans une impitoyable et cruelle lumière l'absence de conceptions directrices ».

Que l'Allemagne ne se croie pas innocente et pense se tirer d'embarras en se lavant publiquement les mains, elle a sa part de responsabilité. Elle aussi a commis des fautes, dont la plus lourde a été la confiance dans les vertus de la célèbre « position de force » devant les Russes. Erreur trahissant un total irréalisme, une périlleuse capacité d'illusion. Il fallait *traiter* avec le Russe. Non point à partir d'une chimérique position de supériorité, mais sur le plan de l'égalité. Le problème à résoudre était dans l'équilibre à trouver entre ce qu'on demandait aux Soviets et ce qu'on leur offrait en contrepartie. La faute allemande capitale, responsable en grande partie de l'impasse à laquelle on se trouvait acculé, devait être cherchée dans une mentalité délibérément et continûment entretenue dans le peuple : la « terreur mystique » (*das mystische Grauen*) devant le Russe. On ne cause pas avec un ogre.

D'autres erreurs avaient été commises, dont l'une avait été la surprenante illusion qu'un grand peuple ne pouvait pas rester indéfiniment coupé en deux, que « de toute façon » la réunification viendrait un jour ou l'autre, qu'elle s'accomplirait avec l'automatisme, « le caractère de nécessité d'une loi naturelle ». L'Histoire s'inscrivait contre pareille candeur. La Pologne n'avait-elle pas été écartelée pendant cent cinquante années ?

Enfin on ne pouvait absoudre le Gouvernement de Bonn de l'étrange satisfaction manifestée après le « pitoyable résultat » de la Conférence de Genève. Si vraiment les faits étaient à ce point travestis par le principal intéressé (l'Allemagne), on ne devait pas s'étonner si les hommes d'État de l'étranger reléguaient au second plan la réunification. Bonn avait péché par mollesse : il fallait crier bien plus haut, bien plus fort qu'on ne l'avait fait, l'aspiration de tout un peuple à l'unité.

Certaines idées sont dans l'air. L'orateur que nous venons de citer, quand il dénonce dans l'atmosphère de « terreur mystique » entretenue devant le Russe le principal obstacle au nécessaire dialogue entre l'Allemagne et les Soviets, se rencontre avec le chef des démocrates Thomas Dehler, quand celui-ci affirme que la grande erreur allemande — une erreur qui a duré dix ans ! — a été de traiter les Russes comme s'ils étaient « atteints de la lèpre ».

La convergence de ces voix rend sensible la pente de l'opinion publique allemande, vers une critique de plus en plus ouverte de la « ligne Adenauer[1] ». On ne se gêne plus maintenant, même dans les rangs de la majorité, pour dire et imprimer qu'il y aurait imprudence à laisser le chancelier aller seul à Moscou avec ses conseillers techniques habituels, que les derniers événements ont rendu hautement souhaitable la participation au voyage de représentants de l'opposition. L'opposition socialiste se voit rejointe par des recrues venues d'autres horizons et dont l'appui n'eût pas été imaginable il y a deux années. Le témoin du dehors a l'impression d'un fleuve longtemps contenu et qui maintenant trouve libre cours.

Importance nouvelle prise par le Gouvernement d'Allemagne orientale, officiellement appuyé par les Soviets.

On aura noté l'éclat, l'ampleur délibérée des manifestations d'amitié prodiguées à Berlin aux dirigeants de l'Allemagne orientale par Boulganine et Khrouchtchev à leur retour de Genève. La solidarité ne se manifeste pas seulement par les spectaculaires accolades sur l'estrade d'honneur de la place Marx-Engels (l'ancien *Lustgarten*) au-dessus de laquelle flotte l'inscription « vive l'amitié soviétique-allemande » tandis que retentit le chant : *Frères marchons vers le soleil et la liberté.* Elle se traduit de façon moins sentimentale sur le plan politique concret. Par exemple dans le communiqué officiel conjointement signé par les dirigeants soviétiques et les dirigeants allemands de l'Est, définissant les conditions de l'Europe de demain : priorité absolue de la sécurité collective sur la réunification, établissement provisoire de cette sécurité sur le partage de l'Allemagne. *Les deux parties* (Soviets et Allemagne de l'Est) *sont d'accord pour juger inadmissible que la question allemande puisse devenir un obstacle à la solution de la question primordiale : la sécurité européenne.*

Les Soviétiques emploient ici une formule habile et qui va toucher un point névralgique chez beaucoup d'Allemands. Nombreux sont, en effet, en Allemagne occidentale, les observateurs lucides qui discernent les désavantages de la position allemande et se rendent compte qu'en réclamant avec trop d'impétuosité la priorité absolue de la réunification

1. Cette critique peut se faire violente, presque brutale. S'adressant à la radio de Munich à un très large public, W. M. Guggenheimer dit ce qui suit : « *... ponsable de notre politique étrangère garde son flegme coutumier devant l'effondrement éclatant de ses conceptions. Nous imaginons toutefois que, du haut de sa retraite alpestre, le chancelier ne doit pas considérer sans quelque malaise l'étonnante divergence de vues qui se manifeste dans les réactions de ses amis politiques. Mais c'est là critique sans objet. C'est plus tôt que cette critique aurait dû s'exercer et avec une tout autre dureté. Aujourd'hui elle a perdu son intérêt. En politique étrangère le chancelier n'est plus que le liquidateur de sa propre succession.*

dans le débat international et en bloquant par là la voie de la solution de problèmes beaucoup plus vitaux pour les « autres », l'Allemagne risque de se mettre en mauvaise posture devant le monde et de faire figure de partenaire gênant.

La sécurité de l'Europe, continuons-nous à lire dans le communiqué bilatéral germano-soviétique de Berlin, n'est pas concevable sans la participation parallèle des deux gouvernements allemands : celui de la République fédérale, celui de la République démocratique. Ainsi se trouve officiellement confirmée, dans la conception soviétique, la dualité de l'Allemagne établie sur l'égalité politique des deux moitiés de son territoire. On remarquera en passant que jusque dans le titre que se donnent les deux gouvernements allemands, jusque dans les mots, se traduit la prétention de tirer l'Allemagne à soi. Adenauer dit : *Bundesregierung Deutschland* (le Gouvernement fédéral-Allemagne — on sent toute la signification de cette apposition !), Grotewohl dit : *deutsche demokratische Republik* (la République démocratique allemande).

L'annexion (ou la prétention à l'annexion) va d'ailleurs bien au-delà des mots. Des deux côtés on se refuse à faire les premiers pas. On attend que l'autre vienne à soi. L'Allemagne occidentale ne conçoit pas une réunification qui pourrait être autre chose qu'une humble intégration de l'Allemagne de l'Est venant se fondre dans sa voisine et participer avec reconnaissance à sa prospérité. L'Allemagne orientale, de son côté, ne veut pas renoncer à sa structure sociale (partage des terres, etc.).

Nous entendrons là-dessus avec intérêt MM. Norden, Schirdewan et Loch, délégués allemands du *Politburo* et du Comité central du S.E.D. (parti socialiste-communiste dans la zone orientale). Chargés d'une tournée de propagande dans les centres industriels de la zone orientale, ils ont exposé devant un public ouvrier les conceptions officielles du parti sur les problèmes du jour avec une franchise ne laissant rien à désirer. A Magdebourg, Schirdewan déclare que l'intérêt aujourd'hui ne se porte pas vers l'Allemagne de l'Est, sûre de ses voies, mais vers l'Allemagne de l'Ouest. Saura-t-elle évoluer enfin, cette Allemagne capitaliste et rétrograde ? Saura-t-elle entrer dans les voies progressistes « sous la direction de la classe ouvrière » ?

A Erfurt, Norden dessine le visage de l'Allemagne réunifiée de demain : bien entendu il ne saurait y être question d'un interdit prononcé contre le parti communiste ni d'aucun abandon des conquêtes sociales de la zone Est. L'auditoire vote par acclamation une adresse à la « Chambre du Peuple » (« parlement » — nous sommes obligés de mettre le mot entre guillemets ! — de la zone orientale) dans laquelle s'affirme la résolution de n'admettre aucune solution du problème allemand impliquant un sacrifice quelconque des intérêts de la République démocratique.

Le troisième orateur, enfin, Loch, donne rondement son opinion sur les « élections générales et libres ». Elles ont perdu tout sens après la

signature des « Accords de Paris ». Un scrutin « libre » sous les baïonnettes de l'Allemagne militarisée de l'Ouest ? Les mots mêmes sont une dérision ! L'orateur juge de haut « l'ignorance totale de la situation » dont fait preuve le Premier britannique Anthony Eden quand il se cramponne à ces « élections générales allemandes » aujourd'hui vidées de toute actualité.

La position des dirigeants de la zone orientale, après consultation avec les Soviétiques retour de Genève (c'est ici le point important : nous sommes en présence de déclarations non seulement inspirées mais *dictées*), apparaît dans une absolue clarté. Il ne s'agit en aucune manière, comme pouvaient se l'imaginer les Allemands occidentaux naïfs, d'une Allemagne de l'Est se présentant en demanderesse et venant s'incorporer à l'Allemagne de l'Ouest pour prendre sa modeste part du « miracle économique », mais bien de tout le contraire. Le mouvement se fait dans l'autre sens. C'est l'Allemagne de l'Est qui dicte ses conditions. Comme la plus qualifiée, la plus évoluée. Le vrai progrès est à l'Est, point du côté capitaliste. La réunification de demain, dans la conception soviétique, se présente comme une annexion politique et sociale de l'Allemagne occidentale par l'Allemagne orientale.

Un Allemand voit les chances de la réunification « amincies par une détente entre l'Est et l'Ouest ».

La réaction allemande à la Conférence de Genève et à ses « résultats » (les Allemands mettent le mot entre guillemets !) apparaît bien, avec son accent essentiel d'amertume dans la lucidité, à travers une émission de la radio bavaroise (la seconde en importance après la radio de l'Allemagne du Nord-Ouest).

La Conférence de Genève a été la conférence de la jovialité, des tapes sur l'épaule et de la fraternisation entre la vodka et le whisky. Son bilan politique concret est zéro. Ceux d'entre nous qui ont pu croire un instant que les Soviets se feraient désormais une gentille habitude de céder se sont vus rudement désillusionnés. Les Russes ne lâcheront leur zone dans aucun cas. Que la République fédérale demeure fidèle à l'Ouest, ou qu'elle se déclare neutre... L'idée dont ils partent — idée juste, d'ailleurs ! — est qu'une fois l'équilibre établi entre l'Est et l'Ouest, personne en dehors de l'Allemagne ne pensera plus à élever la voix en faveur de la réunification, la détente dans la guerre froide entraînant la détente de l'intérêt porté par l'Ouest à la question allemande.

Qu'offrent en substance les Soviets aux Occidentaux à Genève ? A peu près ceci : nous consentons à mettre le point final à la guerre froide, à une condition : l'acceptation définitive de votre part des frontières actuelles entre nous et vous, y compris la ligne-frontière passant par l'Europe centrale. Ne nous dissimulons pas ce qu'a de séduisant une pareille offre pour un homme d'Etat, et plus encore pour les peuples de l'Ouest où l'on ne croit pas du tout que la solution de la question allemande soit l'indispensable condition de la paix entre les deux mondes qui s'affrontent.

Nous devons reconnaître la fermeté et l'unanimité dans le refus que la tentative soviétique a rencontrées à Genève chez Eisenhower, Eden et Faure. Cette résistance durera-t-elle toujours ? Son principal aliment a été le loyalisme envers la personne d'Adenauer et à l'égard d'une politique sans laquelle il y aurait beau temps que le partage de l'Allemagne aurait passé du stade du fait à celui de la légalité sanctionnée par le Droit international. Sur ce loyalisme occidental, nous pouvons compter aussi longtemps qu'Adenauer sera à la barre, mais qu'adviendra-t-il quand il ne sera plus là et si son successeur n'a point la volonté ou la force d'assurer la continuité de sa politique ? Les puissances de l'Ouest ne se considéreront-elles pas alors comme déliées de leur loyalisme envers l'Allemagne ? Voilà la carte qu'ont tout l'air de jouer actuellement les Soviets quand ils parlent du « mûrissement » nécessaire de la question allemande. Les hommes de Moscou ont appris de Staline l'art d'attendre.

La succession d'Adenauer apparaît tous les jours davantage sous le jour d'une donnée politique de première importance. Le voyage du chancelier à Moscou ne changera rien à cela. Cependant, le temps ne reste pas inactif. Plus longtemps l'offre soviétique d'un terme mis à la guerre froide demeurera bloquée par le problème allemand, plus le mécontentement des Occidentaux se détournera des Soviets pour se porter vers les Allemands et plus l'Allemagne fera devant le monde figure de trouble-fête empêchant la paix de se faire. Le pis est qu'il y a là-dedans quelque chose de vrai. Plus que quiconque, certes, nous désirons la fin de la guerre froide. Il n'en reste pas moins que la détente entre l'Est et l'Ouest amincit les chances de la réunification. L'intérêt allemand n'est pas du côté d'une détente rapide acquise sur le dos d'une Allemagne continuant à demeurer morcelée. Il est du côté de méthodes plus lentes continuant à lier indissolublement la réunification et la sécurité.

Notre rôle dans tout cela ? Ne rien faire qui pourrait nous faire sortir, nous pousser hors d'un loyalisme absolu à l'égard de l'Ouest. Et, pour cela, que nous faut-il ? De la patience, des nerfs solides.

Nous avons tenu à citer un texte qui nous apparaît comme la réaction-type de l'Allemand devant Genève. Il voit, cet Allemand, ce que Genève apporte aux autres. Il voit en même temps, et dans la même crudité d'éclairage, ce que Genève emporte pour lui d'espérances. La détente se rapproche, la réunification s'éloigne. L'euphorie des Occidentaux est son désenchantement à lui. Il y a bien longtemps qu'il a vu — ce qui au reste crève les yeux depuis des années — que la guerre froide (avec son corollaire : la valorisation de l'Allemagne, d'une Allemagne armée) était la chance d'Adenauer. Le chancelier, et avec lui toute sa politique, risque demain de se trouver dans le vide. Il lui manque son point d'appui principal : la peur du Russe.

L'adieu à des espoirs n'est point le thème unique. Un autre s'y joint qui prend l'importance d'un leitmotiv : la désagréable perspective, en insistant trop, du côté allemand, sur la réunification comme indispensable condition de la sécurité, comme clé de la paix, et en « bloquant » par là le dialogue Est-Ouest, d'entrer aux yeux du monde dans le personnage du gêneur, du boudeur qui se met en travers du bonheur des autres. *Störenfried, Spielverderber* (trouble-fête, empêcheur de danser en rond) — ce sont les mots qui reviennent avec une significative fréquence dans la presse allemande.

Position difficile du chancelier.

L'excellent journaliste qu'est Werner Friedmann analyse dans la grande feuille munichoise *Süddeutsche Zeitung* les réactions déclenchées à travers le monde par la Conférence de Genève sur le chapitre de la réunification. En Amérique, le fermier du Texas considérera la question du point de vue de Sirius et prendra sans déchirement de cœur son parti de voir continuer la coupure de l'Allemagne. En France, M. Dupont ne verra pas d'un trop mauvais œil reportée aux calendes grecques une réunification qui eût donné à des voisins dont il n'est pas très sûr une nouvelle puissance. En Angleterre, Mr Smith estimera que l'amélioration du climat mondial valait bien un petit sacrifice allemand.

Dans ces deux derniers pays on pensera qu'on ne pouvait tout de même pas torpiller la conférence pour les beaux yeux des Allemands et que si ceux-ci ont pu avoir cette déraisonnable prétention, c'est qu'ils étaient « des songe-creux ou des imbéciles ».

Restent les premiers intéressés, les Allemands. Notre témoin fait tout de suite une distinction entre les deux zones. Dans la zone soviétique, la réaction sera l'unanimité dans l'amertume, dans la déception, devant les espoirs mis dans une rupture de la chaîne et aujourd'hui « ensevelis dans une mer d'amabilités internationales ». Dans la zone occidentale on continuera à mener la petite vie confortable et à « apprécier la poule au pot », tout en se disant que décidément n'avaient pas si tort les gens qui, depuis des années, allaient répétant que « réarmement et réunification étaient deux facteurs irréductibles à un dénominateur commun ». Les gens de Bonn, eux, auraient tort de jouer les étonnés et encore plus les mécontents. Après avoir tiré de la « politique de force » et de l'intégration armée de l'Allemagne dans le front occidental, à la fois « des avantages économiques et une position de puissance », ils se montreraient aujourd'hui vraiment trop gourmands « en prétendant obtenir de surcroît l'unité ».

Reste de tous les Allemands celui qui est le plus directement touché par l'issue de la conférence parce qu'ici c'est toute sa politique qui est en jeu : Konrad Adenauer. Que l'on nous permette ici de suivre textuellement notre témoin : *Comment se présente la situation pour le chancelier à l'heure où il voit les faits donner un démenti éclatant à la thèse qu'il a toujours soutenue (avec une opiniâtreté d'autant plus grande qu'elle ne s'alliait peut-être pas chez lui à la conviction intime) ? A savoir que la réunification sortirait automatiquement des traités conclus avec les Occidentaux. La réalité avec laquelle il a aujourd'hui à compter est la suivante : une détente entre l'Est et l'Ouest sur la base du* statu quo *aura pour résultat non seulement d'ajourner* sine die *la réunification, mais de dévaloriser sensiblement le facteur de puissance représenté par*

l'Allemagne occidentale et incarné dans la personne de son chancelier. Si en effet un terme est mis à la guerre froide, éventualité qui ne saurait s'accomplir qu'aux dépens de l'Allemagne, que signifierait alors, de quel poids pourront bien peser notre fidélité à l'alliance occidentale et les douze divisions de notre République fédérale, et que deviendra cette position de grande puissance dont on aimait parler à l'occasion ? Nous ne pouvons pas ne pas voir que le crédit international du chancelier (dont nous ne contestons pas l'intelligence) a été en grande partie fait du conflit entre Moscou et Washington et que ce que l'on a appelé le « miracle allemand » lui aussi, a été en grande partie un produit de la guerre froide. Il n'y a guère de risque qu'une détente Est-Ouest puisse porter atteinte à notre évolution économique au stade où la voilà aujourd'hui parvenue. Ce qu'elle aura en revanche pour conséquence certaine c'est notre descente dans la médiocrité sur le plan politique... La Conférence de Genève aura des répercussions favorables dans la politique intérieure des nations qui y étaient représentées. Quant à ses incidences sur notre propre politique, il est encore trop tôt pour les juger. Elles mettront, selon toute vraisemblance, à dure épreuve les talents d'homme d'État d'Adenauer.

Il nous a semblé que, sur les perspectives qui s'ouvrent aujourd'hui devant le chancelier d'Allemagne occidentale, la parole appartenait à un Allemand. A ce dur bilan on ne déniera pas la lucidité. Le chancelier aborde à quatre-vingts ans le plus périlleux virage de sa carrière.

Nous ne refuserons pas notre estime à la courageuse ténacité avec laquelle le vieux pilote, dans les conditions les plus difficiles, mal soutenu par son opinion publique, au milieu du mollissement universel créé par l'offensive-sourire du Kremlin, maintient sa direction. Dans les conjonctures les plus tentantes pour le double jeu, il repoussera toujours la politique de bascule.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

Le voyage du chancelier à Moscou a confirmé, sous les sourires destinés aux caméras, l'irréductibilité des points de vue. On n'en attendait pas beaucoup. Celui qui l'entreprenait moins que personne. Sur la seule question capitale, la réunification, il a été plus creux qu'on ne pouvait le prévoir. Il aura confirmé dans leurs vues ceux des Allemands qui n'ont jamais cru au dialogue avec le Kremlin. La réunification, après l'établissement de relations diplomatiques entre Bonn et Moscou consacrant l'existence de deux Allemagne apparaît plus lointaine que jamais.

L'Allemagne reste mouvante, partagée, incertaine sur ses voies. Le vent d'Est a une grande puissance de trouble. L'espèce d'allégresse à laquelle se laisse aller la plus grande feuille de la République Fédérale, la *Frankfurter Allgemeine*, à la vue du « nouveau style » inauguré par les entretiens Adenauer-Boulganine, cette espèce d'euphorie est caractéristique. Qu'elle ne nous conduise pas à des conclusions trop hâtives. La masse allemande est bien trop éclairée par la leçon de choses offerte par la zone orientale pour être même tentée par le saut dans l'inconnu que représenterait une expérience Rapallo. « Rapallo est mort », a dit Adenauer, et le mot est plus qu'une constatation, il fixe une orientation. L'Allemagne reste à l'Ouest.

LE BOUTURAGE ANIMAL

par JEAN ROSTAND

La fonction de reproduction peut s'exercer, dans le règne animal, de deux manières foncièrement différentes, selon que le nouvel être se forme aux dépens du corps même du progéniteur (reproduction *asexuée* ou végétative) ou à partir de cellules spécialisées, dites sexuelles (reproduction *sexuée*).

Sous son aspect le plus simple, la reproduction asexuée se présente comme une bipartition : un organisme unicellulaire, tel que l'Infusoire Paramécie, se divise en deux individus strictement identiques l'un à l'autre, et qui n'auront qu'à agrandir leurs dimensions initiales pour devenir, l'un et l'autre, identiques à l'individu progéniteur.

Chez certains Vers (Annélides, Planaires), l'individu, pour se reproduire, se partage en deux ou plusieurs segments, dont chacun, par voie de croissance, reconstitue le parent. Chez les Hydres ou Polypes d'eau douce, la reproduction s'effectue par le moyen de petits bourgeons, ou groupes de cellules : l'individu parent n'est point *remplacé* par ses descendants, ils *s'ajoutent* à lui.

L'éminent embryologiste belge Paul Brien a récemment consacré de minutieux travaux à l'étude du bourgeonnement des Hydres : il a constaté qu'une même Hydre — attentivement surveillée depuis le 25 février 1949 jusqu'au 6 octobre 1952 — a produit 702 bourgeons, après quoi elle se montrait « aussi jeune, aussi proliférante que le plus récent de ses descendants [1] ».

Qu'il s'agisse de bipartition, ou de fragmentation, ou de bourgeonnement, la continuité est directe et la ressemblance parfaite entre le parent et les produits. A travers la multiplicité individuelle, c'est le même être qui se perpétue. Le cas est analogue, en somme, à celui des plantes qui se propagent par *bouture*.

Tout différemment se présentent les phénomènes dans la reproduction sexuée. Ici, il ne saurait plus y avoir ni continuité ni identité,

1. *Biological Reviews*, vol. 28, 1953, p. 308-349.

puisque, d'une part, le nouvel être a une *double* origine parentale, et que, d'autre part, la cellule sexuelle ne représente que partiellement, l'individu générateur du fait qu'elle n'a reçu, de celui-ci, qu'une moitié de ses *chromosomes*[1].

L'une des conséquences de ce mode de génération est de produire des individus à la fois *différents des parents et tous différents les uns des autres*. Chaque individu est *unique* de son type, et, d'après certains naturalistes, ce serait la fonction même de la sexualité que de créer sans relâche du neuf, de l'original, de l'inédit, afin de procurer à l'espèce les meilleures chances d'adaptation et de progrès.

Cette différenciation individuelle dans l'espèce humaine a, depuis toujours, frappé les observateurs. « On ne peut voir sans étonnement — disait, au XVIIIe siècle, l'anatomiste Lémery — jusqu'où va la différence des visages, quoique formés tous sur le même modèle, c'est-à-dire sur le même nombre, la même nature, la même forme, le même arrangement des parties ; cette différence est telle que si, dans la multitude excessive d'hommes qui peuplent l'univers, le hasard pouvait faire trouver deux visages qui, placés à côté l'un de l'autre, se ressemblassent assez parfaitement en tout pour ne laisser apercevoir aucune différence qui pût servir à les distinguer, ce serait un des phénomènes de la nature des plus singuliers et des plus curieux par sa nouveauté[2].

L'unicité individuelle se révèle, notamment, sur les empreintes digitales, qui, d'un individu à l'autre, ne sont jamais identiques ni même très ressemblantes, d'où la possibilité, qu'utilise largement la police, d'identifier un individu par l'examen de ces empreintes.

Sur une empreinte digitale, remarque le médecin-légiste Balthazard, l'analyse décèle, en moyenne, cent particularités. On estime que, pour avoir chances de tomber sur deux empreintes qui coïncident pour N particularités, il en faudrait examiner 4 puissance N. Pour tomber sur 16 coïncidences, il faudrait donc examiner 4 294 967 296 empreintes, soit un nombre d'empreintes bien plus élevé que celui des habitants du globe !

On admet que, pour 17 coïncidences, les chances sont pratiquement nulles : autrement dit, il est alors permis d'affirmer que les deux empreintes proviennent d'un même individu.

Nous savons aujourd'hui que la particularisation de chaque être

1. Les chromosomes sont des particules du noyau cellulaire qui jouent un rôle prédominant dans la transmission des caractères héréditaires.

2 Lémery donnait, de la différenciation individuelle, une explication finaliste assez savoureuse : « Si tous les hommes, disait-il, étaient si parfaitement semblables qu'on ne pût y rien apercevoir de particulier, comment se reconnaîtraient-ils ? Ils auraient les yeux ouverts les uns sur les autres sans se voir, ou du moins sans se distinguer ; ils seraient aussi peu portés de le faire que des aveugles : ils se perdraient à tout instant sans se retrouver, et ce martyr continuel leur ferait d'autant plus détester la société qu'elle ne pourrait leur fournir les biens qu'elle leur procure dans la situation contraire. »

humain s'étend à la constitution intime de ses tissus et de ses humeurs. C'est parce que chaque individu est unique cellulairement et humoralement que la greffe se montre quasiment irréalisable d'un sujet sur un autre, alors qu'elle est presque toujours suivie de succès quand elle est pratiquée sur un même organisme (autogreffe de peau, par exemple).

Tout se passe comme si chaque organisme était doué d'une « xénophobie » essentielle qui l'empêchât d'adopter un tissu de provenance étrangère.

La Parthénogenèse.

Encore que la reproduction sexuée soit essentiellement créatrice de nouveauté, il arrive que, dans certaines espèces, elle offre des modalités particulières qui aboutissent, *comme en reproduction asexuée*, à la formation d'individus identiques.

Ainsi en va-t-il dans le cas de la parthénogenèse naturelle ou reproduction virginale : chez les Pucerons, chez certains Cloportes, etc., la cellule sexuelle féminine se montre capable d'évoluer par ses propres moyens, et, de surcroît, elle représente intégralement le progéniteur, qui lui transmet la totalité de ses chromosomes. Par là se trouvent assurées la continuité et l'identité entre le parent et les descendants, qui sont tous identiques les uns aux autres.

Tout se passe comme si la femelle se reproduisait par bourgeonnement, ou bouture ; et, d'ailleurs, avant d'avoir correctement interprété les faits de parthénogenèse naturelle, on n'avait pas manqué d'assimiler le phénomène à un bourgeonnement interne [1].

La Polyembryonie.

Il est encore un autre procédé naturel qui permet à la reproduction sexuée de donner naissance à des êtres identiques, c'est la *polyembryonie*, ou fragmentation de l'œuf.

Chez quelques Insectes de la famille des Hyménoptères, l'œuf ou plutôt l'embryon se met à bourgeonner, passé un certain stade de son évolution, et, en fin de compte, il produit des centaines d'embryons, d'où résultent autant de petites guêpes, toutes pareilles. Ici, les descendants sont identiques entre eux sans l'être aux parents. Ils sont tous du même sexe, puisque le sexe est déterminé dans l'œuf.

Chez les animaux supérieurs, la polyembryonie n'est jamais aussi accentuée. Néanmoins, chez un Mammifère sud-américain de la famille des Édentés, le Tatou, l'œuf se fragmente constamment, pour produire plusieurs individus, véritables jumeaux et tous du même sexe, comme le

1. Voir A. de Quatrefages, *Métamorphoses de l'homme et des animaux*. Baillière, 1862.

savaient déjà les indigènes du Paraguay et comme l'avait noté le naturaliste d'Agara au début du XIXe siècle.

Dans l'espèce humaine, la polyembryonie se produit de loin en loin — une fois environ sur deux cent cinquante conceptions —, elle donne naissance aux *vrais jumeaux* [1], c'est-à-dire à ces jumeaux qui, se ressemblant de façon stupéfiante jusque dans le moindre détail de structure, ne sont, en réalité, que *le même être tiré à deux exemplaires.*

C'est certainement en songeant aux vrais jumeaux que Pascal a écrit : « Deux visages semblables dont aucun ne fait rire en particulier font rire ensemble par leur ressemblance. »

Deux vrais jumeaux se ressemblent notamment par la constitution sanguine (groupe sanguin, facteur Rhésus, etc.), par la coloration et la forme des cheveux, l'épaisseur et le mode d'implantation des sourcils et des cils, la coloration de la peau, la forme et la situation des taches de rousseur, le dessin et la couleur de l'iris, la forme du nez, l'épaisseur et la forme des lèvres, le volume et la forme de la langue, la situation de ses plis, les dimensions et la forme du pavillon de l'oreille, la forme et l'implantation des dents, la disposition des lignes de la main, la longueur des différents segments des membres, l'aspect radiographique du squelette, etc.

Si, d'un jumeau à l'autre, une dizaine de ces caractères concordent, on peut être *pratiquement sûr* de la concordance de tous les autres, tant nous sommes assurés qu'un si haut degré de ressemblance ne peut être dû qu'à une communauté d'origine.

Naturellement, les empreintes digitales, chez les vrais jumeaux, présentent une similitude qui excède tout ce qu'il est permis d'attendre de deux individus distincts.

C'est ainsi que Bertillon, analysant deux empreintes digitales provenant de deux individus, et y relevant plus de 30 coïncidences, s'étonnait justement de ce résultat, en arguant qu'une telle similitude ne devait théoriquement se rencontrer qu'après avoir examiné un nombre d'individus qui fût un milliard de fois plus élevé que celui des habitants de la terre ! Tout s'est expliqué lorsqu'on a su que les deux empreintes provenaient de deux individus jumeaux.

Quand on croit avoir identifié, « bertillonné » un être humain, une réserve s'impose toujours : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère jumeau. »

Précisément parce que le cas des vrais jumeaux constitue une infraction à la grande loi de l'unicité de la personne humaine, il accuse cette unicité et la met en valeur. Le fait qu'ils sont deux à posséder le même moi biologique nous rappelle que nous sommes seul à posséder le nôtre — que nous ne sommes qu'un à être nous. Et si le thème des jumeaux a été si largement utilisé par les écrivains, et surtout par les auteurs dra-

1. Ainsi appelés par opposition aux *faux jumeaux* qui, provenant de deux œufs distincts, ne se ressemblent pas plus que des frères ou sœurs ordinaires.

matiques, depuis les Grecs — Antiphane, Anaxandride, Aristophon, Xétarque, Alexis, Euphion, Posidippe, Ménandre — jusqu'à Jean Anouilh en passant par les *Ménechmes* de Plaute, ce n'est pas seulement, je pense, parce qu'il fournit une source de plaisants quiproquos, capables d'alimenter une intrigue scénique, mais aussi parce qu'il concrétise l'émouvante notion de l'individualité humaine.

Les vrais jumeaux étant le même être, le même individu tiré à deux exemplaires, on comprendra qu'une greffe puisse parfaitement réussir *d'un jumeau à l'autre*, car la greffe, en ce cas, *se ramène à une autogreffe*. Si deux jumeaux peuvent échanger leurs tissus ou leurs organes, c'est qu'ils ont strictement la même individualité génétique, cellulaire, humorale ; c'est qu'ils appartiennent à la même « patrie organique », pour employer l'expression de Paul Bert.

On possède même, dans cette possibilité de greffe, le moyen de « tester » la vraie gémellité : lorsque, d'un sujet à un autre, une « microgreffe » de peau peut se pratiquer avec succès, on en conclura qu'il s'agit de deux vrais jumeaux, tant est rigoureuse la loi qui interdit à un tissu de survivre en milieu étranger.

Tout récemment en Amérique, on a réalisé, entre deux vrais jumeaux, cette greffe du rein qui, naguère en France, avait si déplorablement échoué entre une mère et un fils.

La polyembryonie, dans l'espèce humaine, peut donner naissance à trois (triplets), quatre (quadruplets), et même à cinq individus (quintuplets) comme dans le cas fameux des petites Dionne du Canada.

Que la polyembryonie naturelle fasse partie de la physiologie normale de l'espèce, ainsi qu'on voit chez le Tatou, ou qu'elle constitue une anomalie du développement embryonnaire, ses causes nous restent, pour l'instant, énigmatiques. Toutefois, elle peut être assez facilement provoquée en laboratoire par des procédés divers.

Chez la Grenouille, le Triton, le Rat, on obtient deux embryons jumeaux en séparant les deux cellules qui résultent de la première division de l'œuf fécondé. Chez le Canard, Etienne Wolff et Hubert Lutz ont tiré plusieurs embryons d'un même œuf en partageant le disque embryonnaire au moyen d'un fin scalpel.

En d'autres espèces (Poissons, notamment), on provoque la polyembryonie en soumettant l'œuf à certaines intoxications chimiques (alcool, sucre, etc.), aux rayons ultraviolets, à un abaissement de température.

Dans son célèbre roman d'anticipation biologique, *Le Meilleur des Mondes*, Aldous Huxley a imaginé que la société future utilisât un procédé d'ultra-gémellisation, qu'il dénomme « bokanovisation ».

« Un œuf bokanovskifié, écrit Huxley, a la propriété de bourgeonner, de proliférer, de se diviser : de huit à quatre-vingt-seize bourgeons, et chaque bourgeon deviendra un embryon parfaitement formé, et chaque embryon un adulte de taille complète. On fait ainsi pousser quatre-

vingt-seize êtres humains là où il n'en poussait autrefois qu'un seul... Ce qui est, vous en conviendrez, un perfectionnement prodigieux par rapport à la nature. Des jumeaux identiques, mais non pas en maigres groupes de deux ou trois, comme aux jours anciens de la reproduction vivipare, alors qu'un œuf se divisait parfois accidentellement, mais bien par douzaines, par vingtaines, d'un coup... Le procédé Bokanovski est l'un des instruments majeurs de la stabilité sociale... Quatre-vingt-seize jumeaux identiques faisant marcher quatre-vingt-seize machines identiques... Commmunauté, identité, stabilité... Si nous pouvions bokanovskier indéfiniment, tout le problème serait résolu. »

Anticipation de visée satirique, sans doute, mais que la science, dans une certaine mesure, est en train de faire passer dans le réel.

Les biologistes américains Briggs et King viennent, en effet, de publier les résultats d'une étonnante expérience qui, par un tout autre moyen que celui de la polyembryonie, donne la possibilité de créer en grand nombre des individus *tous identiques les uns aux autres.*

Cette expérience, ils l'ont effectuée chez la Grenouille-léopard, qui est la grenouille commune d'Amérique. Après avoir retiré le noyau d'un œuf fécondé, ils le remplacent par un noyau tiré d'un jeune embryon de la même espèce. Et, muni de ce noyau embryonnaire, l'œuf se développe normalement pour produire une larve complète. Dès lors qu'il y a, dans un embryon, des centaines de cellules pourvues d'un noyau, on peut imaginer que l'expérience soit répétée sur des centaines d'œufs, lesquels produiraient ainsi des centaines de grenouilles porteuses de noyaux identiques — de grenouilles qui seraient toutes, en somme, de vraies jumelles !

Jusqu'ici, Briggs et King n'ont opéré qu'avec des noyaux provenant d'embryons relativement jeunes (*gastrulas*), mais les expériences sont en cours, et il n'est point exclu que, même avec des noyaux provenant de stades plus avancés, l'on obtienne des développements complets.

A la limite, on peut se demander si, jusque dans le corps d'un organisme adulte, ne subsistent pas des noyaux capables de remplacer le noyau de l'œuf et de présider à un développement normal.

De toute manière, il y a là un procédé de génération tout à fait original, puisqu'il utilise des noyaux de cellules *corporelles* (ou *somatiques*) et non plus des noyaux de cellules sexuelles. Par un détour imprévu, l'ingéniosité des expérimentateurs a ouvert la voie à une manière nouvelle de *bouturage animal*, qui peut être appliquée à des espèces supérieures et exclusivement vouées à la reproduction sexuée.

JEAN ROSTAND

A QUOI JOUENT LES ENFANTS DU BOURREAU ?

par Armand Lanoux

IV

La Noce aux Gilets.

Il était onze heures, le lendemain, quand le secrétaire Leroy rentra du Palais.

— J'ai trouvé pas mal de choses, chef ! Aux livrets, il y a une note concernant une Mathilde Gaupe : « Vingt et un ans. Née à Belleville, de parents inconnus, le 2 août 1847, giletière. »

Résumé des précédents chapitres (1er septembre). — *En 1868 on découvre dans un puits de la rue Princesse un « macabre débris » : une jambe humaine... Le commissaire Macé est chargé de l'enquête* (ce commissaire, Gustave Macé, n'est pas une invention de l'auteur, il a existé et il a écrit des souvenirs qui sont d'ailleurs à l'origine du roman d'Armand Lanoux). *On lui donne pour l'aider deux inspecteurs chargés d'ordinaire des recherches politiques — choix que le hasard seul inspire mais qui irrite Macé. Le commissaire a déjà lancé son secrétaire, Leroy, sur plusieurs pistes, quand commence le récit que nous publions aujourd'hui, où l'on va voir d'abord Leroy précisément rendre compte de ses premières recherches. Il nous faut rappeler aussi que le commissaire Macé a parfois des rendez-vous galants avec une jeune fille dont il connaît seulement le prénom : Mathilde.*

— Je vous ai dit Dard.

— Justement ! Aux garnis, elle est enregistrée ainsi : « Mathilde Dard, artiste lyrique, entrée le mardi 2 février, hôtel Racine, rue Racine. »

— Artiste lyrique ! Bon Dieu, il faut me la chercher avant qu'elle ne file ! Voyons, Leroy !

— Elle est là, chef.

Macé en sauta sur sa chaise. Puis il alla devant la glace. Derrière lui, Leroy continuait son rapport :

— Je l'ai trouvée aux « Trois Pigeons ». Elle sirotait des blancs gommés avec des étudiants.

— Faites-la entrer.

Macé ne se retourna pas. Il y eut un interminable silence. On frappa. Il vit dans le miroir Leroy s'effacer devant une jeune femme. Il serra les poings. Sa Mathilde et la demoiselle que la mère Xoru avait décrite s'identifiaient.

Il vira d'un bloc. La jeune fille eut un cri de surprise. Pas encore poudrée, elle montrait le visage impertinent d'un gamin, avec son nez retroussé, ses joues roses, ses yeux brillants. Les oreilles, les longues oreilles qu'elle dissimulait d'ordinaire sous ses boucles, n'étaient pas du plus joli dessin. Il s'en apercevait pour la première fois. Un instant éberluée, la bouche arrondie, elle reprit de l'aplomb.

— Oh, monsieur Adrien... vous... vous attendez aussi le commissaire ?

— C'est moi, le commissaire. Pourquoi m'avez-vous menti ?

— Mais... monsieur... monsieur A... monsieur le Commissaire... Excusez-moi ! Ah, j'en ai les jambes coupées ! Je n'ai pas menti ! Je ne vous ai pas donné mon vrai nom, c'est tout !

Il se mordilla la lèvre. Car il avait agi de même, en se présentant par prudence sous l'identité de M. Adrien, étudiant ! Encore une chance !

— Gaupe ou Dard ?

— Le vrai, c'est Gaupe. Comme il n'est pas très beau, j'ai pris un nom de guerre pour faire du théâtre.

Il eut un ricanement.

— Mais si, monsieur le Commissaire. Je fais du théâtre ! Ne m'en voulez pas, monsieur Adrien. J'aurais dû vous raconter tout. Mais vous n'auriez jamais voulu me revoir... Et... Et...

— Depuis combien de temps chantez-vous ?

— Depuis quatre mois. J'ai des promesses d'engagement en province et en Belgique. Je commence à « Bullier ».

— J'espère que cela vous permettra de... de mener une vie moins... plus... une vie plus régulière. Vous habitiez rue Princesse, n'est-ce pas ?

— Ah ! j'y suis ! C'est la mère Michel ! Oh ! le chameau !

— Elle ne vous délivre pas un certificat de vertu !

— Si le bon Dieu n'a que des grenouilles de son genre dans ses bénitiers, il est mal monté ! Elle vous a sans doute dit qu'elle m'avait fait jeter à la porte parce que je devais un terme ! C'est parce que je suis jeune et que j'ai ce qu'elle n'a plus ! Demandez donc à l'inspecteur des Finances qui demeure au premier et à Lampon ce qu'ils en pensent !

— Vous connaissez Pierre, le tailleur ?

— Un tailleur ! Des tailleurs ! Je n'ai que ça dans ma vie. Oh ! et puis, au point où j'en suis ! C'est un nommé Nauré qui a commencé. Il a été mon premier employeur, quand je suis sortie de l'orphelinat, et mon premier amant ! Voilà ! Il m'avait promis la vie large et il m'a tapé sur la figure ! Je l'ai quitté. J'ai eu un étudiant... pour ne pas être seule. Il ne me battait pas, lui, mais il n'avait jamais le sou. Alors...

Il enfonça ses ongles dans ses paumes et demanda, d'une voix enrouée :

— C'est ce monsieur Pierre qui vous montait de l'eau ?

— Oui.

— Quelle sorte d'homme est-ce ?

— Un brun. Il s'occupait de politique. Il fréquentait des ratés, des recéleurs, des types qui font des coups. Et des Anglais.

Des Anglais... On avait parlé d'Anglais à propos des briseurs de portes. Eh bien, il s'en foutait, des briseurs de portes, le commissaire Macé !

— Il était votre amant ?

Elle détourna les yeux.

— L'élève en pharmacie qui habite en face de chez Lampon aussi ?

— Oh ! Il m'apportait du bicarbonate quand j'avais la gueule de bois !

— Et tu lui payais son dérangement ! Quel est le nom de famille de ce Pierre ?

— Voirbo.

— Il employait des domestiques ?

— Le jeudi, une veuve rangeait son ménage. Et puis, je l'ai vu parfois avec un p'tit vieux !

Macé la scruta. Elle se méprit sur le sens de cet examen et perdit contenance :

— Moi, je n'peux pas sentir les vieux !

Naturellement ! Le vieux aussi !

— Le nom du vieux ?

— Désiré. Désiré Bodasse.

— Où l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Au « Beuglant ». Je faisais la quête, après avoir chanté. Il y avait Bodasse et Voirbo. Voirbo m'a présentée à une dame âgée. Même qu'il a dit : « Voilà la mère Bandage. C'est la tante de mon ami Bodasse.

Une bandagiste herniaire. Si tu as besoin d'elle, tu la retrouveras rue de Nesles. »

Le silence retomba et le tic-tac de l'horloge revint. Il sonna et attendit. L'horloge... La respiration heurtée de Mathilde... Au-delà du bureau surchauffé, calfeutré, la rumeur de la ville... Enfin, Ringué parut. L'agent regarda la jeune femme, son patron, et se raidit.

— Ringué, vous allez me mettre la main sur une veuve Bodasse, bandagiste, rue de Nesles. Ces messieurs des Recherches sont là ?

— Oui, monsieur le Commissaire.

— En passant par la salle de police dites-leur donc de venir.

Mathilde murmura :

— Il y a bien des filles qui, à ma place, se seraient jetées à l'eau ! Moi, ce n'est pas ma faute, qu'est-ce que vous voulez, j'suis gaie !

Elle secoua ses cheveux jaunes, regarda longtemps « Monsieur Adrien », qui ne cherchait plus à cacher sa tristesse, eut un pauvre geste et, rejetant tout artifice, lança :

— Faut pas vous mettre martel en tête ! Je n'en vaux pas la peine, allez !

⁂

Avec son manteau aux plis négligés et son chignon en escargot, « Mme Bandage » ressemblait davantage aux modèles de Daumier qu'aux dessins de mode du temps ! Elle avait planté sur le devant de sa tignasse une garniture inspirée du verger en automne. Macé entama :

— Vous êtes la tante d'un nommé Bodasse ?

— Sûr ! Mais la tante d'un neveu plus vieux qu'elle ! Faut que je vous explique...

— Plus tard. Où demeure votre neveu ?

— 59, rue Dauphine.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il doit y avoir un bon mois ! C'est qu'il mène une vie de patachon ! Avec ses tapissières, ah, il s'en payait ! Un vrai harem, son atelier !

— En quels termes êtes-vous ?

Les grappes du chapeau se secouèrent comme si la grêle s'abattait sur le verger.

— On s'entend très bien. Il sait que j'aime gobelotter et il m'emmenait au café. On allait au « Faucon », au « Belge » ou au « Beuglant ». Quelquefois, il était tellement gai qu'il voulait que je l'accompagne à « la Botte de Paille ». Des idées d'homme saoul ! C'est comme ça que j'ai connu mademoiselle !

— A « la Botte de Paille » ! C'est complet !

— Oh, monsieur le Commissaire ! Au beuglant de la rue Mazas. Un

endroit convenable ! Comment que c'était votre chanson, Mam'zelle Mathilde ? Celle qu'est si poilante ! Ah oui, le *Modèle en Vif Argent !*

Le battoir de la veuve Bodasse s'écrasa sur sa cuisse. Ringué souriait. Ça tournait au cirque !

— Madame, dit Macé, sèchement, faites effort pour vous souvenir de votre dernière sortie en compagnie de votre neveu.

— Ben, c'était... c'était le 14 décembre. Le lendemain, il est revenu chercher ses lunettes qu'il ne pouvait pas sortir sans ! Depuis, je ne l'ai pas revu.

— Je suis obligé de vous demander de m'accompagner à la Morgue.

— A la Morgue ?

— Je vous expliquerai en route.

Elle se leva, dompté.

— Enfin, vous feriez mieux de me dire...

Il la fit passer devant lui sans répondre et se tourna vers la fille aux cheveux jaunes :

— Mademoiselle Mathilde, vous êtes libre de continuer à chanter le *Modèle en Vif Argent !*

Le fiacre cahotait. Il neigeait et tous les tons de la ville, les jaunes citron, les verts empoisonnés, les tabac mouillé, les rouges de champignon, les bleus de choléra des murs, des affiches, des enseignes, s'exaspéraient de la blancheur qui tombait du ciel. Macé expliqua à Mme Bodasse la raison de leur déplacement. Le cocher entendit une telle succession de cris qu'il se pencha hors du siège. Non, on n'égorgeait pas la bourgeoise... Hue, cocotte !

Quand ils entrèrent dans ce bâtiment encore neuf[1], démesurément allongé, qui occupait l'extrême pointe de la Cité, à l'ombre de la cathédrale, où fleurit aujourd'hui un square plein de pigeons et de demoiselles, Mme Bodasse tremblait.

— Ben, vous arrivez à un drôle de moment, dit Jeannot Doucet, le morgueur, un boiteux au teint de pierre ponce, si vilain que la rumeur publique l'avait baptisé Moule à Singe. Je vais vous apporter les « conserves ».

Mme Bandage se tapait les joues. Quand le morgueur apporta les « conserves », elle faillit s'évanouir. Enfin, elle poussa une série d'exclamations :

— Bien sûr, c'était son pantalon ! Pierre Voirbo l'avait taillé. Hé bé... Et les chaussettes ! Les chaussettes ! Les marques au fil rouge. C'est moi

1. L'histoire de la Morgue s'identifie à l'évolution des mœurs policières. A mesure que la recherche devient plus scientifique, l' « armoire aux noyés » émerge de la rivière. D'abord, elle fut une péniche errante aux bois pourris. Longtemps, elle fonctionna dans la basse geôle du Châtelet, et vers 1804, le Premier Empire l'installa au quai du Marché-Neuf, au pied du Palais de Justice. Depuis 1864, elle logeait à la Motte-aux-Papelards, au pied de Notre-Dame.

qui les ai cousues pour qu'on les reconnaisse à la lessive ! Et la cicatrice sur la jambe gauche ! Il était tombé sur un tesson !

— Bien. Je vais préparer l'acte de reconnaissance. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Elle chancela en descendant les marches. Macé lui demanda d'aller l'attendre au domicile de Bodasse, et laissa partir la voiture. Maintenant, le commissaire voyait l'assassin, décrit par le propriétaire du lavoir, un petit homme coiffé d'un trop haut chapeau, qui marchait sans cesse dans la ville. Il entendait son pas. Et entre les charognes et le petit homme, un fleuve courait, grondait et pleurait sous le vent, un fleuve qui emportait vers la mer des éventails, des bouquets de mariée, des frivolités, des convoitises, des orgueils, des chantages, des dépits, des colères et des chagrins d'amour roulés, marinés, ballottés dans le bouillon de la mort secrète...

C'était cela, le crime, cette odeur fade, cet éclairage, ce ballet noir. Une pourriture subtile rongeait la capitale, et le petit homme au chapeau de soie n'en était qu'une émanation. Et, tandis que le commissaire piétinait dans cette boue, dans les beaux quartiers une société merveilleuse brillait, avec ses calèches, ses femmes orchidées, ses joyaux, ses militaires, ses carrousels, ses bals travestis, ses actrices en crinolines, Hortense Schneider et la Castiglione, ses violettes de Parme, ses polonaises et les peintures de Winterhalter... Le vieux Désarnauds n'avait pas eu besoin de sortir de son bureau pour flairer le danger ! Les deux mondes, celui des Tuileries et celui de la Motte-aux-Papelards, étaient liés par les lacets du crime comme un masque d'ingénue sur une face de catin.

V

Dix-sept allumettes.

Un quart d'heure plus tard, le commissaire Macé demandait Douet d'Arcq au Palais. Le juge d'instruction absent, il se fit annoncer chez le procureur impérial. Désarnauds suçait des dragées et caressait sa canne. Macé ne parla point de Mathilde Dard, mais de Modeste Xoru, du tailleur Voirbo, de Mme Bodasse et de l'identification probable. Désarnauds écouta sans cesser de faire craquer ses fausses dents. Enfin, il releva son nez aussi piqueté que les grosses fraises et dit :

— Vous tenez à votre tailleur ! Enfin, je crois qu'on sera satisfait aux Tuileries. Continuez, mon ami. Cependant, je vous mets en garde contre vos impulsions. Ne croyez pas que cette affaire soit devenue... comment dirais-je... une affaire ordinaire.

Le procureur découvrit ses incisives et une quinte le secoua :

— Comment s'appelle-t-il déjà, ce tailleur ?

— Voirbo, monsieur le Procureur. Pierre Voirbo.

— Voirbo ! Pierre Voirbo ! Enfin ! Vous n'avez que des présomptions ?

— Même pas ! Une piste, simplement. Mais hier, nous n'avions rien.

— C'est ça ! Une piste ! Hé bien, suivez-la !

Macé se leva.

— Monsieur Macé ?

— Monsieur le Procureur ?

— Beuh... Soyez prudent !

Le ton était franchement inattendu. Macé salua cérémonieusement et sortit. « On dirait qu'il connaît ce Voirbo ! grommela-t-il. Sacré Bon Dieu ! Je n'ai jamais entendu parler d'une enquête de ce genre ! »

Par le Pont-Neuf et la rue Dauphine, le commissaire gagna le domicile de Bodasse. On entrait par un couloir intestinal qu'éclairait vaguement une lucarne. Il monta l'escalier en colimaçon. Le portier logeait au premier. Sous l'écriteau qui annonçait : « Concierge », un autre s'étalait :

TAILLEUR A FAÇON

Fait le vieux comme le neuf.

Encore un tailleur ! Il frappa au carreau et demanda :

— M. Désiré Bodasse ?

— Troisième à droite, lança une voix féminine.

Cette réponse innocente, si naturelle, lui coupa le souffle. Il allait monter quand un pas sonna dans le couloir. Par-dessus la rampe, il vit le chapeau fleuri de Mme Bodasse s'élever en tournant. Accompagné de la bandagiste essoufflée, il s'arrêta au troisième. Il frappa, secoua, écouta. Rien. La tante et lui restaient là, bras ballants, devant une porte comme les autres, au fond d'un escalier obscur. Quelques inscriptions s'y étalaient. L'une d'elles le frappa : « Je ne reviendrai plus. Aline. »

Ce n'était qu'une phrase anodine, suivie d'un frais prénom. Mais elle offrait quelque chose de désenchanté qui le poignait.

— Vous connaissez cette Aline, madame ?

Non. Mme Bodasse n'avait jamais entendu parler d'Aline. Ah, si la concierge n'avait pas répondu avec tant de naturel, Macé aurait enfoncé la porte. Mais les mises en garde de Désarnauds pesaient sur lui. Il rédigea une convocation au nom du sieur Bodasse pour le lendemain, la glissa sous la porte, et descendit jusqu'à la loge. Il appela. Une femme d'une quarantaine d'années parut.

— Monsieur Désiré Bodasse ?

— Troisième à droite !

— Mais, tonnerre, il n'y est pas au troisième à droite !

La concierge resta bouche ouverte, devant ce jeune homme furieux.

— Police ! Quand avez-vous vu votre locataire pour la dernière fois ?

— Monsieur Bodasse ? Attendez... Dimanche. C'est bien dimanche ! Oui.

— Vous l'avez *vu* ?

— Il y avait de la lumière chez lui ! Au moins jusqu'à onze heures.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Quand l'avez-vous *vu*?

— Samedi. Il entrait au passage du Commerce.

Et Macé avait annoncé à Désarnauds, sur la foi de la marchande de sous-ventrières, que le mort était le tapissier ! La concierge continuait :

— Dame... Il marchait vite ! Je l'ai aperçu de dos !

Avec une douceur crispée, il reprit :

— Madame, quand lui avez-vous *parlé* ?

— Oh ! ça remonte à... quinze jours... ou un mois. Peut-être plus. Je l'entends rentrer quelquefois le soir ! Même je disais l'autre jour à mon mari : « V'là Bodasse qui remonte. » Il laisse toujours traîner sa canne. Ça fait un potin !...

Pendant ce temps, le secrétaire Leroy s'était rendu à l'ancien domicile de ce Voirbo. La logeuse, une belle Auvergnate, se souvenait parfaitement de son client, mais ne paraissait guère l'estimer. Elle avait donné l'adresse de la femme de ménage qui travaillait pour le tailleur, celle dont avait parlé Mathilde. Macé y alla, piétinant la boue. Il s'enfonçait dans l'enquête, obstinément, peut-être pour ne pas penser à Mathilde. La domestique, nommée Prenant, confirma les indications de la logeuse : Voirbo traînait les cafés, courait les filles, faisait de la politique, était au mieux avec Bodasse et s'était marié tout récemment, le 7 janvier. Elle se souvenait l'avoir entendu dire que ce *vieux fou de Bodasse, qui devait être son premier témoin, était parti en voyage avant la cérémonie.* Elle devait encore donner quelques détails :

— Un vrai roman, le mariage de Voirbo ! Les parents de la jeune fille avaient tout arrangé avant leur mort. Le père était un ami de Voirbo. Un sans-Dieu comme lui ! Et un drôle de couple ! Ah ! s'il ne m'a pas dit vingt fois que sa future avait plutôt envie d'entrer dans un couvent que dans son lit, il ne me l'a pas dit une !

Le lendemain, revêtu de son écharpe, accompagné de Leroy, de Ringué, de Champly, d'un serrurier, de Mme Beaudelocq, la concierge, et de Mme Bandage, le commissaire se présentait devant le logement de Bodasse. On n'avait pas entendu, cette nuit-là, la canne du tapissier dans l'escalier. Il somma, dans la plus stricte tradition policière :

— Au nom de la loi, ouvrez !

Il s'effaça devant le serrurier et on entendit le grincement du pène. Une odeur de moisissure, de renfermé et de poussière, le saisit. Il gagna la fenêtre, tourna l'espagnolette. Le jour cru pénétra. Il ramassa la convocation intacte. Puis il releva le plan des lieux : une pièce carrée entre deux cabinets. Le lit n'était pas défait. Un coucou tictaquait encore. La chaîne à fond, le mouvement ne tarderait plus à s'arrêter.

Près de la cheminée, des allumettes traînaient. Il s'agenouilla et les compta. La recherche criminelle ne revêtait pas alors le caractère scien-

tifique qu'elle a pris depuis. Mais la lecture des indices est vieille comme la chasse. Deux allumettes avaient été frottées sans résultat. Les quinze autres, par contre, avaient rempli leur office. Se redressant, il vit sur la cheminée deux étuis à bougies, l'un vide, poudré de poussière, l'autre en contenant une intacte.

— Madame Bodasse, combien de bougies dans ces paquets ?

— Huit.

Huit consumées, provenant du premier ; la poussière avait eu le temps de se déposer sur l'enveloppe vide. Et sept du second. Les quinze allumettes noircies avaient servi à allumer les quinze chandelles disparues.

— Madame Beaudelocq, vous avez vu de la lumière ici tous les soirs, sauf hier ?

— Oui, monsieur le commissaire ! Entre huit et onze heures.

— Madame Bodasse, combien de temps dure chaque bougie ?

— Deux heures et demie, trois heures...

Il avait compris. Quelqu'un était venu tous les soirs, *sauf la veille*, pendant quinze jours. Quelqu'un montait, faisait traîner une canne sur les marches, installait chaque nuit un lumignon et partait aussitôt, en le laissant brûler. Dans un recoin, Macé ramassa une canne-épée, en épine brune. Le chapeau du locataire était gris de poussière.

— Venez-voir, mâme Beaudelocq ! jeta Mme Bodasse. Son chapeau et sa canne !

— Et Jésus, que c'est sale tout ça !

Ce n'était donc pas la canne du vieux qui frappait les marches usées ? Alors, la tante s'agita.

— Si mon neveu a laissé ses valeurs ici, elles sont dans le secrétaire. Il y a un tiroir à système.

Elle gagna le meuble, fit basculer un tasseau et découvrit une cachette d'un pouce de haut. Elle était vide. Dans la poche d'un gilet abandonné, Macé trouva ce billet :

Votre amie est bien sage, et, pour la récompenser, on lui a promis qu'elle irait passer trois jours à Paris, après le 15 janvier. C'est bien long. Je profiterai de ce voyage pour vous apporter un petit couteau fabriqué dans le pays. Je vous embrasse. Aline.

C'était daté de Langres, du 2 décembre 1868.

— Bodasse avait des amis à Langres ?

— Connais personne dans ce patelin, répondit la mère Bandage. Oh ! encore une de ses bonnes amies, probable !

Accrochée à un clou, la montre du tapissier pendait. On ne l'avait pas remontée, comme le coucou. Macé l'ouvrit, côté cadran, puis côté mécanisme. Un papier s'envola. Il le ramassa. Il portait des numéros de titres de rente italienne, la liste des valeurs annoncées par la bandagiste.

Avec toute autre obligation bancaire, l'enquêteur aurait pu espérer un

résultat rapide. Mais celles-là circulaient aussi aisément que des billets. Dans la commode, il trouva une paire de bas qui ressemblait à celle du puits de la Princesse. La même marque rouge

+ B +

la dégageait de l'anonymat.

— Voyons, madame Bodasse, reconnaissez-vous ça ?

— Je ne suis pas folle tout de même ! C'est moi qui les ai cousues ! Madame Beaudelocq, vous m'avez mis l'esprit à l'envers, en disant que Désiré revenait tous les soirs ! Oh ! on en aura le cœur net ! Il doit rester une paire au lavage !

Une grimace puérile trembla sur cette face de matrone :

— Pauvre vieux farceur murmura-t-elle.

VI

L'ombre.

Un quart d'heure plus tard, persuadé du retour de l'assassin, Gustave Macé laissait à ceux qui allaient tenir la souricière qu'il venait d'établir un mandat en blanc pour « tout individu qui s'introduirait dans le logement du sieur Bodasse, rue Dauphine, 59, au troisième ». Les hommes de garde, dissimulés dans l'un des débarras, devraient se relayer pour les repas, se taire, et n'allumer ni lumière ni feu.

Macé, accompagné de Mme Bodasse, se rendit à une blanchisserie de la rue du Pont-de-Lodi. La patronne se souvenait bien du vieux monsieur. Mais il n'avait plus donné à laver depuis le 12 décembre. Il n'avait pas fait reprendre le précédent ballot. Elle l'ouvrit. Chaque pièce était marquée du même signe rouge. Au quai de Conti, ils entrèrent chez l'opticien-bijoutier que Mme Bodasse avait mis en cause. M. Bodasse s'y était en effet rendu pour faire réparer une paire de lunettes, le lundi 14 décembre. Il n'était jamais venu la reprendre. Ici intervenait un fait nouveau : un homme jeune accompagnait le tapissier retraité.

— Je le revois assez bien, dit l'artisan. Noiraud. Barbu. Bien habillé. Et soigneux ! Son chapeau était astiqué... Oh ! un monsieur ! Attendez, attendez... Ils ont dit qu'ils allaient au bain...

Macé sortit en coup de vent, suivi de la bandagiste.

— Monsieur le commissaire, dit-elle, il doit s'agir des « Bains du Paon », passage du Commerce. Il avait un abonnement !

Tantôt loin, tantôt tout près, les cloches de Saint-Sulpice sonnaient, de quart d'heure en quart d'heure. Pas un point qui dépendît de l'enquête, d'où l'on ne pût voir le sommet des tours de Servandoni ou entendre les plaintes du bronze ! Les « Bains du Paon » figuraient parmi les plus anciens établissements de Paris. Cela relevait des étuves du moyen âge

et sentait le charbon de bois, la vapeur, le jasmin bon marché. Le patron émergea du brouillard. Lui aussi, il se souvenait de ces clients-là. Un jeune et un vieux. Le jeune appelait l'autre « papa » et le tutoyait.

Macé s'ébroua. Une silhouette voltigeait dans la grisaille, aux bords rongés comme une photographie fanée, une silhouette d'homme au poil sombre, à la jambe cambrée et aux reins étroits, au chef coiffé d'un impeccable tube. Il fit quelques pas. L'ombre avançait devant lui. Toujours à même distance. Inaccessible. Un fantôme narquois.

— Madame Bodasse, où votre neveu prenait-il ses repas ?

— Au « Pet de Lapin », rue Grégoire-de-Tours.

Cent mètres à peine. Mais ces cent mètres-là s'ajoutaient aux autres. Le café ressemblait à celui de Lampon. Cette fois, c'était la caissière qui avait bonne mémoire. Bodasse venait souvent. Les derniers temps, on le voyait beaucoup avec ce Pierre Voirbo, si élégant, si bien élevé. Eh oui, le lundi 15 décembre, ils avaient dîné là !

— Ah, je suis rompue ! gémit Mme Bodasse en sortant. Ayez pitié de mes varices, monsieur le commissaire !

— Excusez-moi, dit-il. Je vous verrai dans la fin de l'après-midi.

Et il traîna encore, seul, sous la neige. Il fit une soixantaine de pas, et s'arrêta devant le 47 de la rue Mazarine, où Pierre Voirbo demeurait avant son mariage. Cinq étages, de la largeur d'une chambre d'hôtel ! Un crépi lézardé, qui évoquait un eczéma. Et à côté, au 49, sa jumelle, « La Botte de Paille ». Minimes différences : l'eczéma était plus foncé et, en bas, au lieu d'un « bois et charbons », scintillaient les céramiques du claquedent.

Le bougnat était en même temps marchand de vins. Sa femme servait, une brune bien en chair, à la voix caressante, aux yeux d'un marron luisant.

— Monsieur Voirbo ? demanda Macé.

— Il n'habite plus ici. Je suis bien contente qu'il soit parti. Il débauchait mon mari !

— Payait-il régulièrement ?

— Il a réglé le dernier trimestre recta !

Et simplement parce qu'il était bon policier et que le bon policier doit pousser le souci du détail jusqu'à l'absurde, Macé demanda :

— Avec quoi ?

— Un titre de rente italienne. De 500 francs. Je voulais le garder, mais mon mari n'aime pas les Italiens. Il l'a changé rue Dauphine.

Dix mètres pour atteindre le carrefour de Buci. Un tour sur la gauche. Encore dix mètres pour arriver devant la demeure de Bodasse. Macé leva le nez. Rien ne lui parut anormal dans la souricière. A deux pas, l'échoppe du changeur s'ouvrait. Le drame se jouait maintenant dans un seul groupe de maisons, que l'on eût transporté aisément en bloc, sur la scène du Châtelet ! Il poussa la porte de la boutique. Le proprié-

taire, un Juif roussâtre, tira d'un dossier le bordereau de vente. Le cabaretier Bethmont, le logeur de Voirbo, l'avait bien négocié le 2 janvier. Le numéro figurait sur la liste relevée dans le boîtier de la montre de Bodasse.

Le lendemain, Macé recevait Mme Prenant. La femme de ménage de Voirbo s'était brusquement souvenue d'un détail qui l'emplissait d'horreur rétrospective : le 17 décembre, elle était allée faire le ménage du tailleur. Le feu ronflait, poussé au rouge. Au-dessous du poêle, le carrelage était sec et blanchi, comme si on avait lavé récemment. D'après Voirbo, une cliente était venue lui demander de réparer l'unique pantalon de son mari et, en la raccompagnant, il avait renversé une bouteille d'essence. Il aurait grillé, s'il n'avait jeté de l'eau. Mais la pièce empestait tant qu'il avait dû demander l'hospitalité à Bodasse.

Macé la calma et la renvoya. *Il connaissait la victime, l'assassin, la date du dépeçage et le lieu du crime*, mais tout cela restait quasiment inutile. Présomptions ! Suppositions ! Hypothèses ! Que laisserait de ce château de cartes le juge Douet d'Arcq, s'il lui demandait l'arrestation de Voirbo ? Furieux, il sortit, trempé de sueur. Boulevard Saint-Germain, des équipages, menés par des cochers à côtelettes, filaient avec des airs de traîneaux. Paris ressemblait aux images de Saint-Pétersbourg gravées sur bois pour « Le Magasin Pittoresque ». Il était essoufflé quand il arriva devant le domicile de Bodasse. Au premier, dans la loge, Sauveterre, l'un des policiers en extra de la brigade des Recherches, les pieds au feu, fumait la pipe devant un verre d'alcool ! Sauveterre posa sa bouffarde et grogna un « Bonjour, patron » presque aimable.

— Qu'est-ce que vous foutez là ! hurla Macé. Je vous défends de m'appeler « patron ! » Je vous ai formellement interdit de quitter la souricière !

— Je surveille aussi bien d'ici, *patron*.

— Allez, ouste, bourrique ! Là-haut ! Je vais voir votre chef Chamboron, moi ! Vous rendez-vous compte au moins de votre responsabilité si Duval se fait égorger ?

— Duval ! Il est allé casser la croûte !

— Il... Il n'est pas à son poste !

— Il mange un morceau et il remonte. Y en a pour un quart d'heure, quoi !

C'en était trop ! Au troisième palier, Macé écarta brutalement l'inspecteur et pénétra dans la chambre de Bodasse. Un désastre : la porte était entrouverte, les volets aussi ! Une odeur de tabac régnait. « Ils » avaient même fait du feu !

— Parfait ! dit-il. Je vais demander votre révocation.

— Ça, vous avez des illusions, *patron !*

L'expression de Sauveterre était si canaille que le commissaire redescendit, sans ajouter un mot. Il savait qu'il ne pouvait rien. Il savait

que c'était bien lui que Sauveterre espionnait, ce dimanche où il s'était promené au Luxembourg avec la jolie fille facile aux cheveux jaunes. Il était fort jeune, Macé, mais plus assez pour ne pas se rendre compte que Sauveterre agissait sur l'ordre de Chamboron, le chef de la police politique. Le chasseur était lui-même chassé.

La nuit tombait. Macé croisa une fille qui portait un bonnet phrygien et sursauta. Puis une farandole d'étudiants costumés l'entoura. Ah, oui ! Le carnaval ! Des masques de carton ornaient des visages invisibles, et c'était stupéfiant de voir se promener ces minotaures joyeux. Sous quel déguisement la mort se mêlait-elle aux travestis ? Les garçons et les filles refluaient en bandes vers Bullier. Il les suivit.

Dans ce bal célèbre, les violons enlevaient des airs pétillants. Les bouchons de champagne claquaient. Pourquoi était-il là ? Il n'eût pas su le dire. Soudain, le silence s'établit, une fille fut hissée sur une table et chanta un vieux refrain de Béranger :

Vite en carrosse,
Vite à la noce ;
Juif et chrétien, tout le monde est prié !
Vite en carrosse
Vite à la noce !
Alléluia ! Le pape est marié !

C'était Mathilde, qui débitait des couplets légers, dans sa robe marine et rose, le sourire canaille, l'œil complaisant, le poing planté sur la hanche et la croupe tentatrice. Une Mathide publique...

VI

« Monsieur Voirbo. »

« Monsieur Voirbo » entra dans le bureau du commissaire Macé, salua, s'enfonça dans le fauteuil que lui désignait son hôte et attendit, les jambes un peu écartées, une main sur le genou, l'autre jouant avec le chapeau. Il avait l'apparence trop correcte des placiers en marchandises frelatées, mais rien du monstre attendu ! Il est vrai que si les égorgeurs avaient l'air d'égorgeurs, on les arrêterait sans peine ! Macé eut un faible sourire. M. Voirbo découvrit ses dents :

— Vous m'avez convoqué, monsieur le commissaire ?

— Exactement, monsieur Voirbo.

L'œil de charbon brillait trop. La peau du visage olivâtre, délimitée par une courte barbe, devait être douce et froide comme un ventre de grenouille. Les muscles des épaules saillaient sous le veston. Le petit homme regorgeait de force. On l'imaginait velu sous le linge blanc. Et les mains dépouillaient maintenant les gants beurre frais, des mains

aux doigts carrés, aux ongles polis. Ah, ce qui frappait encore, c'était la dissymétrie du visage. La moitié gauche demeurait souriante, sociable, presque aimable, la droite, pétrifiée. Et il restait encore quelque chose de plus subtil que le policier n'arrivait pas à analyser.

— Monsieur Voirbo, dit-il, je suis heureux de faire votre connaissance. Surtout depuis que j'ai appris que vous étiez estimé dans certains services de la Maison.

M. Voirbo caressa ses cheveux sans répondre. Gustave Macé avait eu de la peine à prononcer avec naturel cette phrase étonnante. En effet, aussitôt après l'incident de la souricière, le commissaire avait rédigé un rapport au vitriol contre Sauveterre et Cyrille Duval. Chamboron, leur chef, se contenta d'envoyer en renfort deux autres gaillards de même trempe, à l'insu de l'enquêteur ! Macé aurait réagi contre cette vexation si Adrien Nusse, son ancien patron, aussitôt consulté, ne l'avait calmé, l'encourageant au contraire à redoubler de diplomatie : depuis l'identification de Désiré Bodasse en tant que victime probable, Chamboron attaquait ouvertement le commissaire, et Nusse parvenait difficilement à contrebalancer son influence.

Macé se demandait encore les raisons de cette hostilité quand, un matin, il rencontra l'ancienne logeuse de Voirbo, la belle brune du 47 de la rue Mazarine. Elle taillait une bavette avec Mme Prenant, la femme de ménage. Elles avaient revu le tailleur, *en grande conversation avec l'un des agents chargés de garder le domicile de Bodasse.* Macé avait été assommé par cette révélation. Sauveterre reconnut les faits sans peine. Voirbo, un de ses copains, faisait partie du même service que le sien ! Pourquoi se cacher d'un collègue ?

L'officier de paix avait congédié Sauveterre et convoqué Voirbo. Puisque ses chefs et ses subordonnés traitaient le personnage en policier, il le recevrait en cette qualité !

— Il y a fort longtemps que je désirais vous rencontrer, fit Voirbo. Si je ne suis pas venu plus tôt, ce n'est pas ma faute. Voici une huitaine, quand le bruit a couru à la Préfecture que vous aviez identifié les dépouilles...

Le sourire disparut et, avec lui, ce qui rendait l'homme supportable :

— Ce dont je vous félicite, car l'assassin semble avoir multiplié les précautions pour les rendre méconnaissables...

Oh, cette réplique, comme elle dénonçait bien celui qui avait rédigé la lettre d'envoi du crâne maquillé ! Voirbo pousserait-il l'audace jusqu'à se présenter sans même tenter de le convaincre de son innocence, tellement sûr de l'impunité ?

— Donc, reprit Voirbo, je serais venu vous voir dès que j'ai su le décès de Bodasse si... si *on* ne me l'avait déconseillé : oui, j'en ai parlé à Chamboron qui m'a dit d'attendre. M. le Directeur de la Brigade des Recherches pensait que l'instruction allait vous être retirée.

— Voyez-vous, monsieur Voirbo, répondit péniblement Macé, sur ce point, vous vous trompez. M. Chamboron a peut-être son opinion, mais le Procureur impérial Désarnauds aussi. En définitive, c'est lui le maître.

— Oh, je ne mésestime pas votre position au Palais ! On vous aime au Contrôle général. Nusse a le bras long, n'est-ce pas ?

L'homme eut un mouvement saccadé du poignet, comme s'il jouait au bilboquet, et regarda effrontément son interlocuteur.

— Tant mieux, continua-t-il. Car vous êtes actif et je ne voudrais pas que l'assassinat de Désiré restât impuni !

— Alors, nous allons nous entendre. J'ai besoin de vous, Voirbo.

— Tout à votre service. Entre collègues !

Surmontant un haut-le-cœur, le commissaire reprit :

— Vous connaissiez bien ce Bodasse ? Les témoins s'accordent à le montrer comme un débauché ?

— Disons qu'il n'avait pas une vie privée exempte de reproches. Je crois que vous devriez chercher parmi ses fréquentations. Si toutefois, il s'agit bien de lui !

— Comment, « s'il s'agit bien de lui » ?

— Je veux dire, si l'on est sûr qu'il soit la victime.

Le commissaire lâcha du fil :

— Sa tante l'a formellement reconnu ! Évidemment, on peut toujours se demander si l'identification est suffisante. Mais nous admettons que c'est lui. Nous disions donc qu'il aimait les filles ?

Le protégé de Chamboron murmura, en confidence, tandis que le gibus voltigeait entre ses doigts, tourné et retourné, quasi vivant :

— Il fréquentait aussi des garçons tripiers !

Le tailleur savourait son effet. Alors, le jeune policier reprit à son compte la manière de son ennemi et lança, avec un feint abandon :

— Écoutez-moi. Je joue cartes sur table. J'ai dû partir d'une idée fausse. Je reconnais que, bientôt, mon mandat va expirer. On ne me le renouvellera pas si je n'ai rien trouvé de mieux. Je vous le dis franchement : *vous êtes mon unique espoir, monsieur Voirbo.*

— Ah, vous avez raison de vous confier à moi ! Vous auriez même dû le faire plus tôt. Vous pensiez à un tailleur, n'est-ce pas ? A cause des « toilettes » ? Je crois que c'est plus simple, beaucoup plus simple. Savez-vous, par exemple, que Désiré — je l'appelais Désiré, le pauvre vieux ! — allait souvent au « Faucon » ? Un milieu dégoûtant de filles, de filous, de souteneurs et de sodomites ! Nous y trouverons l'assassin. Je vais commencer par là, pour vous être agréable. Moi, je ne fréquente pas le « Faucon ». Je suis un ouvrier honnête...

— Votre réputation professionnelle est en effet excellente !

— Je suis souvent mal compris, pourtant ! En défendant les travailleurs contre les meneurs, je sers leurs intérêts véritables. Voyez-vous,

mon rêve, c'est l'Empire socialiste. L'empereur et les ouvriers, la main dans la main !

Le fonctionnaire de police ne discuta pas cette profession de foi du mouchard. Il tira de sa poche le cylindre de métal où il rangeait ses louis, l'ouvrit et guetta l' « honnête ouvrier ».

— Monsieur Voirbo, permettez-moi de vous offrir quelques napoléons à titre d'avances sur vos frais.

Macé posa les pièces. La main poilue les rafla. Voirbo était cupide. Ah ! du coup Macé venait de trouver ce qui caractérisait le bonhomme, et le rendait insupportable : ce sautillement d'oiseau. Voirbo, détendu, évoquait maintenant ses succès d'orateur. Une fringale de considération le dévorait. Un oiseau avide, aux plumes de deuil, au bec meurtrier... Il finit par inviter le commissaire à l'entendre aux « Folies-Belleville », le mardi suivant :

— On y discutera de la grève des ouvriers tailleurs. J'interviendrai. Venez donc...

Voirbo se leva, fit virevolter son tube sur l'avant-bras, le cueillit du bout des doigts, le posa sur ses cheveux de jais, et tendit la main à Macé, qui éternua, détourna les yeux, gagna la porte, l'ouvrit et dit :

— Alors, cher monsieur, à mardi, et bonne chance.

La main de Voirbo retomba, sans avoir touché celle de son ennemi. Un reflet fauve passa dans son regard. Il s'inclina sèchement et disparut.

Macé revint à sa table, furieux contre lui-même, mais serrer la main du mouchard lui avait paru impossible. Il s'assit et se massa le visage avec les paumes. Il méditait encore quand on frappa. Champly et Ringué entrèrent. Les deux agents venaient enfin confesser à leur chef l'histoire de l'homme qui portait des jambons, au carrefour de Buci, peu avant la Noël. La dernière rencontre avec Voirbo dans la salle de police avait décidé Ringué à tout avouer. Ni Champly ni l'autre n'étaient certains de reconnaître le noctambule, mais la ressemblance les troublait. Et Ringué affirmait que le visiteur les avait dévisagés avec trop d'insistance pour que cela restât naturel. Ils s'attendaient à un lavage de tête en règle mais le commissaire les congédia sans commentaire.

VIII

« Les Folies-Belleville. »

L'officier de paix avait pensé qu'il pourrait être dangereux de se rendre aux « Folies-Belleville » en spectateur, aussi s'était-il arrangé avec son collègue de Belleville. Les deux fonctionnaires avaient décidé d'échanger les rôles ce soir-là. Il était donc près de neuf heures quand

le commissaire en uniforme pénétra dans la salle. Il traversa des groupes d'ouvriers en blouse et chapeau rond, et de femmes en cheveux. Les lampes de la rampe avaient été allumées. Macé eut un sourire : le contraste entre les personnages barbus qui s'ébrouaient sur la scène et la bergerade d'un décor Régence était irrésistible.

Il gagna l'emplacement réservé au représentant du Gouvernement et s'assit. Une rumeur puissante montait et allait mourir dans les vomitoires. A neuf heures et quart, les derniers venus s'installaient sur les rebords des loges, leurs chaussures martelant les joues des macarons mythologiques, quand Voirbo parut. Quelques applaudissements claquèrent. Il salua, aperçut Macé et ne parut pas trop surpris de le voir à un emplacement officiel.

Des acclamations désignèrent le président, un grand diable aux yeux doux de pochard mystique. Macé reconnut, en civil parmi les auditeurs, Crinsip et Champly. Puis le meeting commença. Le menton appuyé sur une main, Voirbo écoutait le premier orateur, paupières mi-closes. Il avait annoncé une réunion d'ouvriers tailleurs, et pourtant on commençait par évoquer l'émancipation de la femme !

— Citoyens, exposait le tribun, l'émancipation des sexes doit être à la base de toute émancipation politique. Citoyens, les sexes...

— Et ton sexe à toi ! hurla d'un balcon une voix éraillée.

— Ferme ta gueule, pochetée !

— Messieurs, tempéra le président.

— On dit « citoyens » !

— Camarades !

Voirbo cligna de l'œil vers le policier, sans doute pour le prendre à témoin de la naïveté de son public.

— Camarades, je disais donc qu'il ne peut y avoir d'émancipation...

Quand on en vint à l'objet de la réunion, il était dix heures et demie. Aux orateurs du prologue, des syndicalistes succédaient. Ils parlaient pesamment, en tapant du poing sur la table. Ils évoquaient des problèmes que Macé connaissait mal. Les plaisanteries s'étaient éteintes. Et ce n'est que lorsqu'ils eurent à peu près endormi leur public que Voirbo se dressa. Des encouragements tombèrent des galeries. Le mouchard remercia du geste, laissa planer son regard pour imposer le silence, toussa et commença. Sa voix cinglait les nerfs. Progressivement, il forçait le ton, arrondissait les bras :

— Camarades, les orateurs qui m'ont précédé ne vous ont rien conseillé d'autre que de vous laisser exploiter encore. Nous sommes las des délais ! Las de payer de notre sueur ! Nous ne sortirons jamais de notre misère si nous ne recourons pas à la violence !

Il dénonçait la police qui matraque les grévistes, protège les faux-frères et veille sur les caisses des patrons :

— Un État possède la police qu'il mérite. Et puisque la forme de gouvernement est mauvaise...

Le commissaire se leva.

— La constitution ne doit pas être discutée, coupa-t-il.

Personne ne l'entendit et il lui fallut répéter. Mais il manquait de conviction. Depuis le début de la réunion, son instinct l'avertissait qu'il était mené là où Voirbo voulait qu'il allât. Le provocateur, la bouche tordue, le regard étincelant, précipitait le débit, narguait, excitait :

— Et puisque Napoléon III nous a volés...

Macé prévint le président qui tenta de calmer l'auditoire : il ne convenait pas de faire le jeu des pouvoirs publics et... Le vacarme devint énorme et ne s'éteignit que lorsque Voirbo eut fait signe qu'il allait continuer. Il se tourna vers l'officier de police dont la présence condensait maintenant la haine éparse. Le poing du tailleur rejetait nerveusement les pans de sa veste.

— Vous me comprenez mal, citoyen délégué de l'autorité ! En affirmant que Napoléon III nous a volés, je parlais au figuré ! Je voulais simplement dire qu'il a volé nos libertés !

Les chapeaux voltigèrent, les pieds frappèrent le sol en cadence et des ceintures rouges flottèrent comme des drapeaux. Des vortex humains tourbillonnèrent autour des colonnes de plâtre. Les auditeurs avaient tout oublié, les conseils du président, les lazzi, les plaisanteries des émancipateurs et les revendications des syndicalistes. Et trop de malheurs individuels, de loyers exigés, de fins de semaine sans espoir, d' « ardoises » chez les épiciers, de plaintes des ménagères, donnaient aux propos de Voirbo les accents de la vérité.

— C'est exactement comme si je vous disais que Napoléon III a assassiné...

Dans un murmure calculé, Voirbo laissa tomber :

— ... a assassiné la République le 2 décembre.

Macé se couvrit de son képi. L'assistance se dressa. Des hommes en blouse chevauchèrent les dossiers des fauteuils devant eux. L'agitateur tenta de dominer le tumulte. Ou il fit semblant. Personne ne l'entendait plus. La foule tournait sur elle-même. Des ivrognes invitaient au meurtre. Des hommes silencieux fonçaient vers la tribune. Voirbo regardait Macé. Le commissaire avait tiré son revolver. Les assaillants surpris piétinèrent devant la scène, à ses pieds. Une bordée d'injures monta :

— Roussin ! Bourrique ! Vache !

— Va lécher Badinguet !

— Mort aux vaches !

Une planche jetée du fond siffla et tomba, à quelques pas du représentant de l'ordre. Soudain, Macé fut dans le noir. On avait coupé le gaz. Deux coups de feu déchirèrent l'ombre et il entendit siffler une balle. Un bruit de troupeau en panique s'ensuivit. C'était la ruée vers les issues, comme si l'immeuble flambait. Un gémissement s'éleva. Les prunelles collées à une poix où ballottaient les étoiles de quelques briquets,

les sergots frappaient autour d'eux. Des halètements montaient des derniers rangs. Les agents du quartier nettoyaient les sorties. La fièvre était tombée et la peur triomphait. Macé, éclairé par un méchant briquet, était penché sur son secrétaire Leroy, étendu en travers de la scène.

Un agent réussit à rétablir le gaz. Les becs allumés, ils virent la salle vide, misérable avec les ferrailles rouillées de ses torchères et son manteau d'Arlequin rapiécé. Quelques fuyards s'agitaient encore aux portes de secours. Voirbo s'était escamoté.

IX

Les bons enfants du « Faucon ».

Cependant la seconde visite de « Monsieur Voirbo » eut lieu le lendemain. Pour être sûr d'être reçu, le provocateur s'était fait annoncer en qualité d'envoyé de Piétri, Préfet de Police ! Macé s'enfonça les ongles dans les paumes. Sans y être convié, Voirbo s'assit, croisa les jambes, vérifia nonchalamment l'éclat de ses bottines et dit :

— Je suis au regret de ce qui s'est passé hier ! Comment va ce pauvre Leroy ?

— Le mieux possible ! Une chance pour lui. Et une chance pour moi, n'est-ce pas ? Voirbo, vous êtes poursuivi pour outrages envers la personne de l'Empereur. D'autre part, on enquête sur les coups de feu. La plainte suivra son cours, je vous le promets !

— Vous n'avez rien compris, rien ! Les coups de feu ont été tirés en l'air ! sauf un, hélas ! Un imbécile a mal dirigé son arme. D'ailleurs, vous me parlez d'enquête, vous êtes dépassé, mon cher commissaire ! Celui qui a blessé votre « chien » vient d'avouer : c'est un des gaillards arrêtés cette nuit. Et j'aurai du mal à l'en tirer ! On n'a pas idée d'être aussi maladroit ! Vous êtes un peu novice dans ces sortes d'affaires. Comprenez-moi bien : *il fallait* des coups de feu ! Croyez-moi, les poursuites cesseront parce que le but est atteint. La grève n'aura pas lieu. Chamboron vient de coffrer Jardinaut, Boullier et Couture !

Macé avait retenu ces noms : ceux des syndicalistes qui discutaient le plus posément des intérêts de leur profession, au début de la réunion.

— Mais ils sont innocents !

— Ils sont dangereux parce que les ouvriers les écoutent. Maintenant, ils vont nous foutre la paix !

Le fonctionnaire ne répondit pas. L'écœurement devant le mécanisme de la provocation aussi cyniquement démonté lui ôtait la parole.

— Revenons-en à Bodasse, reprit placidement Voirbo. Je suis allé au « Faucon », lundi soir...

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Quelqu'un. Du nom de Rifer. Un tripier qui demeure rue Princesse, dans la maison du puits, vous vous rendez compte ! Bodasse jouait souvent aux cartes avec ce Rifer et un employé de l'École d'Anatomie pratique. J'ai fait parler Rifer. Il m'a dit notamment que, depuis Avinain [1], les policiers ne trouvent plus de cadavre découpé sans chercher aussitôt parmi les bouchers, les charcutiers ou les tripiers ! Et il accuse le garçon d'amphithéâtre. J'ai vérifié l'emploi du temps de cet homme. Ce jour-là, il était de service dans une clinique privée. Un alibi inattaquable. Donc, ce Rifer parle à tort et à travers. A votre place, je le convoquerais. Et puis j'en ai appris de belles sur Mathilde !

— Mathilde ?

— Une fille épatante, mais d'une insouciance ! Elle jouait souvent avec Rifer, le garçon d'amphi et Bodasse. Bodasse perdait. Vous me suivez ? Vous n'avez pas l'air très bien. Un soir, ils sont sortis ensemble : Désiré, Mathilde, son amant et le tripier.

L'amant de Mathilde ! venait de dire Voirbo. Macé souffla. Et ces scènes se passaient sans doute au moment des charmantes rencontres entre M. Adrien et la demoiselle !

— Toujours d'après Rifer, l'amant de Mathilde aurait dit au garçon d'amphithéâtre : « Il commence à devenir encombrant, le vieux ! Faut s'en débarrasser ! » J'ai fait boire Rifer pour lui délier la langue. Il m'a appris que Mathilde couchait avec Bodasse !

Aucun doute, Voirbo était au courant, par Sauveterre, de la liaison du commissaire et de Mathilde et il frappait vite et juste. Macé ne pouvait s'empêcher de « voir » Mathilde avec Bodasse. Et ce qu'il imaginait de Bodasse n'était pas un être vivant, mais... Il cracha dans les cendres.

— Qui est l'amant actuel de cette fille ?

— Un nommé Entouca. Il se dit étudiant, mais il ne travaille jamais.

— Monsieur Voirbo, ce que vous dites est intéressant, très intéressant (il respira), mais vous n'avez qu'une source, les bavardages d'un ivrogne qui ne se souviendra de rien quand je l'interrogerai !

Voirbo balança son chapeau entre ses jambes, et détacha lentement, fixant le sol :

— Pardon, pardon ! J'ai entendu, moi ! Je témoignerai aux assises.

L'idée que cette sanglante bourrique pouvait se présenter à la barre d'un tribunal, lever la main droite et jurer devant le Christ, n'était pas encore venue à Macé.

— Et voilà, conclut le tailleur. Je suppose que vous aller arrêter Rifer. Tout le monde sera soulagé.

1. Assassin fameux, dont les dernières paroles furent : « Adieu, messieurs. N'avouez jamais. »

Le mouchard salua et sortit. Cette fois, il n'avait pas tendu la main. Macé fonça vers un vase où trempaient des camélias, le saisit à pleines mains et le brisa sur le sol. Cela fit un terrible fracas et un agent accourut. Il vit le patron qui piétinait les débris. Puis, pris de remords, Macé ramassa les fleurs et en resta embarrassé. C'est alors qu'il s'aperçut de la présence de son subordonné :

— Espèce d'abruti, allez donc plutôt me chercher un vase !

L'autre reparut bientôt. Il portait un pot de cuivre.

Macé le regarda quelques secondes, et partit d'un rire nerveux, bouffon, insupportable, insurmontable.

Le commissaire consacra l'après-midi à la recherche des adresses antérieures de Voirbo. Il était harassé, mais satisfait quand il entra au « Faucon », rue des Quatre-Vents, vers huit heures du soir. Une bonniche s'approcha :

— Une verte, bourgeois ?

— Prévenez votre patronne que je veux lui parler.

La fille se fraya un chemin dans la cohue, avertit une Flamande grassouillette, « la mère Vanne », qui vint en haussant les épaules. Cette Belge hébergeait les clochards de la rive gauche. Elle avait monté un de ces hôtels comme il en subsistait encore avant la guerre de 1939, aux alentours de la place Maubert. Dans une soupente, les clients dormaient sur une longe tendue, alignés comme une escouade d'épouvantails. Quand le jour se levait, la « mère Vanne » détachait la corde. En outre, elle achetait les restes des gargotes voisines, qu'elle présentait sur des cartons, à des prix défiant toute concurrence, des « arlequins ». Un garçon boucher, haut de deux mètres, lui servait d'amant et de garde du corps. Précaution utile : une tenancière rivale avait été retrouvée un matin, éventrée derrière son comptoir.

— Asseyez-vous, madame Vanhoenhacker, dit Macé. Vous connaissiez Désiré Bodasse ?

— Monsieur Bodasse ? Ah, un bon client !

— Et Voirbo ? Un petit très fort, tout noir, avec un haut-de-forme de notaire ?

— Ah ! « Monsieur Pierre » !

— Et Rifer ?

— « Monsieur Rifer » ? Bien sûr ! Ils jouaient à l'écarté avant, dans ce coin-là, avec « Monsieur Désiré ». Quelquefois, une chanteuse les accompagnait. Son ami, « Monsieur Entouca », venait souvent. Il gagnait beaucoup à « Monsieur Désiré ». Mais il était malin, « Monsieur Désiré ». Il se laissait faire parce qu'il avait des vues sur la blonde !

Macé en savait assez. Il sortit et vida ses poumons d'un air qui sentait le graillon de cheval. Le soir même, convoquée avec les autres clients du « Faucon », Mathilde confirma ce qui demeurait vrai dans les propos de Voirbo. La demoiselle apparaissait enfin dans sa vérité : une petite fille très provisoirement sauvée du ruisseau par une jolie dot d'insou-

ciance. Oui, elle avait couché avec Bodasse, mais une seule fois, un jour que Voirbo l'avait grisée, et c'est pour cela qu'elle détestait tant les vieux...

— Maintenant, continua-t-elle, autant tout vous raconter.

— Ah ! Parce que vous en avez oublié !

— Oui. On m'a trouvée, il y a vingt ans, sur la banquette d'un café, derrière la Sorbonne. On m'a mise à Sainte-Cécile. Un pensionnat pour orphelines, avec des grilles aux fenêtres ; à quatorze ans, on m'a placée chez un artisan pour apprendre la couture. Le reste, vous le savez.

Le reste, c'était la cavalcade des tailleurs !

— Votre amant ?

Elle se retint. Elle allait dire : « Lequel ? »

— Enfin, cet Entouca ?

— C'est pas mon amant, c'est mon copain. Lui, on l'a ramassé en 48 sur une barricade de la rue Saint-Jacques. Il travaille pour être chimiste. Ne croyez pas que je l'aime ! La preuve : je l'aurais quitté sans souci pour aller en Belgique. Au « Broodhuis », à Bruxelles. Après mon engagement à « Bullier »...

Macé agita la clochette.

— Faites entrer le nommé Entouca, ordonna-t-il.

Le silence qui suivit fut insupportable. Le jeune commissaire souffrait de s'être laissé prendre naguère aux manières ingénues de Mathilde. Pourtant, il avait des excuses : la pureté se portait alors chez les personnes de cette qualité autant que les maladies de poitrine et l'érotisme du temps n'en était encore qu'à l'imitation de la vertu. Il vit entrer avec soulagement un galopin mal nourri, aux yeux bleus trop malins, fiévreux, qui luisaient dans un visage flétri.

Scrupuleusement, Macé reprit les points affirmés par le tailleur. L'interprétation que Voirbo en donnait parut aussitôt tendancieuse. Si Entouca fréquentait bien le « Faucon », c'était simplement parce qu'il pouvait y manger pour quelques sous. Les fameux arlequins ! Et s'il trichait parfois, c'est qu'il ne se résignait pas à voler ouvertement.

— Et Rifer ?

— Ils l'amenaient quand vous m'avez appelé, dit Entouca.

Quelques instants plus tard, le tripier entrait, un échalas, aux bras volumineux et au torse malingre, aux yeux globuleux, aux cheveux en broussaille qui couvraient le front...

— Bien, dit l'enquêteur, dégoûté. On vous accuse de choses graves, tous les trois. Le 15 décembre, Entouca, vous auriez dit à Rifer, devant mademoiselle, en désignant Bodasse : « Nous allons nous débarrasser du vieux ! »

— Mais oui, jeta Mathilde. Bodasse me reniflait comme un chien !

— Vous vous souvenez de vos paroles, Entouca ?

— Ça va encore me retomber sur le nez ! Ils avaient agi comme des salauds avec Mathilde ! Alors, j'ai dit ça...

— Et vous, Rifer ?

Il fallut répéter la question pour le tirer de sa torpeur. Il se gratta le front, posant sur eux un regard d'idiot.

— Enfin, Rifer, dit Mathilde, vous avez pris chacun Bodasse par un bras pour le reconduire pendant que je me sauvais ! Quoi, je ne rêve pas !

Le tripier secoua les épaules, inconscient. Et c'était ce bonhomme qui, selon Voirbo... Cet ivrogne pouvait en effet avoir tué, découpé le vieux tapissier avec les gestes de sa profession ; il pouvait même avoir parcouru la ville en semant partout ses paquets. Mais était-il capable de concevoir et d'exécuter la mise en scène des bougies ?

— Pardon, lança soudain Mathilde. Vous avez bien dit le 15 décembre ? Alors, ça ne va pas. Pourquoi ne racontes-tu pas la vérité, Entouca ? T'es bête, tiens !

— Au point où j'en suis ! Ça ne pouvait pas être le 15, pour une bonne raison, j'étais en taule ! Voilà même comment c'est venu : je sortais de « Bullier » avec « Fluxion de Poitrine », un cocher ; il attendait son Alsacienne. Une gosse « gironde [1] »... Et Fluxion est jaloux « comme un phoque [1] ». Il n'était pas content parce qu'un sculpteur avait donné des leçons d'argot à sa ménesse... Il lui a refilé une beigne. V'la les bourres qui rappliquent au moment où je collais un pain à Fluxion pour lui apprendre la politesse ! Les sergots nous ont cueillis. Même que Mathilde est venue m'apporter du chocolat !

Il s'agissait du dépeçage immonde d'un rentier et les recherches aboutissaient à cette romance de faubourg, où une biche mi-putain, mi-naïve, portait des douceurs à son petit ami emprisonné !

— De ce jour, reprit Macé, vous n'êtes plus retourné au « Faucon ». Vous aviez donc de l'argent ?

— Quand je suis sorti, j'ai retrouvé Mathilde pleine de pognon. La chanson avait marché.

— La chanson !

— Oh, je sais ce que vous pensez, dit Entouca. Vous vous trompez. Même que je compte tout ce que je lui dois, à Mathilde.

Il tira de sa poche une enveloppe crasseuse. Elle portait des dates et des nombres. La comptabilité de M. Entouca et de Mlle Mathilde, son banquier !

— Je n'ai presque plus revu Mathilde depuis. Elle m'a dit qu'elle avait acheté une conduite.

La chanteuse rougit et détourna son visage. Ses cheveux tombaient en cascade derrière la nuque, dégageant les oreilles. Elle avait de très jolies oreilles laides.

(*A suivre.*) ARMAND LANOUX

1. Appartient à l'argot du temps.

OU VA LA JUSTICE?

par JACQUES CHARPENTIER

LA Justice est en crise. Tout le monde le dit. On l'écrit. Donc, il faut le croire. Ainsi, par le *consensus universus*, on prouve l'existence de Dieu.

Mais, en quoi consiste cette crise ? Ici commencent les difficultés.

A lire les journaux, on se persuade que c'est la procédure criminelle qui est en défaut. Ils dénoncent les méthodes employées par la police pour extorquer les aveux, le rôle du président qui se transforme en accusateur lorsqu'il procède à l'interrogatoire, la confiance accordée aux experts, auxquels il arrive d'être confondus en pleine audience, les abus scandaleux de la détention préventive, l'inefficacité de la Chambre des mises en accusation, dont le contrôle est dérisoire.

Les journalistes ont raison. La plupart de leurs critiques sont bien fondées ; mais ils ne voient que l'une des faces du problème. La moindre.

Les affaires sensationnelles qu'ils orchestrent à grand tapage pour l'amusement de leurs lecteurs ne sont qu'une part infime de la vie judiciaire. Infime et méprisable, par la basse qualité du spectacle, autant que par l'indigence morale (et généralement mentale) des héros. Que pèse le sort d'une demi-douzaine de gredins, dont le procès fournit chaque jour plusieurs pages de copie, au regard des litiges qui, par centaines de milliers, mettent en jeu les moyens d'existence, la liberté, la vie, l'honneur des citoyens ? La justice française, ce ne sont pas les difficultés du « Patriarche de la Grand-Terre » et de son intéressante famille, grâce auxquelles les Français ne se sont pas aperçus qu'ils avaient perdu l'Indochine. Ce sont les obscures affaires d'accidents, de divorces, de gardes d'enfants, d'héritages, de salaires, de marchés mal exécutés ou rompus, de dettes impayées, de prêts non remboursés, de sociétés, de diffamation, de contrefaçon, de faillite, d'escroquerie, d'abus de

— Près du titre, un Daumier.

confiance, que tranchent, à longueur de journée, les tribunaux civils et correctionnels, les juges de paix, les conseils de prud'hommes, les tribunaux de commerce, les tribunaux administratifs. Là se déchaînent les passions humaines, et se trahissent les secrets des âmes, un peu plus dignes de curiosité que la psychologie du coup de couteau. C'est là aussi que se débattent les grands intérêts. La déconfiture d'une entreprise qui jette son personnel sur le pavé, ruine ses actionnaires et déshonore ses administrateurs, a des répercussions un peu plus étendues que le coup de revolver d'une femme jalouse. Mais de ces innombrables litiges, les chroniqueurs ne soufflent mot, car ils n'intéresseraient pas leurs lecteurs [1].

Il ne faut donc pas compter sur eux pour nous apprendre si la justice est réellement en péril.

S'il fallait en croire certains groupements de magistrats, la décadence de nos institutions judiciaires ne serait qu'une question de gros sous. Elle n'aurait d'autre cause que l'insuffisance de leurs traitements. Il semble qu'ils veulent bien vendre de la justice, mais pas au rabais. C'est ce que dit mon épicier : « On n'en a que pour son argent. »

Ces juges se calomnient. Qu'il soit nécessaire d'améliorer leur condition, tous les hommes avertis en conviennent. Mais il n'est pas vrai que la magistrature attende de l'argent pour faire son devoir. En France, elle n'est pas vénale. Il y a des reproches à lui adresser, mais pas celui-là.

Poursuivons cette enquête. Nous voici chez les « jeunes avocats » (un « jeune avocat » a souvent une cinquantaine d'années). Tous se plaignent : « S'il y a une crise de la justice ? Certes, une crise qui se traduit par la raréfaction des litiges, et la désertion des clients. » *Religio depopulata*. En proie à la disette, ils maudissent le fisc et les agents d'affaires.

Les ingrats ! Ceux qu'ils accusent sont justement les principaux pourvoyeurs de la foire aux procès. Sans doute les droits d'enregistrement découragent certains plaideurs. Mais est-ce une raison suffisante pour oublier la manne céleste que la crainte de l'impôt déverse à pleins paniers sur les palais de justice ? La terreur fiscale est si universellement répandue qu'elle fausse tous les actes juridiques, travestit les contrats, déguise les profits, maquille les situations, dénature les libéralités, détourne les héritages, multiplie les clauses occultes, les contre-lettres, les interpositions de personnes. L'administration des Finances, exaspérée, modifie ses textes. Peine perdue. Protée se transforme en fleuve, puis en montagne, puis en oiseau. Lui-même ne se reconnaît plus. Source inépuisable de procès, à laquelle s'abreuvent les hordes de diplômés que, chaque année, vomissent les facultés de droit.

1. Il y a une vingtaine d'années, Henri Vonoven en fit l'objet de remarquables chroniques, qui paraissaient dans le *Temps*. Cette tentative n'a jamais été renouvelée.

Quant aux agents d'affaires, si injustement décriés, telles les abeilles qui portent le pollen de fleur en fleur, ils vont semer de foyer en foyer l'esprit contentieux. Dignes émules du docteur Knock.

Si, maintenant, nous interrogeons le ministre de la Justice, nous entendrons un autre langage, et même le langage exactement contraire. Le Garde des Sceaux, quel qu'il soit, trouve toujours que les procès sont en trop grand nombre, et il se plaint que les tribunaux n'arrivent pas à les « évacuer », comme il dit. Pour lui, la justice est affaire de quantité. Il demande avant tout aux magistrats de juger beaucoup. Ainsi que ses collègues de l'Agriculture et des Affaires Économiques, il est hanté par les statistiques et par le souci d'accroître la « productivité ». Pour lui, comme pour le préfet de police, la crise, c'est l'embouteillage. Certains « goulots d'étranglements », la Cour de Cassation, le Conseil d'État, l'empêchent de dormir.

Les parlementaires, eux aussi, sont mécontents de la Justice. Ils l'accusent de saboter leurs lois. Mais, pour les saboter, il faudrait d'abord les connaître. Et qui pourrait se vanter de connaître les milliers de lois, sans compter les décrets, que l'*Officiel* a publiées depuis dix ans ! Quand les tribunaux les appliquent, il arrive que le résultat soit exactement le contraire de ce que le législateur attendait. Alors, l'Assemblée recommence son pensum. Elle rectifie le texte. A l'*Officiel*, les errata se multiplient. Le Parlement se fâche. Mais il se trompe. Il ne s'agit pas d'une crise de la Justice, mais d'une crise de la langue française.

Et les plaideurs ? Eux aussi se plaignent de la Justice. Ils s'en sont toujours plaints, comme on se plaint de la médecine. Car le malade finit toujours par mourir, et à l'issue d'un procès qui a opposé deux personnes, il y a toujours un perdant. Ce qui est nouveau, c'est que, depuis la libération du territoire, beaucoup de gens paisibles ont découvert la justice criminelle. Ils se sont aperçus, pour en avoir tâté, que l'emprisonnement est une peine atroce, que, souvent, l'accusé et son juge ne parlent pas le même langage, qu'un homme qui a cru faire son devoir peut recevoir le même châtiment qu'un traître ou qu'un escroc. La Justice leur est ainsi apparue sous son aspect le moins aimable, et ils ne lui ont pas pardonné. Leur nombre est assez grand. La *Tête des Autres* était une médiocre satire. Grâce à ce public, elle a eu beaucoup de succès.

A confronter toutes ces critiques dissemblables, et quelquefois contradictoires, on en vient à se demander si cette crise de la Justice, dont personne ne doute, est rien de plus que l'un de ces mythes, si nombreux de nos jours, que se plaît à édifier une humanité avide de croire à quelque chose, ou peut-être même simplement l'un de ces thèmes journalistiques qui ne fourniront plus de copie dès que la mode aura tourné.

Cependant, lorsque, négligeant les incidences du problème, on s'efforce d'en toucher le fond, force est de constater qu'il existe bien un mal de la Justice, mais un mal beaucoup plus profond qu'on ne le pense en général, car il ne provient ni d'une décadence des institutions, ni

d'une insuffisance des personnes, mais d'une transformation de la pensée. La crise de la Justice est une crise idéologique. C'est la crise de l'idée de Justice.

Le drame — c'en est un — peut se résumer en quelques mots : dans les classes dirigeantes, l'idée de justice est en voie de disparition. Elle est encore vivace et exigeante dans l'esprit du peuple. C'est ce qu'il est facile de démontrer.

***

Dans l'ancienne France, la Justice était un impératif. On en discutait les applications, on ne la discutait pas. Elle s'imposait au Prince comme à ses sujets[1].

Le roi de France a commencé par être un juge. Le chêne de saint Louis symbolise sa fonction essentielle, qui est de faire régner la justice sur la portion de terre que le Souverain Juge lui a confiée.

Le premier devoir du monarque est d'être juste. Aussi prend-il toujours soin de justifier ses actes, surtout ceux dont la légitimité paraît contestable. A cet effet il s'entoure de légistes, dont le métier consiste à lui fournir des arguments de droit. C'est toujours par des procédés juridiques, ou prétendus tels, contrats de mariage, testaments, revendications d'héritage, auxquels ses armées apportent seulement leur appui, qu'il annexe de nouvelles provinces et qu'il arrondit son domaine, comme un gentilhomme campagnard.

Bientôt il déléguera ses pouvoirs à des hommes de robe. Mais il ne leur en concédera que l'exercice, toujours révocable. Lorsqu'il tient un lit de justice, il reprend son rôle de juge suprême.

Le prestige attaché à l'idée de justice est tel que le Parlement deviendra un deuxième pouvoir. Seul dans un État où législatif et exécutif se confondent, il osera, au nom de la justice, s'opposer aux volontés du Souverain.

De nos jours l'idée de justice est devenue absolument étrangère aux gouvernements. Au début de ce siècle encore, un État qui se jetait sur un territoire voisin pour le conquérir, invoquait quelque misérable prétexte (l'avion qui avait survolé la frontière, la patrouille de gendarmes qui avait essuyé un coup de feu). Mais depuis l'invasion de la Pologne et Pearl Harbour, ces déguisements n'appartiennent qu'au passé. Périmé aussi le respect des engagements internationaux. Poincaré est sans doute le dernier homme d'État qui ait cru obtenir gain de cause en invoquant la lettre des traités. Dans les conférences diplomatiques, il faisait figure de chef de contentieux. A Yalta, les représentants des démocraties ont

1. On m'opposera Montaigne et Pascal. Mais on crut (ou l'on voulut croire) que leur critique ne portait que sur les applications de la justice, non sur l'idée de justice elle-même. Aujourd'hui, la plupart de leurs lecteurs le croient encore.

partagé l'Europe. Quelle place la justice a-t-elle tenue dans leurs entretiens, on le sait : un peu moins que dans les négociations de Frédéric et de Catherine II.

Dans l'élaboration des lois, le souci de la justice n'apparaît plus. Parcourez les débats parlementaires, depuis une vingtaine d'années. De quoi s'occupe-t-on dans les assemblées ? Des dangers de l'inflation, de la défense du franc, du plein emploi, de la sécurité sociale, de l'insuffisance des salaires, de l'exagération des prix de revient, de la balance des comptes, de l'équipement national, du réarmement de l'Allemagne, etc. Pas une fois vous ne trouverez une argumentation qui s'inspire de la justice.

Prenons un exemple entre mille. Depuis la guerre de 1914, les loyers des habitations sont taxés. Leurs propriétaires ont été ruinés. Dans le même temps les possesseurs d'immeubles ruraux percevaient leurs fermages en nature. Ainsi, le fils qui avait hérité d'une maison en ville ne pouvait même plus en réparer la toiture. Son frère, qui avait recueilli dans son lot une ferme, ne subissait aucune perte. Injustice évidente. Cependant pas une voix ne s'est élevée dans le Parlement pour en signaler le scandale. C'est seulement lorsque les maisons sont tombées en ruines et que les faveurs accordées aux locataires ont déclenché une crise du logement que le Parlement s'est décidé à relever, dans une mesure encore insuffisante, les loyers urbains.

Partout, dans les conseils du Gouvernement comme dans les commissions parlementaires, l'Economique et le Politique ont supplanté le Juridique. On s'efforce d'améliorer la condition des citoyens, de satisfaire certaines catégories d'électeurs, de développer les industries et d'écarter les dangers de guerre. On ne propose plus jamais une loi parce qu'elle est juste.

⁂

Le cas des magistrats est plus complexe. C'est sans doute dans ce corps décrié que la Justice a conservé le plus de fidèles. On rencontre souvent encore des magistrats convaincus de la grandeur de leur mission, et qui se considèrent comme les représentants d'un principe supérieur même aux lois positives. Mais de plus en plus nombreux sont ceux qui ont cessé de croire au droit naturel comme à la Justice divine, et pour qui le procès n'est qu'un petit désordre social, auquel il convient de mettre fin dans le plus bref délai et sans éclat. Comme les gouvernants, ils estiment que la Justice est subordonnée aux nécessités politiques et économiques et que toute revendication doit céder le pas aux intérêts supérieurs de l'État.

L'exemple vient de haut. Pour condamner les stipulations en francs-or, la Cour de cassation n'a pas craint de solliciter les textes. Ne fal-

lait-il pas, à tout prix, fût-ce par une interprétation tendancieuse, conjurer l'inflation ? [1].

En même temps que leur foi, les magistrats ont perdu leur orgueil. Autrefois on leur reprochait d'être inaccessibles. On critiquait leur morgue. Mœurs d'un autre âge. Le juge d'aujourd'hui est modeste, familier, quelquefois bon garçon. Il ne se considère plus que comme un fonctionnaire parmi les autres.

Le fonctionnaire n'a qu'un idéal : l'avancement. Tout le reste est besogne administrative. Pour beaucoup de magistrats, la justice en est une. Le substitut « règle » tant de dossiers, le président « évacue » tant d'affaires, comme le chef de bureau liquide tant de pensions ou de dommages de guerre dans sa journée. Le tribunal correctionnel applique ses tarifs, comme le douanier ses barèmes. Ils travaillent honnêtement, sans excès de zèle, soucieux surtout d'éviter des « histoires ». L'abécédaire de la fonction publique, c'est l'art de « se couvrir ». Toutes les fois qu'il le peut, le magistrat « se couvre ». Sous l'ancien régime, le bourreau ne donnait la question que sur son ordre, en sa présence, et tout l'odieux en retombait sur lui. Maintenant la police se charge de cette besogne. Le juge d'instruction reçoit de ses mains un dossier tout truffé d'aveux ; son travail est tout fait. Il trouve tant d'avantages à ce procédé qu'on le voit souvent se dessaisir du dossier au profit d'un commissaire de police. C'est ce qu'on appelle une commission rogatoire. Autre moyen de se soustraire aux responsabilités : l'expertise. Quel reproche pourrait-on adresser à un juge qui s'est borné à suivre l'avis d'un technicien ? Si une bagarre se produit à l'audience, elle passera par-dessus sa tête. L'expert encaissera les coups. Et c'est juste. N'est-ce pas lui qui a fait office de juge ?

Dans les affaires financières, un commissaire saisit les documents, les interprète, interroge le présumé coupable et les témoins. A peine a-t-il remis le dossier au juge d'instruction que celui-ci s'en débarrasse au profit d'un expert-comptable. A son tour celui-ci dépouille, questionne, confronte. Il dépose un rapport que le juge communique aux avocats. Ceux-ci répondent par un mémoire. Le magistrat, postier fidèle, transmet le mémoire à l'expert qui réplique par un complément de rapport. Ainsi de suite, jusqu'à ce que le juge rende une ordonnance conforme aux réquisitions du ministère public. Dans ce manège il y aurait encore une place pour la justice si les experts travaillaient tous en pleine indépendance. Mais, choisis sur une liste composée par le Parquet, désignés par le magistrat avec l'espoir d'être commis de nouveau si l'on est content de leurs services, il arrive à certains d'entre eux de ne pas ignorer les désirs de ceux qui les emploient. On s'aperçoit

1. Il y a peu d'années, cette question fut évoquée au cours d'une « Journée » internationale de l'Association Henri-Capitant. Les juristes belges et les juristes suisses, plus attachés que les français à l'idée de justice, apprécièrent sévèrement la jurisprudence de la Cour suprême.

alors — et ceci est vrai des médecins comme des chimistes, comme des ingénieurs, comme des comptables, comme des graphologues — que la science est opportuniste. Il n'est pas de matière plus ductile que la maladie, si ce n'est la comptabilité.

Dans certains tribunaux, qui ont trop de travail, les magistrats se déchargent de leur besogne sur des huissiers. Des huissiers ! Oui. L'huissier examine les dossiers, invite les parties à comparaître devant lui, convoque les témoins, entend les avocats. Cette procédure excédant manifestement la compétence d'un officier ministériel, on la baptise : constat. Comme s'il suffisait d'un changement de mot, qui ne trompe personne, pour légitimer une violation de la loi et la démission de la Justice.

Car c'est bien d'une démission qu'il s'agit. Toutes ces délégations de pouvoir, légales, paralégales ou extralégales, à des policiers, à des experts, à des officiers ministériels, demain à des greffiers ou à des garçons de bureau, ont la même signification. Elles signifient que le ressort spirituel étant brisé, la Justice se réduit parfois à un cérémonial. L'église est demeurée ouverte, mais le curé fait dire la messe par le sacristain.

⁂

Les avocats d'antan croyaient être les défenseurs de la Justice, et ils en concevaient une légitime fierté. Ils recevaient des honoraires, comme le prêtre vit de l'autel. Mais ils savaient que le Barreau ne conduit jamais à la fortune et c'étaient des satisfactions d'un autre ordre qu'ils attendaient de leur profession. Chacun d'eux, convaincu que le bon droit était de son côté, soutenait sa cause avec passion. Quand il l'avait perdue, il maudissait les juges et souvent il ne pardonnait pas à son adversaire de l'avoir emporté sur lui.

C'est sous l'aspect alimentaire que beaucoup de « jeunes avocats » (ou censés tels) considèrent aujourd'hui leur métier. Libérés de tout souci métaphysique, ils ne cherchent pas à servir une Justice dont la notion même leur est étrangère, mais à « rendre des services à leurs clients ». Services rémunérés, bien entendu — tel le garçon de restaurant ou le pompiste. Dans son premier discours, le nouveau bâtonnier de Paris a salué l'apparition, à côté de l'avocat plaidant, de « l'avocat d'affaires ». Entendez par cet euphémisme un agent d'affaires qui portera le titre d'avocat.

⁂

Le déclin de l'idée de justice n'est pas sensible seulement chez ceux qui l'appliquent, mais aussi chez ceux qui l'enseignent. Il y a soixante ans, le droit privé, civil, commercial et pénal, occupaient la majeure partie des programmes. L'étude du droit romain et de l'histoire du droit mettait en lumière les principes fondamentaux, la « raison écrite » qui devait présider aux relations entre les hommes, et au règlement de

leurs conflits. A côté de ces sciences cardinales, l'économie politique faisait figure de parent pauvre. Les étudiants suivaient le cours de droit administratif avec ennui, celui de droit international public avec scepticisme. Quant au droit constitutionnel, ils commençaient à l'apprendre la veille de l'examen.

Aujourd'hui, toutes ces matières, certainement dignes d'intérêt, mais qui n'ont que des rapports lointains avec la Justice, ont envahi la Faculté. Les chaires dites « de droit public » se sont multipliées. Les heures consacrées aux sciences politiques et économiques sont devenues de plus en plus nombreuses. Sous cette poussée, le droit, c'est-à-dire l'application à des cas concrets des principes de la justice, perd tous les jours du terrain. C'est à grand-peine qu'aux élections dernières la Faculté de Paris a maintenu à sa tête, contre la coalition des « publicistes », un civiliste éminent et universellement réputé. On peut prévoir le jour où la Faculté, dite de Droit, sera obligée, pour éviter de devenir une succursale de l'École d'Administration, de se scinder, ou de changer de nom.

Dans le livre retentissant qu'il a intitulé *Le Déclin du Droit*, le doyen Rippert a dressé la liste impressionnante des atteintes portées à l'idée juridique par le législateur et par les tribunaux depuis une quarantaine d'années. Pour compléter cet ouvrage, il serait intéressant de rechercher, dans les travaux des civilistes eux-mêmes, les traces de cette contamination. Beaucoup d'entre eux, formés aux disciplines nouvelles, habitués à raisonner en économistes et en sociologues, ne résistent plus à l'invasion du droit privé par le droit public[1]. Dans leur esprit, le respect de la propriété, la fidélité aux signatures, la liberté de contracter, ne sont plus que des notions relatives. Elles doivent céder le pas aux impératifs sociaux ou économiques. Ainsi dans l'enseignement du Droit, garant traditionnel des libertés individuelles, s'introduit la raison d'État.

*
**

C'est dans le domaine de la science pénale que le concept de justice a été le plus malmené. La criminologie contemporaine tend à l'éliminer complètement. Elle a débaptisé le droit pénal. Il s'appelle maintenant la Défense sociale. A lui seul ce changement de nom est un programme.

Dans l'ancienne France, la répression du crime apparaissait comme une œuvre de justice. L'homme étant tenu pour responsable de ses actes, la justice exigeait qu'il fût puni. La peine était un châtiment. Elle rejoignait ainsi l'idée religieuse d'expiation. Elle était aussi des-

1. Dans la discussion relative à la jurisprudence du franc-or (v. ci-dessus la note, p. 49), l'un des rapporteurs, d'ailleurs fort distingué, n'essaya même pas de discuter les textes. Pour justifier la Cour de cassation, il se borna à dire que la solution opposée eût favorisé l'inflation.

tinée à intimider les criminels. Les supplices étaient des spectacles. On y amenait les enfants.

La Révolution française était restée fidèle à ces idées. Ce qu'elle a apporté de nouveau dans la législation, c'est l'égalité devant la loi. La Déclaration des Droits pose en principe que nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit. Désormais l'accusé ne sera plus livré à l'arbitraire des juges. Dans le Code pénal de 1791, chaque infraction est assortie d'une peine fixe. Le Code 1808 se borne à assouplir le système. Il assigne un maximum et un minimum à la sanction prévue pour chaque délit. Le pouvoir du tribunal ne peut s'exercer que dans ces limites.

Mais le fondement de la peine était resté le même. Au début du XIXe siècle, elle avait conservé son caractère expiatoire. M. Prudhomme dit que le criminel « paye sa dette à la société ». Et le châtiment est toujours exemplaire. Sous la Restauration, le carcan et l'exposition publique ont succédé au pilori. Les peines les plus sévères sont qualifiées d'afflictives et *infamantes*.

Le romantisme et le positivisme devaient bouleverser ces notions traditionnelles. Le hors-la-loi est l'un des héros favoris de la littérature romantique. Elle réhabilite la prostituée et le forçat.

Je dis que ces voleurs possédaient un trésor
Leur pensée immortelle, auguste, et nécessaire.
Je dis qu'ils ont le droit, du fond de leur misère,
De se tourner vers vous à qui le jour sourit,
Et de vous demander compte de leur esprit.

Ces tendances aboutirent tout d'abord à un adoucissement des peines, à la suppression de certaines d'entre elles, à une amélioration du régime pénitentiaire. Mais surtout, au milieu d'un fatras de déclamations et de sottises, elles mirent en lumière trois idées fécondes, qui devaient être largement exploitées dans la suite :

1° C'est la société qui fait le criminel. Donc c'est elle qui est responsable des crimes : « Nous sommes tous des assassins » ;

2° Le coupable peut être ramené au bien ;

3° La prison et le bagne, loin de le sauver, l'enfoncent dans la voie du crime.

Le sort le mit dans une société si mal faite qu'il finit par voler, et la société le met dans une prison si mal faite qu'il finit par tuer. (Claude Gueux.)

Ces idées, popularisées par les poètes, par le roman, par le théâtre, ont eu un immense retentissement. Avant la fin du XIXe siècle elles avaient déjà inspiré des réformes profondes : l'admission des circonstances atténuantes, la libération conditionnelle, le sursis.

Le positivisme, lui, s'attaque à l'idée de justice elle-même. Pour les

disciples d'Auguste Comte, la Justice n'est qu'un résidu de l'état théologique, l'une de ces entités métaphysiques qui sont appelées à disparaître dans l'âge positif. L'homme n'est pas libre : ses actes sont déterminés. Il n'est donc pas responsable, et la peine considérée comme expiatoire est une absurdité. La science pénale doit se borner à rechercher les causes de la criminalité, à les prévenir et à en empêcher le retour.

Quelles sont ces causes ?

En 1876, dans *L'Homme criminel*, Lombroso répond : les tares physiologiques qui résultent de l'hérédité. Le décollement des oreilles, l'aplatissement du pouce, dénoncent le criminel né.

Dix ans plus tard, Henrico Ferri met l'accent sur les causes sociales de la délinquance. Le coupable, ce n'est pas le criminel, c'est la misère, c'est l'alcoolisme, c'est le taudis, c'est le mauvais exemple des parents.

Ces idées aboutissent aux conséquences suivantes :

Pas d'expiation, puisque le criminel n'a pas commis de faute.

Pas d'intimidation, puisqu'il n'est pas libre de ne pas faire le mal.

Pas de justice : on ne juge pas un irresponsable.

Ces idées, soutenues avec passion par les juristes italiens dont certains prêchent ce qu'ils appellent la « croisade contre la peine », développées dans un nombre infini de traités, de mémoires, de communications, de revues et de congrès, constituent encore, aujourd'hui, les éléments essentiels de la Défense sociale.

Il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette expression. Prise à la lettre, elle désignerait seulement les mesures destinées à mettre le criminel hors d'état de nuire ; et telle fut bien, à l'origine, la préoccupation dominante de l'école. Prinz, Von Liszt, Van Hamel réclamaient des mesures d'intimidation. Mais ensuite cette vue a paru trop étroite. Le meilleur moyen de rendre le criminel inoffensif, n'est-ce pas de le ramener au bien ? S'il a été victime d'influences néfastes, c'est un malade que l'on peut guérir. Mais mieux vaut prévenir. On devra s'appliquer à la fois à rééduquer le délinquant et à supprimer les causes de la criminalité.

La Société trouvera donc sa protection dans une double série de mesures : d'une part, la diminution des misères sociales qui engendrent le crime, d'autre part, le redressement de l'individu asocial ou antisocial. Un régime, variable suivant chaque cas, surveillé par des psychiatres et des éducateurs spécialisés, fera de lui un homme capable de vivre en société. Si l'on pousse ces théories jusqu'à leurs extrêmes conséquences, on devra individualiser le traitement, car telle mesure qui convient à tel délinquant sera funeste pour tel autre.

On devra abolir le système des peines fixes et les remplacer par des « mesures de sûreté », indéterminées dans leur forme et dans leur durée. Car il n'est pas possible de dire, lorsque l'accusé passe en jugement, dans combien de temps il redeviendra un homme normal, pas plus qu'à l'entrée d'un malade dans un hôpital on ne peut dater son

billet de sortie. Ce n'est qu'après l'application du traitement que le médecin et le rééducateur pourront dire si le délinquant doit être reclassé dans les cadres sociaux. Il est possible d'ailleurs qu'au cours du traitement on soit obligé de le changer de régime, par exemple de l'interner après l'avoir laissé en liberté surveillée, ou réciproquement.

On ne devra pas attendre que le crime soit consommé pour prendre des mesures de sûreté. Dès qu'un individu paraîtra dangereux, et alors même qu'il n'aurait commis aucune infraction, on devra le soumettre à un régime préventif.

Enfin, on devra supprimer les tribunaux criminels. Lorsqu'il ne s'agit plus de punir, mais de guérir, les juges sont incompétents. Seuls le psychiatre et l'éducateur ont voix au chapitre.

Telle est, dans la rigueur de ses principes, la Défense sociale. Qu'elle soit plus humaine que le Code, c'est certain. Qu'elle soit plus efficace et se traduise par une diminution de la criminalité, on peut, dans une certaine mesure, l'espérer. Mais ce n'est pas ici le lieu de juger le système. Dans cette étude uniquement consacrée à décrire l'état actuel de la Justice, tout ce qu'il importe de constater c'est que la Justice en est totalement absente, et que même certaines de ses applications, par exemple lorsqu'il applique deux traitements différents aux coauteurs d'un même fait, l'un pouvant être remis en liberté immédiatement, l'autre interné toute sa vie, ou lorsqu'il préconise des mesures plus ou moins coercitives contre un individu qui ne s'est rendu coupable d'aucun délit, heurtent quiconque a conservé le sentiment de la justice.

Ces idées ont fait beaucoup de chemin dans le monde. Elles ont inspiré les codes les plus récents. Un peu partout se multiplient les prisons sans barreaux, les instituts de rééducation, les villages de délinquants. En France, le législateur a hésité jusqu'à présent à s'engager dans cette voie. Toutefois, comme dans la plupart des pays civilisés, il s'est inspiré de la criminologie contemporaine pour instaurer en faveur des délinquants mineurs une série de mesures dans lesquelles la justice ne joue plus qu'un rôle secondaire. Il n'est pas allé jusqu'à soustraire les mineurs à l'autorité judiciaire. Mais il a institué des tribunaux pour enfants. Il a supprimé la distinction classique fondée sur le discernement. Maintenant tout mineur est présumé avoir agi sans discernement. Et jusqu'à treize ans cette présomption est irréfragable. La décision du juge est motivée moins par le fait délictuel considéré en lui-même que par l'examen du dossier de personnalité constitué pour chaque mineur. Le séjour dans un centre d'observation, puis dans un établissement spécialisé, la mise en liberté surveillée, quelquefois combinée avec le sursis, et surtout la formation d'un corps d'éducateurs avertis et attachés à leur tâche, doivent assurer la rééducation des jeunes délinquants.

Les résultats ayant été, dans l'ensemble, assez favorables, il n'est pas douteux que dans un proche avenir des mesures du même genre seront progressivement appliquées aux majeurs. Dès maintenant on peut pré-

voir la suppression des courtes peines de prison, dont la nocivité n'a plus à être démontrée, et l'introduction du système de la *probation*.

Ainsi disparaît peu à peu, au profit de mesures plus humaines, et peut-être plus efficaces, la Justice répressive.

***

Il y a un personnage dont nous n'avons pas encore parlé, c'est le justiciable. Cependant, dans les choses de la justice, il est le principal intéressé. C'est pour lui qu'en des temps reculés la Justice est descendue du ciel sur la terre, pour lui que des hommes ont élevé des barricades et déchaîné des révolutions, pour lui que des héros ont combattu, que des martyrs se sont sacrifiés.

Interrogeons le justiciable.

S'il était encore assoiffé de justice, il est probable que ni ceux qui élaborent les lois, ni ceux qui les appliquent, ni ceux qui les enseignent n'en feraient aussi bon marché. Mais de nos jours, le plaideur, tout au moins s'il discute d'intérêts importants, a perdu, lui aussi, l'habitude de les considérer sous l'angle de la justice.

Dans l'ancienne France, et encore au milieu du siècle dernier, c'étaient surtout la famille et la terre qui faisaient l'objet des litiges : procès de filiation, procès de séduction, procès en nullité de mariage, procès en partage, querelles d'héritiers, instances en nullité de testaments, en bornage, en contestation de servitudes... Le plaideur était acharné, car il était convaincu de son bon droit. Il épuisait tous les degrés de juridiction. Il léguait le procès à ses arrière-neveux. Et le litige se poursuivait de génération en génération. Sans doute l'intérêt pécuniaire était à l'origine de la procédure. Mais la passion des plaideurs était telle qu'il passait vite au second plan. La preuve, c'est que pour avoir le dernier mot, on se ruinait. Coûte que coûte, il fallait avoir raison. Cela devenait une question d'honneur.

Le plaideur aujourd'hui est un homme d'affaires, ou une société de capitaux. Il est plus sensible à l'argent qu'à l'amour-propre. Le procès n'est pour lui qu'une difficulté parmi beaucoup d'autres. Il s'agit d'en sortir avec le minimum de pertes. Doit-il transiger ou plaider ? Il va trouver son avocat et l'interroge : « Combien ai-je de chances de gagner mon procès ? Soixante pour cent ? Quatre-vingt pour cent ? » C'est le calcul des probabilités qui détermine sa décision.

La Compagnie d'assurances ne se demande pas si les prétentions de la victime sont exagérées. En se reportant aux précédents, aux habitudes du tribunal qu'elle connaît, et en tenant compte des besoins d'argent de l'accidenté, elle calcule ses chances. La banque qui, chaque année, enregistre un certain nombre d'impayés, sait bien qu'elle a raison contre ses débiteurs. Mais la plupart d'entre eux sont insolvables. A quoi bon prendre des jugements ? Elle passera ses traites par profits et pertes. Le

président du Conseil d'administration n'est pas toujours un requin, comme on le croit naïvement dans les partis de gauche. Il est même, le plus souvent, un honnête homme. Mais il a rarement l'occasion de peser le juste et l'injuste. Ce qui le préoccupe, c'est sa trésorerie, c'est l'équilibre de son bilan, c'est le cours de ses titres, ce sont ses prix de revient, ce sont les ententes syndicales, les revendications des salariés, les nouvelles taxes, toutes questions qui n'ont que de lointains rapports avec la justice. Sans doute il pourra arriver que l'un de ses subordonnés se plaigne d'un passe-droit, que certains actionnaires se prétendent lésés par une augmentation de capital. Mais ce n'est pas le souci de la justice qui lui dictera le parti à prendre. C'est l'intérêt de sa société. Entre deux collaborateurs en conflit, il donnera la préférence au plus utile, et il ne s'inquiétera de la réclamation des actionnaires que s'ils peuvent le mettre en difficulté à la prochaine Assemblée générale.

⁂

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, qu'on regarde ceux qui font les lois, ceux qui les interprètent, ceux qui les subissent, partout on constate le même phénomène : le concept de justice est en régression. Ce n'est plus du point de vue de la justice que les problèmes sont examinés. Le mot Justice existe encore, mais l'idée qu'il exprime n'est plus une idée-force. Elle n'échauffe plus les cœurs et n'arme plus les bras. Ce sont d'autres impératifs qui décident des conflits humains.

Ainsi s'explique que le juge se décharge de sa mission et que la justice soit rendue par un expert ou par un policier, que les avocats passent leur dossier sans plaider et aspirent à se transformer en agents d'affaires, que les étudiants abandonnent le droit pour l'économie politique, que le Parlement multiplie les privilèges, que le plaideur préfère transiger ou recourir à l'arbitrage. Le dépérissement de l'idée de justice devait aboutir à une crise de la Justice.

⁂

Mais pourquoi une crise ? Si tous les esprits ont suivi la même évolution, pourquoi la Justice n'expire-t-elle pas sans douleur, dans l'indifférence générale ?

C'est que le sentiment de la justice n'a pas universellement disparu. Les hommes dont nous venons de dire qu'ils l'ont perdu, parlementaires, magistrats, avocats, professeurs, hommes d'affaires, appartiennent aux classes dirigeantes. Mais à côté d'eux il y a la masse des humbles, des moins payés, des moins nourris, des mal logés, ceux qu'on appelle communément le peuple. Et dans le peuple le sentiment de la justice est encore vivace. Pour l'ouvrier et pour le paysan, la Justice n'a pas cessé d'être un idéal auquel il n'est pas permis de porter

atteinte. Pour eux toute peine mérite salaire, tout dommage exige une réparation ; les bons doivent être récompensés, les méchants doivent être punis. La dactylographe qui réclame son congé payé, l'ajusteur qui demande un rappel de salaire, le passant renversé par une automobile qui discute son indemnité sont convaincus que la justice est de leur côté, et ils crient à l'injustice s'ils n'ont pas gain de cause. Le paysan plaide encore pour un fichu de prairie, devant toutes les juridictions, comme le seigneur de l'ancien régime. Et tous les avocats vous diront que les plus exigeants de leurs clients sont ceux que leur envoie l'Assistance judiciaire.

Ceux-là — et ils sont le nombre — la Défense sociale les fait sourire. C'est une théorie de bourgeois. Ils ont accepté la législation spéciale aux mineurs, parce qu'ils les considèrent, le plus souvent, comme irresponsables. Mais que le journal leur annonce l'un de ces crimes qui soulèvent l'opinion, celui du sadique qui a étranglé un enfant, celui du jeune dévoyé qui tire dans le dos du chauffeur de taxi, celui du traître qui a livré des documents à l'ennemi, et vous verrez s'attrouper, devant les Palais de Justice, les ménagères qui crient « A mort ». Ce qu'elles réclament, ce n'est pas seulement l'élimination du coupable, c'est la punition, l'expiation, comme au moyen âge.

Là est le drame. La Justice est entre les mains d'une classe qui n'y croit plus. Le peuple plus conservateur, y croit encore. Elle est demeurée pour lui une religion (d'appoint, ou de remplacement, suivant le cas). Il s'indigne quand il s'aperçoit que les ministres de ce culte ne font pas leur devoir. Alors la presse, qui flatte ses sentiments, entre en campagne, et le jury rend des verdicts qui visent moins à l'acquittement du coupable qu'à la condamnation des juges.

***

Qui sortira vainqueur de ce combat ?

Gardons-nous de prophétiser. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'en ce moment la Justice continue à perdre du terrain. L'abandon du droit pénal classique en faveur des délinquants mineurs n'a suscité aucune opposition sérieuse. La Défense sociale n'est plus seulement un thème de discussion réservé aux spécialistes. Des films à thèse, habilement construits, familiarisent le public avec certaines de ses théories. Dans l'un d'eux (*Justice est faite*), l'auteur a même abordé de front le problème de la Justice. En faisant le procès du jury, il a jeté le trouble dans beaucoup d'esprits.

Si le niveau de la vie continue à s'élever, ainsi que le promettent les pouvoirs publics, si le monde ouvrier et paysan se rapproche de la bourgeoisie, l'égalité y gagnera peut-être, mais la Justice y perdra à coup sûr. Car, en accédant à la vie des affaires, les nouveaux-venus en acquer-

ront l'esprit. Si l'ancien ouvrier passe pour être le plus dur des patrons, l'homme le plus insensible à la justice, c'est le parvenu.

Mais surtout, c'est méconnaître le problème que de le traiter isolément. Le déclin du Droit n'est que l'un des aspects de la révolution qui s'est produite depuis une génération dans les mœurs et dans les idées. Il va de pair avec la transformation d'une société qui sacrifie progressivement les idées morales au bien-être. Dans un monde matérialiste et mécanisé, il n'y aura plus de place pour la Justice.

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? A la Justice on peut préférer d'autres principes, par exemple la Charité comme dans l'Évangile, ou l'Efficacité comme au pays des Soviets, ou l'Ordre comme dans les nations totalitaires. Il serait vain d'en discuter, car ce sont matières de foi. On peut même faire coïncider les contradictoires, comme le législateur qui, dans un système judiciaire, introduit la Défense sociale.

Mais ce qui ne doit pas être perdu de vue, c'est que dans sa chute la Justice entraînera la liberté. Car il n'y a plus de sécurité pour l'individu sans la protection d'un organisme judiciaire, assez indépendant et assez fort pour tenir tête au Prince. Elles s'achemineront, côte à côte, vers le Panthéon des dieux morts.

JACQUES CHARPENTIER,
Ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA TRAQUE

par Ladislas DORMANDI *(Mercure de France)*

QUINZE jours auparavant, le commissaire du gouvernement Arbell était un homme comblé, sûr de lui et de ses opinions politiques, acclamé par la foule et heureux père de famille. Mais la rébellion éclate et les révolutionnaires, conduits par Borek, tiennent une partie de la ville, une ville dont l'auteur ne dit jamais le nom, mais qui pourrait s'appeler Prague ou Sofia. La « traque », c'est-à-dire la panique de l'homme traqué va lentement, mais implacablement cerner Arbell, tout d'abord résolu à ne pas émigrer et à se battre pour ses convictions. Il apprend que les puissants voisins de son pays — les Russes ? — ont décidé de soutenir par la force les révoltés et que le gouvernement légal compte se replier chez ses alliés. Arbell passe alors la frontière avec les siens, commettant, comme dans un rêve éveillé, des actes dont il se croyait incapable : meurtre de Borek et de sa femme, lâches abandons. Dix ans plus tard, il est devenu à l'étranger une personnalité riche et estimée, mais il n'en reste pas moins prisonnier de ses angoisses. Et c'est avec une sorte de soulagement qu'il se laisse abattre par le fils de Borek.

Est-ce la fatalité qui écrase Arbell ? Est-il la victime d'une époque impitoyable ? A-t-il sa part de responsabilité dans son destin ? La « traque » serait-elle la rançon de toute liberté humaine ? Autant de questions que l'auteur ne résoud pas. C'est heureux : ce livre, guetté plus qu'un autre par le danger d'abstraction et donc d'ennui, se lit d'une traite. Il est pourtant alourdi par l'abus d'un procédé facile : le monologue intérieur en italiques.

NICOLE DUTREIL

(Suite de la chronique bibliographique page 64).

LES SŒURS

par Charles Jackson

Assise sur le plancher, ses bras sur le rebord de la croisée, servant d'appui à sa tête inclinée, Barbara contemplait l'eau d'un gris pâle qui s'étendait sous la fenêtre, immobile dans la chaleur, plate et calme sous le soleil. Seules, mollement et sans bruit, de petites rides d'écume venaient lécher le sable de la plage étroite. Au loin, dans un brouillard de rêve, la baie se dissolvait derrière les îles qui flottaient dans la brume comme des choses imaginées, pensa Barbara ; c'était comme si vous les aperceviez du coin de l'œil, mais en fixant les yeux droit devant vous à travers la baie, elles s'évanouissaient tout à fait. L'air bourdonnait de chaleur — la vibration de l'été ; il suffisait d'écouter et de ne pas penser pour le percevoir. Le soleil du matin frôlait les bras de Barbara. Elle se souleva un peu et se pencha en avant pour sentir la chaleur du soleil sur son visage, sa tête, et jusqu'à la racine de ses cheveux. Elle regarda en bas. Marian, sa sœur aînée, à la maison depuis son divorce, étendue sur l'embarcadère en costume de bain, se chauffait au soleil ; plus loin, Leland, le matelot, travaillait sur le bateau de son père. Il portait un pantalon et un maillot blancs, ses pieds étaient nus. Barbara regarda, à travers les cils de ses yeux mi-clos, la baie, les îles et Leland. Depuis qu'elle était là, une heure peut-être, une seule chose avait bougé dans le tableau déployé sous sa fenêtre : Leland sur le bateau. Il se courbait, de temps à autre s'asseyait ou s'agitait, bricolant pour tuer le temps. Ses pieds nus se mouvaient sans bruit sur le pont, ses bras d'un roux doré étincelaient dans le soleil.

Elle ferma les yeux et sentit qu'elle s'endormirait sur-le-champ si elle demeurait ainsi les yeux clos. Elle les ouvrit, se retourna vers l'ombre de la pièce, surprit son image dans la longue glace près de la porte et se leva pour s'approcher et se voir de près. Elle admira la façon dont sa robe de linon uni fronçait en plis nets et immaculés, de la cein-

ture à l'ourlet, se tourna pour examiner comment elle tombait dans le dos et la lissa sur les hanches. Attrapant une brosse, elle se brossa vigoureusement les cheveux. Enfin, avant de descendre, elle fit briller ses ongles de quelques rapides coups de polissoir apporté d'Arcadie par son père le dimanche précédent.

Lorsqu'elle apparut sur l'embarcadère, sa sœur Marian ne fit pas un mouvement. Barbara s'assit à côté d'elle. Cinquante ou soixante pieds plus loin, Leland, accroupi sur le pont, déchirait un morceau de toile en petites bandes. Sans ce bruit, les deux sœurs pouvaient être aussi inconscientes de sa présence, qu'il semblait l'être de la leur. Marian se retourna sur le dos, et regarda Barbara à travers ses sombres lunettes de soleil.

— En quel honneur t'es-tu faite si belle ? dit-elle.

— Je ne me suis pas faite belle !

— Qu'est-ce qu'il te faut ? Avec ta robe blanche éclatante, tes cheveux bien peignés et... Mais, dis donc, tu t'es servie de mon vernis à ongles ?

— Non, dit Barbara, c'est le mien. Papa me l'a donné l'autre jour.

— Grand Dieu, depuis quand ? C'est extraordinaire !

— Mais non ! Pourquoi ?

— Quand je pense à ta façon de t'habiller, à ton laisser-aller, au garçon manqué que tu étais, courant de tous les côtés, en pantalon et en culottes !

— C'était l'année dernière.

— Tu as un amoureux ?

— Quelles bêtises ! dit Barbara. Est-ce que je te pose des questions sur ton... ton ex-mari ?

— Non, mais je parie que tu aimerais bien savoir.

— Savoir quoi ?

Marian fixa sa sœur pendant un instant, puis se mit à rire.

— Ne m'en veux pas, Barbara. Cette chaleur ! Mon Dieu, cette chaleur, cette tranquillité, et rien à faire ! Tout cela me rend presque cinglée. Est-ce que, avant, tous les étés étaient comme celui-ci ?

Barbara ne dit rien. Elle se tourna pour regarder le bateau au-delà de l'étroit bras d'eau.

— Oui, je pense, dit Barbara, éternellement semblables. Cela nous était bien égal, tout au moins à moi, j'étais jeune et... Qu'est-ce que je raconte ? De toute façon, à quoi bon parler ? Pourquoi faire ?

Leland se tenait maintenant à l'avant du bateau, essayant d'attacher des nouveaux pavillons à la drisse, pour le jour où leur père retournerait pêcher. Une épaisse touffe rouge apparaissait sous chaque bras et au-dessus de l'encolure du maillot. Les rayons du soleil se saisirent des poils cuivrés et frisés, couvrant la poitrine de Leland d'un réseau de filets dorés.

— Barbara, j'ai une idée, dit soudainement Marian. Après le déjeuner, quand je ferai une sieste, viens me regarder dormir.

Barbara se retourna vers sa sœur :

— Pour quoi faire ?

— Oh ! rien. Je me suis souvent demandé de quoi j'avais l'air quand je suis endormie. J'aimerais le savoir... Écoute, tu me donneras tous les détails et, moi, j'en ferai autant pour toi. Veux-tu ?

— Oui, si tu veux. Mais pourquoi ? Quelle importance cela peut-il avoir ?

— Une importance capitale, répondit Marian, avec une véhémence telle que l'homme sur le bateau jeta un coup d'œil vers les deux sœurs étendues sur l'embarcadère.

— Être jolie en dormant, c'est probablement une des choses les plus importantes de la vie. Tu ne t'es jamais posé cette question ?

— Eh bien...

— Aujourd'hui, nous saurons la vérité. Tu viendras me voir. Tu me diras franchement ce que tu penses et, ensuite, j'irai te regarder pendant ta sieste.

— Entendu, dit Barbara bon gré, mal gré.

— Mais nous devons être absolument franches, il faut dire vraiment la vérité. Si je bave, n'importe quoi, je veux le savoir !

— Très bien !

Barbara tomba d'accord ; l'idée l'intéressait même un peu, mais l'heure passant, le déjeuner arrivant, cet intérêt commença à décroître. Elle pensa finalement que c'était bête et inutile. Comment, par exemple, pourrait-elle jamais savoir de quoi elle avait l'air pendant qu'elle dormait, simplement d'après ce que lui dirait sa sœur ? Marian aurait beau lui faire une description exacte, elle ne pourrait arriver à se représenter elle-même à ses propres yeux. Rien de ce que Marian dirait ne lui permettrait de se représenter la réalité. Elle éprouvait aussi une certaine méfiance, une sorte de crainte que Marian, une fois satisfaite, ne prenne pas cela au sérieux. Mais elle l'avait promis, elle le ferait. Quand sa sœur aînée monta faire la sieste, Barbara, sur la pointe des pieds, sortit sous le porche, et s'installa dans la balançoire, pour attendre un moment avant de la suivre.

Quelque part, dans un des peupliers du Canada, une sauterelle cliquetait ; le son métallique résonnait dur et clair. D'ailleurs, mais de bien loin, à des milles sûrement, venait le grondement du moteur d'un bateau, régulier, sûr et persistant. Presque au large, sur le bateau à voile, Leland suspendait une chemise lavée. Il allait et venait sur le pont, mais s'arrêta à plusieurs reprises pour essuyer, du revers du bras, la sueur de son front. Barbara réfléchissait paresseusement. Depuis bien longtemps déjà elle connaissait Leland, et cependant combien elle le connaissait peu ! Il faisait partie du bateau de son père et rien de plus. Même tandis qu'elle l'observait, son esprit s'évadait ailleurs. Elle regarda

au-delà de la baie et du marin, cherchant à fixer les îles mobiles dans la brume. Elle songea à sa rentrée à l'université, dont la date approchait, et bien qu'elle souhaitât la fin de ce long été désœuvré, elle se sentit terrifiée à l'idée de retrouver le collège et toutes ces filles stupides. Elle s'étira dans la balançoire avec le sentiment de la volupté de l'après-midi et de sa propre solitude, puis elle se souvint que sa sœur, là-haut, devait maintenant être endormie. Quittant la balançoire, elle pénétra dans la maison.

Marian était couchée sur le côté, un genou plié, un bras sur le coin de l'oreiller. Elle avait ôté sa robe et dormait calme, équilibrée, nette et très attirante, pensa Barbara, dans sa combinaison rose saumon. Elle respirait silencieusement ; Barbara l'aurait cru éveillée sans la légère buée de sueur sur sa lèvre supérieure et les boucles moites collées au front. Sur la table de chevet, à portée de sa main, se trouvaient la houppe à poudre et le peigne, qu'elle emploierait à son réveil. Barbara cependant s'étonnait qu'elle pût réellement dormir. Du dehors, venait le bruit, martelant, insistant, irritant, du fer sur l'acier. Leland réparait quelque chose sur le bateau. Ce martelage éveillerait-il sa sœur ? Barbara attendit une minute ou deux ; Marian dormait toujours, invulnérable au bruit comme à la présence de Barbara. La jeune fille, après avoir encore regardé attentivement la forme couchée sur le lit, pour se souvenir de tous les détails, retourna sous le porche, face à la baie.

Une brise légère faisait bruire doucement les feuilles des peupliers du Canada. Le mât du bateau restait ferme et droit, mais l'eau clapotait à l'avant et à l'arrière, et les amarres battaient un peu dans le vent chaud. Se détachant sur l'arrière-plan des îles flottant dans la brume, Leland se tenait près des écoutilles, fixant la baie. Ses épaules brillaient dans le soleil comme enduites d'huile. Autour du bateau, la mer étincelait de milliers de paillettes. Sur la baie, le bourdonnement du bateau à moteur était encore perceptible, inlassable, immuable, aussi proche, aussi lointain qu'auparavant. Il faisait partie, maintenant, de l'après-midi et de la chaleur, et traduisait en son l'atmosphère de la journée.

— Eh bien ! — Marian apparut sous le store de la porte — étais-je belle ?

— Tu étais très bien.

— Très bien ? Quelle drôle de réponse.

— Mais non, dit Barbara. Tu étais bien, réellement.

Marian s'ébroua.

— Comme tu es bizarre ! Es-tu vraiment incapable, petite idiote, de me donner des détails ? Est-ce que j'étais gracieuse ? Avais-je les cheveux en désordre ? Aimerais-tu... enfin aurais-je séduit un homme ? Un tas de choses de ce genre !

Barbara se sentit embarrassée.

— Oui, dit-elle, sans doute, je pense du moins. Comment puis-je le savoir ?

Marian sortit sur le porche, alluma une cigarette.

— Tu as probablement raison, et je suis ridicule de te poser des questions pareilles. Mais quand tu seras un peu plus âgée, tu sauras ce qui séduit un homme ou non.

— Comment (Barbara jeta un coup d'œil au loin)... comment le saurai-je ?

— Comment un canard apprend-il à nager ? Maintenant, monte faire la sieste !

Barbara quitta la balançoire.

— Tu n'as pas besoin de monter, si tu ne veux pas. Je n'y tiens pas.

— Mais si, tu y tiens... ou tu serais... De toute façon, compte sur mon rapport... tu pourras en tirer des conclusions.

Barbara pénétra dans la maison et monta les escaliers. La clarté extérieure faisait paraître sa chambre obscure. Elle s'étendit sur le lit. Le vacillement du soleil sur la baie au-dessous se réfléchissait en taches brillantes sur le plafond incliné. Elle écouta. Les peupliers du Canada se froissaient à la fenêtre, et un cordage du bateau claquait contre le mât de la cabine. Elle se leva, alla à la fenêtre, se pencha, regarda dehors, puis, reposant ses bras et sa tête sur le rebord de la fenêtre, la joue sur l'avant-bras, comme elle l'avait fait tout à l'heure, se laissa glisser sur le plancher.

Le soleil était maintenant derrière la villa. Sur l'eau tout était immobile, sauf, de temps à autre, le lent battement des cordages du bateau. Les îles, au travers de la baie, émergeaient de la brume de midi, flottaient maintenant sur l'horizon, séparées et distinctes, comme de bas remblais de mousse d'un gris verdâtre. Barbara voyait tout cela, sans pensée et presque sans vision consciente. Le sortilège de l'été l'enveloppait et la retenait dans une sorte de rêve. C'était une sensation voluptueuse, attentive mais rêveuse, suspendue à mi-chemin entre le sommeil et la lucidité, étale comme l'après-midi lui-même.

Quelque chose remua et attira son regard ; les yeux largement ouverts, elle regarda au-dessus d'elle. Un bras nu, puis un autre, émergeant de l'eau, agrippèrent le bateau. Une tête mouillée apparut. Leland grimpa hors de l'eau. Se levant, il secoua l'eau de ses bras. Il était nu ; seul un short de laine trop large et mouillé collait à ses cuisses. Il se courba, le prit à pleines mains et le tordit. L'eau coula en minces filets sur le pont. Après s'être ainsi agité pendant quelques secondes, Leland s'assit sur le bord du bateau, les pieds pendants. Tournant le dos à Barbara, il contempla les îles de l'autre côté de la baie.

Barbara le regardait assis là, inconscient d'un voisinage quelconque, du sien ou de tout autre. « Un jour, il sera mort, pensa-t-elle brusquement, sans raison, ce corps et ces bras qui remuent... » Elle joignit

les mains lentement, ses doigts se serrèrent. « Et moi aussi, je serai... je serai aussi... »

Envahie par cette pensée elle contempla l'homme sur le bateau, mais un craquement des escaliers, le bruit de quelqu'un dans le hall interrompit sa rêverie. Elle se souvint, se redressa, courut doucement vers le lit et se jeta sur le couvre-pied. Elle s'étira avec une lassitude consciente, et prit l'attitude d'un sommeil profond.

Il lui sembla alors rester étendue là longtemps. Elle savait que Marian se tenait à la porte et la regardait ; elle respirait aussi calmement que possible, et quand elle sentit qu'elle ne pouvait plus demeurer ainsi immobile, elle ouvrit les yeux tout grands, semblant chercher. « Hallo ! » dit-elle, en se frottant les yeux, comme pour en effacer le sommeil.

Marian se tenait sur le pas de la porte, à l'entrée. Son regard et l'expression d'intérêt presque troublé qui se jouait sur son visage intriguèrent Barbara. Marian parla, mais si doucement qu'on pouvait à peine l'entendre.

— Barbara, dit-elle, Barbara, tu étais belle. Les mots étaient presque inintelligibles. Je ne peux pas te dire, chérie, combien tu étais belle !

Barbara se tourna sur le côté, pressant son front sur l'oreiller, et sa sœur, de la porte, vit les épaules et le corps mince secoués de sanglots. Se retirant doucement, Marian sortit, vaguement alarmée, vaguement contente.

CHARLES JACKSON

TRADUCTION PAULE DE BEAUMONT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MONSIEUR ARKADIN

par Orson Welles *(Gallimard)*

Monsieur Arkadin est conçu comme un film. Orson Welles en a d'ailleurs tiré un de cet ouvrage, typique des livres d'acteurs et de metteurs en scène. Cela doit faire un film amusant et mouvementé ; un bon livre c'est une autre affaire et l'on se demande si, mise à part l'étonnante personnalité de l'auteur, il valait la peine de traduire, d'ailleurs non sans talent, cette aventure rocambolesque d'un aventurier sorti des bas-fonds devenu l'un des plus puissants financiers des temps modernes, vivant dans un faste auprès duquel celui des Mille et une Nuits s'apparente au confort petit bourgeois et dont un jeune émule aux dents longues, tente, après avoir séduit la fille du nabab, et connu mille aventures plus invraisemblables les unes que les autres, de découvrir la véritable origine.

Dans les « meilleurs » moments on pense à Dekobra, dans les autres à Ponson du Terrail. Il reste qu'Orson Welles, si l'invraisemblance et même la puérilité ne lui font pas peur, possède une imagination luxuriante, que son livre sera lu par certains sans ennui et qu'il inspirera à tous l'envie de voir l'auteur incarner à l'écran l'étrange Monsieur Arkadin.

S. DE LA BAUME

(Suite de la chronique bibliographique p. 108).

NUITS ROMAINES

par WLADIMIR D'ORMESSON

CHATEAUBRIAND arriva pour la première fois à Rome le 27 juin 1803. M. de Talleyrand l'avait nommé secrétaire de la légation de la République en remplacement de M. Artaud de Montor — l'historien de Pie VII. Le lendemain, 28 juin, M. Artaud conduisit son jeune collègue à un bal qu'offrait un seigneur romain dans un palais aux environs de la place Saint-Pierre. A quelques pas de là, sur la plateforme du château Saint-Ange, l'on tirait un feu d'artifice. Une longue fusée alla mourir vers le Janicule, illuminant dans sa gerbe finale la petite église de Saint-Onuphre où repose le Tasse. Cette première vision de l'un des lieux les plus ravissants de la Ville Éternelle remplit Chateaubriand d'une telle joie qu'il voua un culte spécial à ce sanctuaire. C'est dans le petit couvent qui prolonge l'église qu'il voulait — assurait-il ! — se retirer un jour pour y achever la rédaction de ses mémoires. « Dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et les chênes verts, Rome entière sous les yeux, chaque matin en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de mort et la tombe du poëte, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur. » Cette phrase des *Mémoires d'Outre-Tombe* — grâce à la bienveillance du Saint-Siège à qui l'église de Saint-Onuphre appartient — nous l'avons fait graver sur une plaque de marbre scellée au mur extérieur de l'édifice, face à Rome, pour commémorer en 1948 le centenaire de la mort de Chateaubriand. Ainsi la fusée du château Saint-Ange brille toujours...

De quelles délices François-René ne serait-il pas enivré s'il contemplait aujourd'hui les nuits de Rome dans la magie des éclairages artificiels ? Les Italiens, qui sont des maîtres en électricité, ont atteint là un véritable degré de perfection. L'éclairage des monuments antiques, des ruines, des arcs, des places, des fontaines, des jardins, est agencé avec une telle discrétion, un tel goût que l'on pourrait presque croire que cette « obscure clarté tombe des étoiles ».

La beauté des nuits romaines — hiver comme été — a frappé tous les poètes. On pourrait composer une anthologie des pages que ces nuits ont inspirées. « On n'a aucune idée, si on ne l'a pas vue, de la beauté d'une promenade dans Rome à la clarté de la pleine lune, écrivait Gœthe le 2 février 1787... Un aspect particulièrement beau est celui que présente le Colisée. On le ferme la nuit. Un ermite y demeure près d'une petite église et des mendiants nichent dans les voûtes délabrées. Ils avaient allumé un feu sur le sol et un vent léger chassait la fumée d'abord sur l'arène de manière à couvrir la partie intérieure des ruines tandis que dans le haut émergeait la masse sombre des énormes murs... » « Hier, j'ai vaqué au clair de lune dans la campagne entre la porte Angélique et le Monte-Mario, écrit Chateaubriand en 1829. On entendait un rossignol dans un étroit vallon balustré de cannes. » Lamartine lui aussi, a chanté, dans une des *Méditations*, le Colisée au clair de lune. Et tant d'autres... Mais les artifices modernes ont centuplé cette féerie. Ils l'ont aménagée, dosée, réglée et, si je puis dire, orchestrée. Ce qui est négligeable ou secondaire disparaît. Seules les merveilles apparaissent. Toutes choses prennent ainsi leurs proportions, leur valeur idéales. Des détails qui échappent à la lumière du jour se révèlent dans ce jeu discret d'éclairage. Il faut contempler le Forum endormi du haut des balcons du Capitole ; voir, dans une clarté laiteuse, se détacher, au milieu des herbes folles et des lauriers en fleurs, les dalles, les colonnes, les arcs, les statues, les cyprès, les pins, les magnolias de ce lieu sacré. Plus loin, sur la place du Capitole, il faut regarder ces palais que l'on a rendus pour ainsi dire transparents et immatériels ; aller devant la fontaine de Trevi où la calvacade des dieux pétrifiés offre un spectacle de ballet sous le regard de la petite église du cardinal Mazarin. Il faut gravir les pentes du Janicule, monter à l'Acqua Paula, ruisselante d'eau lumineuse et regarder Rome au clair de lune ; puis descendre le long de l'Académie d'Espagne le petit escalier, encadré de chèvrefeuilles, qu'aimait Stendhal. Sur la place Saint-Pierre, il faut contempler le dôme de Bramante illuminant doucement la chrétienté tout entière. Les soirs des grandes cérémonies pontificales, sur la colonnade du Bernin, voir comme une litanie vivante chaque statue de saint éclairée. Mais, ce qui peut-être surpasse tout, c'est l'éclairage de la Loge des Chevaliers de Rhodes, au-dessus du Forum d'Auguste, près du Colisée. On a beau passer constamment devant elle, chaque fois l'on est saisi d'un frisson de beauté.

Le plus beau « songe d'une nuit d'été » romaine, c'est à la Villa Médicis que je l'ai eu. Il y a quelques années, M. et Mme Jacques Ibert, profitant du passage des ballets de l'Opéra de Paris à Rome, offrirent dans les jardins de l'Académie de France une fête extraordinaire. Serge Lifar dansa le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* dans le fameux « Bosco ». Sur la grande terrasse où se dressent les pins à coupoles, le corps de ballet de l'Opéra dansa le *Lac des Cygnes*. C'était une chaude nuit de mai, criblée d'étoiles. Sans doute, depuis la fête que Chateaubriand offrit le 29 avril 1829 en l'honneur de la grande-duchesse Hélène de Russie — belle-sœur du Tsar Alexandre — jamais la Villa Médicis n'avait rien vu de pareil. « J'avais donné des bals et des soirées à Londres et à Paris, écrit Chateaubriand, et, bien qu'enfant d'un autre désert, je n'avais pas trop mal traversé ces nouvelles solitudes ; mais je ne m'étais pas douté de ce que pouvaient être des fêtes à Rome : elles ont quelque chose de la poésie antique qui place la mort à côté des plaisirs. A la Villa Médicis, dont les jardins sont déjà une parure, et où j'ai reçu la grande-duchesse Hélène, l'encadrement du tableau est magnifique ; d'un côté la Villa Borghèse avec la maison de Raphaël ; de l'autre la Villa de Monte-Mario et les coteaux qui bordent le Tibre ; au-dessous du spectateur, Rome entière comme un vieux nid d'aigles abandonné. » Mais, plus heureux que Chateaubriand, M. et Mme Jacques Ibert n'eurent pas à compter avec Borée ! L'orage avait eu la bonne grâce d'éclater avant la soirée.

A l'inverse de ce qui se passe dans les autres capitales du monde, le plus agréable moment de la vie théâtrale à Rome, c'est le plein été... Il faut dire que Rome, qui possède tout — et davantage — n'a pas, à proprement parler, de tradition théâtrale. La vie de théâtre n'y joue qu'un rôle effacé. Cette vie est infiniment plus importante à Naples, à Milan, dans d'autres villes, même secondaires. Raison toute naturelle. Rome reste la cité pontificale. Elle n'est, somme toute, devenue la capital d'un grand État que récemment. Le théâtre n'a pour ainsi dire pas de « racines » à Rome. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y existe pas de bonnes scènes, ni de bonnes troupes, ni de bons chanteurs. L'Opéra est un excellent théâtre et sa saison d'été possède un charme particulier. C'est que de juillet à septembre l'Opéra de Rome donne ses représentations en plein air, dans les Thermes de Caracalla.

L'installation est une merveille d'ingéniosité. La scène est montée entre de grandioses pans de murailles de briques, au centre des ruines du prodigieux édifice que l'empereur Caracalla construisit au début du IIe siècle et où l'on pouvait non seulement jouir de tous les plaisirs de l'eau (en dehors des piscines, il y avait deux mille trois cents salles de bains privées), mais se livrer à la gymnastique dans des salles appro-

priées, à la course dans un stade et même à la lecture dans de vastes bibliothèques.

L'orchestre est placé en contrebas, sous la scène. Les spectateurs sont répartis dans un immense amphithéâtre en éventail qui monte en pente douce. On dispose ainsi de neuf mille places assises — la population d'une ville déjà appréciable... Des avenues, des escaliers très nombreux, permettent au public d'aller et de venir sans la moindre difficulté. L'ordre est parfait. La foule romaine est naturellement disciplinée. J'ai assisté bien des fois à des rassemblements de fidèles sur la place Saint-Pierre, quand le Pape doit paraître à la fameuse Loggia ou traverser la place. Ces foules — qui s'amassent jusqu'au Tibre — représentent cinq cent mille personnes. Pas une seule fois je n'ai vu ou entendu parler d'une bousculade.

L'acoustique de cette salle d'Opéra qui a le ciel pour toiture est aussi bonne que possible. Certes, il vaut mieux se trouver dans les premiers rangs. Mais l'on voit, l'on entend de partout. Pour les chanteurs, solistes et choristes, l'effort est réel. Aussi jouissent-ils en été de cachets spéciaux. L'Opéra se plaît à monter pour sa saison de « Caracalla » des spectacles qui appellent de vastes figurations. La scène est immense. Plusieurs centaines de personnages y évoluent à leur aise. Les chefs-d'œuvre de Verdi occupent une place de choix dans les programmes. Les Italiens raffolent de ce maître dont ils sont justement fiers. Les opéras de Verdi se prêtent fort bien d'ailleurs aux fastes des Thermes de Caracalla. Il faut y voir le défilé d'*Aïda*, avec éléphant, chameaux, dromadaires, toute une cavalerie caracolante. La *Forza del Destino*, ce magnifique opéra que nous ne connaissons pas en France, s'accorde lui aussi fort bien avec cet imposant décor. Certes, on peut trouver plus singulier d'entendre chanter *Carmen* ou *Madame Butterfly* dans ces murailles du IIe siècle romain... Mais tout est si bien monté, le spectacle, la foule ravie, la nuit chaude, les ruines devenues vivantes, les arbres lumineux et le souffle des vents qui viennent de la mer, composent un ensemble si pittoresque et si charmant que même les vocalises du « bel canto » paraissent courtes. Je me suis laissé dire que la ville de Rome — à qui appartient l'Opéra — consent de grands sacrifices pour ces représentations. Bien que l'amphithéâtre soit toujours plein, les frais sont écrasants. La ville de Rome a bien raison ! Quelle réclame pour les innombrables visiteurs étrangers qui viennent y passer une soirée unique au monde ! Aux entractes, on entend parler toutes les langues. Mais il n'y a qu'un murmure d'admiration.

♣

Si vous voulez entendre de la musique de façon plus intime, mais toujours en plein air et dans un cadre enchanteur, il faut aller le soir aux concerts qui se donnent de juin à septembre, au Forum, dans la

basilique de Maxence. C'est là que joue l'excellent orchestre de Rome, la Société philharmonique Santa Cecilia. Les plus grands directeurs d'Europe et d'Amérique se succèdent à son pupitre. En hiver, au printemps, l'orchestre de Santa Cecilia [1] se fait entendre au théâtre Argentina, devant les ruines des trois temples de l'ère républicaine que les Romains appellent plus familièrement le « Forum des chats », car c'est le rendez-vous de ces animaux faméliques, musculeux, à la cuisse aplatie, au « nez busqué de l'ancêtre égyptien », que Colette a célébrés et qui sont « tabou » à Rome. « Obéissant à l'appel, un chat, deux chats, trois chats, convergent vers le Forum ; l'un vient d'une rue à pas comptés, l'autre surgit de l'impasse, s'arrête pour donner un seul coup de langue à son flanc et repart... »

La basilique de Maxence se trouve dans l'enceinte même du Forum romain, à quelques pas du Palatin. Construite par Maxence, achevée sous Constantin, elle fut la plus grande des basiliques non seulement de Rome mais du monde. Ce qui reste des voûtes, que les siècles ont craquées, donne la mesure des dimensions de cet édifice, de sa hardiesse architecturale, de la beauté, aussi, de ses décorations. Bramante s'en inspira pour le dôme de Saint-Pierre ; Raphaël pour peindre l'*École d'Athènes*, San Gallo, Michel-Ange s'en inspirèrent. Maintenant la basilique de Maxence sert — l'été — de salle de concert. Salle ?... Entendons-nous. Seuls l'orchestre et les premiers rangs du public se trouvent abrités sous un berceau transversal décoré de caissons où poussent, on ne sait comment, des touffes d'herbes. Le reste des auditeurs sont en plein air. D'un côté, l'église Sainte-Françoise-Romaine — avec son campanile du XIIe siècle et sa ravissante façade Renaissance ; un peu plus loin les colonnes du temple de Vénus et de Rome (à Rome, le monde païen et le monde chrétien s'enchevêtrent). Au fond, le portique de Néron et les jardins étagés de la colline du Palatin. Entendre une symphonie de Beethoven ou de Mozart, une cantate de Bach, du Debussy ou du Ravel dans un tel décor, tient du rêve. De quelque côté que l'on regarde, ce ciel plein d'étoiles, cette église, ces ruines romantiques, ces jardins, tout gonfle le cœur de poésie ; la musique, quand elle est belle, atteint au divin... Mais de temps en temps le ronflement d'un moteur d'avion déchire l'air et rappelle que le monde extérieur existe...

J'ai vu, dans une autre nuit d'été, cette basilique de Maxence et les vastes emplacements qui l'environnent, devenir l'un des lieux les plus saisissants et les plus émouvants qui soient. C'était pendant l'Année Sainte 1950, au cours de laquelle deux cent cinquante mille pèlerins français (exactement dix fois plus qu'aux Années Saintes précédentes) se rendirent dans la capitale de la chrétienté. Le 30 juin 1950, le Pèlerinage national de France se trouvait à Rome. Les autorités religieuses

1. Sur l'académie de Sainte-Cécile, voir *Revue de Paris* du 15 janvier 1926, l'étude du comte de San Martino.

du Saint-Siège et le maire de Rome, M. Rebecchini (qui ne manque jamais une occasion de témoigner son amitié à la France et sa gentillesse aux Français), autorisèrent les dirigeants de notre pèlerinage national à organiser, en plein Forum, une messe de minuit que devait célébrer S. E. Mgr Feltin, archevêque de Paris (il n'était pas encore cardinal). L'autel était dressé sur un podium sous les voûtes de la basilique de Maxence. Trente mille pèlerins français assistaient à la cérémonie. Chacun d'eux portait un cierge à la main et l'inclinait au même moment tandis que d'une seule voix, cette foule récitait les litanies de la Vierge et des Saints. Vision inoubliable... Et c'était bien le sens profond de Rome. Les invasions barbares eussent à jamais détruit cette ville souveraine et la civilisation qu'elle avait créée si l'Église n'y avait apporté la charité de l'Évangile, le sang des martyrs, la pureté des Saints, la gloire de la Papauté. Un nouvel ordre — qui, lui, unit tout — s'est établi sur les ruines de l'ancien : l'ordre chrétien. Mais les invasions n'ont jamais cessé de le battre en brèche. Elles le menacent toujours.

Oui, je crois que, pour bien pénétrer le charme de la vie romaine, il faut vivre à Rome en été. Certes, il fait chaud. Et même très chaud (surtout cette année !) De midi à seize heures, tout sommeille. Mais à dix-sept heures, chaque jour — ou presque — se lève un vent léger : le « ponentino », don de la proche Méditerranée. Aussitôt la ville se reprend à vivre. Les Romains sortent de chez eux reposés. Quand la nuit tombe, l'animation est à son comble. Tout le monde est dehors. Rues, places, avenues se remplissent d'une foule heureuse qui déambule. Les filles, qui se promènent en guirlande, ont des robes aux couleurs vives. Les enfants qui grouillent partout jouent avec leurs doigts à cette « morra » qui faisait déjà fureur au temps d'Auguste. Les marchands de glaces vous interpellent. De tous côtés, les « trattorie » vous attendent en plein air avec leurs pâtes, leurs fritures et les vins des « Castelli Romani ». Une charmante familiarité règne. Elle n'est jamais grossière, jamais excessive. Le petit peuple romain est le plus racé qui soit. Avec ses palais médiévaux qu'enserrent les masures et les échoppes, la vieille Rome est un singulier mélange de pouillerie et de grandeur. Si bien que la grandeur reste simple et que la pouillerie est noble.

Rome est d'une animation extraordinaire. Et je ne parle que du cœur de la Ville. Que faudrait-il dire si l'on y ajoutait les quartiers qui surgissent, chaque année, dans les faubourgs de la capitale ? Depuis que je suis à Rome, j'ai vu se construire, au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest, l'équivalent d'une très grande ville. Rome est en train de devenir une immense cité...

C'est là — là seulement — où Chateaubriand est en défaut. Poète des orages, magicien des ombres, il n'a voulu voir de Rome que ses déserts,

ses ruines, sa solitude. Les pages qu'il a écrites sur la Ville Éternelle et la campagne romaine qui sont les plus belles à mon sens — et de loin — que Rome ait inspirées à un écrivain français (la *Lettre à Fontanes* n'est-elle pas le chef-d'œuvre non seulement de Chateaubriand mais de la littérature française sur Rome ?) sont aussi comme des oraisons funèbres. Chateaubriand n'est pas le seul à avoir versé dans cette sorte de délectation morose. La mode y invitait. C'est l'excuse de François-René. D'autres illustres pèlerins français de Rome ont tenu à l'époque le même langage. « Partout la solitude, des troupeaux silencieux... On se figure d'anciennes cités écroulées... », écrit Taine. « Quoique Rome soit toujours une grande ville, le désert commence dans son enceinte même... La solitude environne la ville... au milieu de cette misère et de cette désolation », observe Michelet. Stendhal lui-même note qu'à trois lieues de Rome on commence à remarquer cette profonde solitude, cette désolation sublime... Lamartine écrit à son tour : « Rome me plaît au-delà de toute expression. Son aspect, ses mœurs, son silence, sa tranquillité, font du bien. Si jamais des malheurs irréparables m'arrivaient, je viendrais me fixer ici ; je crois que c'est le lieu qui convient le mieux à la douleur, à la rêverie, au chagrin sans espoir... » Et l'on pourrait en citer d'autres.

Désolation, solitude, déserts, ruines, ô voyageurs romantiques ! Ces mots reviennent constamment sous leurs plumes... Il faut croire, pourtant que cette Rome de la première moitié du XIXe siècle devait être triste et pleine d'abandon. Que diraient ses chantres désespérés s'ils voyaient son animation actuelle ? Peu de villes, d'ailleurs, ont connu de pareilles oscillations. Sous Trajan, Rome comptait presque autant d'habitants qu'à présent [1]. Au début du XVe siècle, après le schisme d'Occident, elle n'avait plus que trente mille âmes...

Rome n'est pas actuellement la plus grande cité du monde et Dieu la préserve à jamais de cette préséance ! Mais je ne crois pas qu'il en existe où se rassemblent plus de beautés et dont le nom signifie de plus grandes choses. Les ombres du soir effacent certains témoignages trop voyants des temps modernes. Le miracle des jeux de lumière les rachète. Peut-être est-ce dans les nuits d'été que la Ville Éternelle atteint à la magie ?

WLADIMIR D'ORMESSON

1. Dans son excellent ouvrage sur la *Vie quotidienne à Rome*, M. Jérôme Carcopino évalue, selon des indices concordants, la population que comprenait Rome, sous le principat d'Auguste, à environ 1 million d'habitants. C'est au IIe siècle que la Rome impériale semble avoir atteint son plus grand essor. D'après les Régionnaires du IVe siècle, l'on calcule qu'à cette époque Rome devait compter une population qui a flotté entre 1 165 000 et 1 675 000 habitants. Elle est actuellement entre 1 700 000 et 1 800 000.

LES PÉTROGLYPHES AFRICAINS

par Marcel Brion

La découverte de l'art rupestre de l'Afrique est encore plus récente que celle de l'art préhistorique européen, qui ne remonte guère plus haut que le début de notre siècle ; encore l'antiquité et l'authenticité des grottes ornées de France et d'Espagne, ont-elles été longtemps contestées par les savants eux-mêmes qui se refusaient à admettre ce qu'ils jugeaient impossible : que l'homme préhistorique ait possédé un art capable d'être mis en comparaison avec les plus belles créations des siècles historiques.

Lorsque le grand ethnologue et archéologue allemand, Leo Frobenius, explorait le lieu sacré de Jachou, dans l'Atlas saharien, ses guides indigènes lui signalèrent ce qu'ils appelaient « les pierres qui parlent » ; l'expédition se trouvait, disaient-ils, à peu de distance d'un massif montagneux où des animaux fantastiques sortaient de la pierre au lever du soleil. Le savant crut qu'il s'agissait de bêtes sauvages habitant dans des cavernes ou des anfractuosités de rochers, mais c'était des bêtes gravées et peintes que les guides parlaient. Il se dirigea vers l'endroit indiqué, et il eut la surprise de voir, au moment où les premiers rayons du soleil les frôlaient, des figures d'animaux se dessiner sur le rocher, lions, girafes, éléphants, buffles, antilopes. Le grand lion de Jachou, qui est une des figures les plus saisissantes de l'art préhistorique africain, ne se présentait pas de profil, comme les autres bêtes, mais avec la tête de face, ce qui fait de lui le prototype d'une longue série de représentations, religieuses ou magiques, qui s'est prolongée très longtemps pendant la période historique : celle de l'animal de profil qui tourne la tête pour regarder en face le spectateur.

Une fois l'intérêt du monde savant attiré par l'art de la préhistoire africaine, les expéditions se multiplièrent, et l'on commença de rechercher activement les moindres traces de ces gravures sur pierre, de ces pétroglyphes, comme on les appelle, qui attestaient la présence en Afrique, à des époques très reculées, de peuples ayant eu un sentiment et une technique artistiques comparables à ce qu'ont produit de plus beau et de plus émouvant les grottes de France et d'Espagne. On peut faire honneur, même, aux artistes africains, d'une puissance d'évocation fantastique plus grande encore, peut-être, que celle des artistes franco-can-

— Près du titre, pétroglyphe boshiman, illustration tirée, ainsi que les deux suivantes, de *Préhistoire de l'Afrique*, par H. Alimen. Editions Boubée et Cie.

tabriques. Les sorciers masqués déchiquetant des rhinocéros à In Habeter, les curieuses représentations humaines de Tel Issaghen, le monstre à deux corps de Djebel bes Seba, adoré par un bélier portant entre ses cornes le disque solaire, comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'art animalier de la préhistoire, et les peintures de la Rhodésie étudiées par l'abbé Breuil représentent les vestiges admirables d'une esthétique, très répandue, anciennement, et qui était l'œuvre de peuples disparus, ou plongés par les Blancs dans une entière dégénérescence — lorsqu'ils n'ont pas été entièrement exterminés — comme les Bushmen ou Bochimans.

Les pétroglyphes africains se répartissent aujourd'hui en trois grands groupes. Le groupe du nord-ouest, qui rassemble les découvertes faites au Maroc, en Oranie, dans l'Atlas, dans le Fezzan, dans le Hoggar surtout, qui paraît être un inépuisable musée d'art rupestre ; le groupe du sud, qui est, lui aussi, d'une extraordinaire richesse ; la vallée du Nil, enfin, dont les figures nous renseignent actuellement sur l'origine et la race des premiers occupants de l'Égypte.

Afrique du Nord.

Le groupe du nord-ouest offre le prodigieux intérêt de conserver gravées sur les roches les images des animaux qui peuplaient le Sahara à l'époque où celui-ci était une région humide. Les éléphants qui se baignaient dans les grands fleuves, les rhinocéros errant dans la savane, les crocodiles pataugeant dans les marais, en compagnie des hippopotames, racontent l'histoire fantastique d'une époque où la sécheresse n'avait pas encore transformé la brousse et la jungle en un désert d'où toute vie végétale et animale a été presque entièrement chassée. Les hommes qui habitaient le Sahara, à cette époque, qui remonte à douze mille ans, au moins, étaient des chasseurs, et leur art présentait les mêmes caractères magiques et religieux que l'art franco-cantabrique. Il est impossible de dater avec exactitude ces pétroglyphes, mais, géographiquement, on sait qu'ils sont antérieurs, naturellement, à la période de desséchement ; les animaux ayant émigré vers d'autres contrées humides, les hommes ont suivi le gibier en marche et abandonné les régions devenues inhabitables.

Quels étaient les hommes qui ont laissé sur les roches du Hoggar, du Fezzan, ces prodigieuses figurations animales, tantôt réalistes, tantôt fantastiques ? La question se pose aujourd'hui de savoir si les courants civilisateurs sont allés du nord au sud, ou, au contraire du sud au nord, c'est-à-dire de l'Europe à l'Afrique ou inversement. Il est probable que, dans des temps très anciens, qu'on ne peut situer exactement, plusieurs races ont émigré, portant leurs arts propres, leurs techniques et leurs esthétiques, que les courants nord-sud et sud-nord se sont croisés et que, dans certaines régions favorisées, devenues des foyers de civilisation,

des peuples sont entrés en contact les uns avec les autres et ont fusionné, même. C'est l'idée soutenue par M. de Chasseloup-Laubat qui a fait dans la région saharienne du Haut-Mertoutek, des découvertes extrêmement remarquables[1].

D'après cet archéologue, le Hoggar aurait été « un point capital de rencontre des races, puis le creuset et le berceau d'une civilisation ». C'est vraisemblable, à en juger par la quantité prodigieuse de gravures rupestres qui ont déjà été trouvées dans ces massifs montagneux. Il faut tenir compte aussi de ce fait qu'un grand nombre de pétroglyphes ont disparu sous l'action d'agents physiques, la roche éclatant sous l'effet de l'humidité et de la chaleur.

⁂

Les galeries de peintures sur roc du Fezzan, écrit Frobenius, se présentent à nous comme un immense champ de ruines. La roche la plus dure ne résiste pas à ce climat. Le jour, une chaleur terrible, une lumière aveuglante, des tempêtes qui fouettent de sable ardent tout ce qui est debout ou au ras du sol ; la nuit un froid de glace. A l'aube, on entend à l'intérieur des masses rocheuses des bruits semblables à de lointains coups de fusil ; ce sont les pierres qui se fendent, qui éclatent. Les peintures antiques qui ornaient jadis ces rochers ont été détruites de la sorte par centaines. A ce propos, il faut noter que les fragments de roc que l'on trouve aujourd'hui dans le lit du fleuve sont en grande partie des débris d'antiques œuvres d'art, tandis que toutes les peintures que l'on peut reconnaître à coup sûr comme plus récentes sont dans un état assez rassurant[2].

S'il est difficile de dater ces gravures rupestres, il est possible, le plus souvent, d'établir l'âge de ces œuvres d'art, non pas, bien entendu, selon une datation absolue, mais même selon la datation relative, par *séquences*, qui est employée, par exemple, pour l'étude des poteries antiques.

Lorsqu'on aperçoit des personnages montés sur des chameaux, tenant des fusils et des drapeaux, il est aisé de dénoncer leur facture récente, de même lorsqu'il s'agit d'animaux ayant disparu d'une certaine région depuis des millénaires, on peut penser que l'artiste était l'homme qui les contemplait dans ce qui était alors leur habitat naturel. Ce qui embrouille les choses, c'est que, à une époque assez proche de nous, les indigènes dessinaient sur la pierre des chameaux comme on rédige une sorte d'acte de propriété. C'est en ce sens que Altheim interprète les dessins de dromadaires que

1. *Art rupestre au Hoggar*, Paris, Plon, 1938.
2. *Histoire de la civilisation africaine*, Paris, Gallimard, 1933.

l'on rencontre sur la frontière de la Syrie et du Hedjaz, à El-Ela et à Teïma [1].

La présence des dromadaires en Afrique paraît être assez récente ; leur figuration sur des gravures rupestres trahit qu'elles ne sont pas d'une haute antiquité.

Pourtant, des découvertes faites récemment en Tripolitaine ont obscurci la question. Il est possible que, aux agents naturels de destructions ayant entraîné la disparition d'une quantité énorme de pétroglyphes, il s'ajoute aussi des dévastations volontaires inspirées par le fanatisme religieux ou par la superstition, ou simplement par la peur qu'inspiraient les « pierres qui parlent », les bêtes magiques sortant du roc au lever du soleil. Il faut signaler enfin que ces pétroglyphes sont souvent d'une lecture très difficile. Si les indigènes signalent qu'elles s'animent à l'aurore, c'est parce que le jour frisant est le plus favorable à leur déchiffrement ; la lumière qui les frappe directement empêche le plus souvent de reconnaître les contours tracés dans la pierre. Si ces œuvres d'art ont été si longtemps ignorées, et s'il en existe encore beaucoup, sans doute, que l'on n'a pas encore examinées, c'est d'abord en raison de l'étendue immense de la *région à pétroglyphes*, des efforts qu'il faut faire pour les atteindre et les étudier dans les endroits parfois presque inaccessibles, où, intentionnellement ou non, on les avait cachés, et de la peine que l'on a à les apercevoir et à les examiner, si l'on n'a pas un regard très averti et une attention sans cesse en éveil.

L. Carl et J. Petit, qui ont fait, récemment, de très intéressantes découvertes dans le Tedefest (Sahara central), espèrent pouvoir mettre au point une méthode de datation, grâce à l'étude de la patine des roches [2]. L'étude des gisements lithiques, c'est-à-dire des vestiges d'établissements humains contenant des outils de pierre trouvés dans le voisinage des pétroglyphes, permet aussi de tirer quelques informations utiles. Il ne faut pas oublier, enfin, que le Sahara a pu être habité à plusieurs reprises, des périodes de stérilité désertique alternant avec des périodes de fertilité. L. Carl et J. Petit signalent, par exemple, que le Hoggar ayant bénéficié, en 1952, de pluies exceptionnellement abondantes, on y vit revenir, par milliers de têtes, le cheptel camelin réfugié au Soudan.

La détermination des peuples qui ont créé les extraordinaires œuvres d'art du Sahara reste donc très hypothétique ; cet art peut être le résultat du génie artistique de plusieurs races, et non d'une seule. Nous savons ajourd'hui quelle importance les voyages et les migrations ont prise pendant la préhistoire, les immenses bouleversements de peuples, de continent à continent, les expéditions de découverte, de conquête, de commerce, les échanges de culture à culture, l'activité des exportations

1. F. Altheim, *le Déclin du Monde Antique*, Paris, Payot, 1953.
2. *Méharis au Sahara Central*, Paris, Arthaud, 1953.

de matières premières, d'objets manufacturés — et pourquoi pas d'œuvres d'art !

Il est vraisemblable donc que, suivant l'opinion de M. de Chasseloup-Laubat, cet extraordinaire *musée préhistorique* de l'Afrique du Nord qu'est le Hoggar abrita des civilisations nombreuses et variées. A toutes les raisons de déplacements que nous venons d'indiquer, l'explorateur du Haut-Mertoutek en ajoute une autre, religieuse, qui est très intéressante.

On conçoit fort bien, écrit-il, des masses négroïdes équatoriales (ou plutôt une fraction d'entre elles, une élite, si j'ose dire), cheminant vers le Nord par le Tchad et de Tafassasset en quête de climats plus tempérés, se fixant dans ce paradis terrestre que devait être le Hoggar à une époque plus humide et s'affinant déjà au seul contact de ce climat. On conçoit aussi bien d'autres hommes, de race cromagnoïde, venant du Nord vers la presqu'île ibérique ou le golfe de Gabès, et cheminant vers le Sud par la voie de l'Irharhar, fuyant peut-être une Europe glaciaire, aguerris et évolués déjà, ceux-là au long contact de climats froids, en quête, eux aussi, de climats tempérés mais obéissant surtout, peut-être à une loi humaine, à mon sens fondamentale, à savoir : que les races évoluées et sur le déclin, tout comme l'homme âgé, ont tendance à revenir aux conditions de chaleur propices à leur naissance. On conçoit moins facilement, par contre, qu'il ait pu y avoir au Hoggar, même à l'époque d'un Sahara plus humide, un apport sérieux venant de l'Est : l'Est, avec son Nil, avait déjà son eau et son climat tempéré. Serait-il logique de penser que des hommes aient voulu quitter en masse cette région privilégiée pour se diriger suivant un même parallèle, c'est-à-dire d'Est en Ouest, vers une autre région distante de trois mille kilomètres qui ne lui était reliée par aucune route fluviale et, au surplus, d'un climat à l'époque à peu près analogue ? Véritablement, ni le besoin climatique, ni la nécessité d'émigrer ne se font sentir et tout porte à croire que si apports d'Est à Ouest il y a eu, ceux-ci étaient négligeables par rapport aux autres, et devaient alors avoir pour cause déterminante le culte et, par conséquent, l'attrait qu'avaient certains peuples primitifs pour le soleil couchant.

L'art rupestre du Hoggar est d'une qualité esthétique extraordinaire. Les figures d'animaux sont tantôt d'un naturalisme que nous pouvons qualifier de « vivant », tantôt hiératisées dans une stylisation majestueuse. Dans des représentations de chasses à l'autruche, on remarque cette coutume, si fréquente chez les peuples primitifs, de se déguiser en l'animal qu'on pourchasse afin de pouvoir l'approcher sans effaroucher le troupeau. De grandes compositions peuplées de bœufs multicolores, d'une rare beauté, attestent un sentiment plastique extrêmement développé chez les artistes du Hoggar. Les plus belles figurations sont encore, cependant, celles qui montrent des hommes et des femmes : celles-ci, surtout, possèdent un raffinement, une grâce et une élégance qui rappellent les plus délicieuses périodes de l'art égyptien à son apogée, ou même notre art européen du XVIIIe siècle. Certaines images de danseuses sont exquises de naturel, et, en même temps, de singularité.

Ces danseuses appartiennent-elles à la race qui peuplait le Hoggar à l'époque où ces gravures et ces peintures rupestres ont été exécutées ?

Si, intrigués aussi par le caractère égyptien très accentué de ces figures de ballerines exotiques, nous posons cette question, c'est qu'on a trouvé en Afrique du Sud, aussi, des représentations de scènes de danses, dans lesquelles les femmes présentent un type égyptien tellement net et évident qu'un archéologue anglais a émis l'hypothèse qu'une troupe de ballerines venues de Thèbes ou de Memphis, appelée par on ne sait quel monarque d'Afrique du Sud avec lequel les Pharaons devaient être en relations de commerce ou d'amitié, avait accompli ce long voyage à travers le continent noir, et que les indigènes de la Rhodésie, frappés par ce spectacle inhabituel, avaient voulu en fixer l'image sur les parois de rocher.

Les danseuses du Haut-Mertoutek sont-elles vraiment les mêmes que celles de la Rhodésie ? Il faudrait, pour répondre à cette question, être capable de dater avec certitude les peintures rupestres du Hoggar.

La difficulté de dater avec exactitude les pétroglyphes du Hoggar est encore accrue par l'habitude qu'ont maintes peuplades de conserver certains usages, certaines mœurs et demeurent fidèles à des croyances religieuses et à des habitudes esthétiques depuis longtemps éteintes autour d'eux. Un phénomène d'immobilisme de ce genre a pu jouer en ce qui concerne l'art saharien, et très longtemps après l'émigration massive des hommes qui peuplaient le pays, les minorités qui restaient sur place répétèrent inlassablement les thèmes et les formes léguées par les ancêtres. La datation basée sur la patine qui recouvre gravures et peintures rupestres n'est pas toujours, non plus, un critère d'une valeur absolue, dans quelques régions du moins où la formation, ou la dispersion de cette patine, dépendent d'agents atmosphériques différents.

Pétroglyphes d'Égypte.

L'étude des pétroglyphes du Haut-Mertoutek a conduit M. de Chasseloup-Laubat à cette conclusion que les Touareg sont, en partie au moins, unis par un lien de parenté direct aux habitants de la Haute Égypte prédynastique, et que l'art égyptien a été nourri, à ses débuts, par l'art saharien. Cela nous amène à examiner maintenant les pétroglyphes d'Égypte, qui ont fait l'objet des recherches de l'archéologue allemand Winkler, recherches dont le précieux résultat fut une discrimination très intéressante des différentes races qui ont successivement (à certaines périodes simultanément même) peuplé l'Égypte, et de leurs pays d'origine.

Winkler a examiné attentivement les gravures rupestres qui se trouvent, non pas dans la vallée du Nil, à proprement parler, mais dans les régions désertiques qui la bordent à l'Est et à l'Ouest. Jusqu'à lui, ou bien on ignorait ces gravures, ou bien on n'avait pas encore utilisé les données extrêmement fécondes qu'elles nous apportent. A la suite de plu-

sieurs « campagnes » d'études de ces gravures, Winkler a été conduit à modifier les premières conclusions de son passionnant ouvrage, publié à Stuttgart en 1937, sur les mouvements de peuples dans l'Égypte préhistorique. A ce moment-là, Winkler distinguait, d'après les vêtements, les ornements et les armes que portaient les figures gravées sur les rochers, cinq « mouvements de peuplement » différents, nettement diversifiés. Un de ces peuples était caractérisé par le fait qu'il se servait de bateaux décorés d'étendards : un peuple, donc, qui venait d'au-delà des mers ; un autre par le fait qu'il portait pour tout vêtement l'étui phallique que l'on rencontre aujourd'hui encore en Afrique ; un autre par les plumes qui décoraient sa chevelure ; un autre par des ornements de tête singuliers qui se trouvent, maintenant, chez les Ababdieh et les Bicharin ; le dernier, enfin, par un détail de technique artistique : il représentait le haut du corps humain en lui donnant la forme d'un coin.

D'où venaient ces gens ? Ceux aux plumes, d'Asie, à travers la mer Rouge. Les bateliers aux étendards et les pré-Ababdieh étaient des Nagadiens. Les hommes à l'étui phallique, et les *artistes aux coins* devaient être des autochtones d'origine africaine. Winkler a été incité à modifier son point de vue par les trouvailles qu'il a faites en 1938 et 1939. Voici, donc, comment nous pouvons aujourd'hui, d'après les ouvrages de Winkler, fixer l'ordre dans lequel les peuples figurés sur les pétroglyphes se sont établis en Égypte, pour une durée plus ou moins longue, certains ayant pu n'être que des envahisseurs temporaires, des « passants » dont le séjour, tout de même, peut se compter par siècles sinon par millénaires. Au début, il y avait les « chasseurs primitifs » qui habitaient l'Égypte à l'époque où la vallée du Nil actuellement désertique était encore peuplée de girafes et d'éléphants. Ces chasseurs primitifs sont les plus anciens habitants du désert ; ils y sont venus probablement de l'Ouest, chassés par la sécheresse qui a désolé le Sahara plus tôt que la vallée du Nil, et ils étaient parents de ceux que nous avons rencontrés déjà dans le Hoggar; leur art aussi est nettement apparenté à celui du Haut-Mertoutek.

Après eux, arrivent dans le désert les « Oasiens primitifs » dont on a trouvé, en plus de leurs peintures, des vestiges d'outillage dans l'oasis de Dakkla. Peut-être étaient-ils d'origine méditerranéenne. Ils connaissaient le tissage, l'agriculture, l'élevage, et possédaient un degré de civilisation plus avancé que celui des chasseurs, leurs prédécesseurs. Les gravures rupestres de ces Oasiens sont caractérisées par des figures de femmes enceintes, en lesquelles Winkler voit des images de la déesse de la fécondité.

Le troisième groupe, celui des « Montagnards autochtones », portait l'étui phallique. C'étaient eux qui étaient représentés *en coins* et qui se coiffaient à la manière des Bicharin et des Ababdieh qui sont, d'ailleurs, leurs descendants directs ; les héritiers aussi de ces chasseurs

du désert que les Romains et les Grecs appelaient des Blemmyes, et qui passeront dans le répertoire des monstres du moyen âge, sous un aspect fantastique et fabuleux.

Viennent enfin les « Envahisseurs de l'Est », qui sont les hommes coiffés de plusieurs plumes, les Asiatiques entrés en Afrique par la mer Rouge, sur leurs bateaux à proue et à poupe verticale. On a trouvé sur un tesson de vase rouge à décor blanc, remontant à la période dite de Nagada une représentation de ces embarcations, typiques, fréquentes en Asie, très rares dans la vallée du Nil, et figurées sur les pétroglyphes. Ces bateaux sont tout à fait différents de ceux des « passants » que Winkler appelle les « habitants primitifs de la vallée du Nil [1].

L'esthétique de ces premiers habitants de l'Égypte est aussi variée que leur origine. Les chasseurs primitifs reproduisent, avec une vivacité naturaliste, et parfois en les déformant pour des raisons certainement rituelles, leurs gibiers préférés, cervidés, bovidés, éléphants, girafes, en même temps que des objets indéchiffrables ou indéfinissables. Leur art est, avant tout, animalier. Les Oasiens primitifs dessinent au trait, avec un sens de l'harmonie et du fantastique qui rappelle notre art contemporain, Paul Klee, ou même Picasso, des femmes irréelles, solennelles comme des divinités, vêtues d'extraordinaires robes rayées, qui sont probablement les premières Déesses-Mères que l'homme, toujours attaché à cette figure de la Donneuse de Vie, ici-bas et dans l'au-delà, ait jamais adorées et représentées. Les guerriers coiffés de plumes portant un pagne à queue, ont la grandeur sauvage des conquérants, la noblesse hardie des Shillouks actuels du Haut-Nil, par exemple. Les représentations des bateaux, enfin, embarcations à rames des mêmes « Habitants primitifs », ou *drakkar* des « Envahisseurs de l'Est », dont les embarcations ressemblent singulièrement à celle des Vikings, sont fort intéressantes, à la fois pour ce qu'elles nous apprennent des moyens de navigation dans l'Égypte préhistorique, et pour les curieuses figures de nautoniers qui les accompagnent. Tout cet art égyptien, extrêmement abondant et plein de suggestions passionnantes pour l'esthéticien, prépare la floraison future des périodes prédynamiques, les « marines funéraires » de la tombe d'Hiéraconpolis, les vases *aux navires* de Nagada. Nous y voyons vivre successivement, ou côte à côte, des peuples très divers, et dont les diversités se manifestent aussi, avec éclat, dans les pétroglyphes qui restent les seuls témoins de leur passage.

Afrique du Sud.

De l'Afrique du Sud, M. l'abbé Breuil a écrit que les hommes de la préhistoire africaine ont laissé, gravés sur les roches basaltiques du

1. Winkler. Völker und Völkerbewegungen im vorgeschichtlichen Oberägypten im Lichte neuer Felsbilderfunde, Stuttgart 1937. Rock-Drawings of Southern Upper Egypt, Londres 1938 et 1939.

haut plateau et peints sur les abris sous roches gréseuses de son pourtour et sur les grottes granitiques du Nord du Transvaal, du Sud-Ouest africain et de la Rhodésie du Sud, « d'admirables panneaux artistiques qui font de ces régions un extraordinaire musée de l'art des peuples chasseurs. On y trouve, dispersées, les pages d'un chapitre de l'histoire de l'art primitif aussi important que les chapitres de l'Art Antique des régions classiques ».

Il est vrai que les monumentales figures de la région de Fort Victoria, l'extraordinaire cortège de la « Reine blanche » de Brandberg, les cérémonies religieuses de Makhetha dans le Basutoland, les sphinx-griffons du Gross Spitzkop, et tant d'autres chefs-d'œuvre de l'art boschiman, offrent une des manifestations vitales les plus remarquables de ce peuple aujourd'hui presque entièrement éteint, qui a porté si haut la tradition préhistorique de la représentation animalière, développant une imagination dépassant celle de nos surréalistes, dans l'évocation du fantastique et du surnaturel.

Toutes sortes de créatures extraordinaires, d'hommes à têtes d'animaux, comme l'homme-éléphant de Cinyati, dans le Natal, le chasseur magique de Quthing, dans le Basutoland, constituent à côté des chefs-d'œuvre de l'art animalier naturaliste, dont on fait honneur aux Bushmen, des merveilles de fantastique qui laissent très loin en arrière notre Jérôme Bosch. Le gigantesque roi mort, déjà déshumanisé, autour duquel s'agitent de petites figures de guerriers et de chasseurs (Rusape, Rhodésie du Sud) est une des plus saisissantes et les plus impressionnantes que l'on puisse voir.

Parmi les créations les plus curieuses de cet art sud-africain, il faut mentionner aussi les « représentations d'esprits », longues figures spectrales, inoubliables, qui sont comme de grandes ombres étalées sur le sol, des formes flottantes, interminables, angoissantes comme des fantômes tournoyant au vent de l'au-delà, qui nous attirent et nous inquiètent en même temps, sur les parois rocheuses de Macheka.

Lorsque les Bantous envahirent l'Afrique du Sud et commencèrent à refouler dans les parties stériles les Bushmen, anciens occupants du pays, et auteurs, pour la plus grande partie, de ces magnifiques peintures, les nouveaux venus s'émerveillèrent de l'abondance et de la beauté de cet art. On rapporte, note M. Ellenberger[1] que lorsque, vers la fin du XVIIIe siècle, le grand chef Mohlomi, le roi voyageur et le Nestor noir, vint avec ses Bakoéna se fixer dans le nord du pays, dans les environs de la ville actuelle de Ficksburg, il choisit intentionnellement pour y résider un emplacement qu'il appela Ngoliloé (Les Inscriptions) à cause des nombreuses et belles peintures de Bushmen qui s'y trouvaient. Quand les Bakoéna de Mohlomi virent ces peintures pour la première fois, ils

1. Victor Ellenberger. *La Fin tragique des Bushmen*, Amiot-Dumont, Paris 1953.

les contemplèrent avec admiration et s'écrièrent : « Ce sont les dieux qui ont tracé ceci. »

Les œuvres d'art bushmen, qui constituent le plus vaste et le plus riche des musées de la préhistoire, à tel point que Frobenius a pu écrire que « le nombre d'images que l'on découvre entre le Zambèze et Le Cap d'une part, entre les montagnes qui bordent le Sud-Ouest de l'Afrique et celles de l'Est d'autre part, dépasse de beaucoup l'ensemble de toutes les autres œuvres des temps préhistoriques et des premiers temps historiques du monde entier[1]... », se divisent, d'après la technique, en gravures et peintures, qui correspondraient à des races différentes et à des courants d'immigration issus de sources diverses. La différence, si marquée, entre peuples peintres et peuples graveurs ne dépend pas tant des conditions matérielles dans lesquelles ils se sont trouvés — nature de la roche servant de support, matériaux, etc. — que d'une opposition entre des esthétiques et peut-être des pensées religieuses divergentes. Il y aurait une passionnante étude à faire, du point de vue stylistique, sur l'esthétique des graveurs et des peintres bushmen.

Leur manière de peindre s'est conservée sans changement, depuis les âges obscurs de la préhistoire jusqu'à une époque toute récente, ou, parmi les derniers Bushmen, subsistaient encore quelques artistes. Leurs pinceaux étaient faits avec des crins de gnou, puis de cheval ; ils utilisaient des poudres minérales de différentes couleurs qu'ils mélangeaient à de la graisse, comme les artistes quaternaires de France et d'Espagne, et des sucs de plantes. Afin d'atteindre des surfaces rocheuses inaccessibles, ils se servaient d'échelles, du genre de celle que l'on voit figurer sur une peinture de Morija, et au sommet de laquelle le peintre bushman est perché.

Ainsi qu'on l'a dit pour les gravures rupestres de l'Afrique du Nord, il est très difficile de dater ces œuvres de l'art bushman ; elles peuvent remonter à une préhistoire très ancienne ou bien ne dater que de quelques siècles seulement, mais ce qui est plus énigmatique encore, et plus déroutant pour l'archéologue, c'est, dans les gravures et peintures rupestres sud-africaines, la présence d'éléments étrangers que l'on ne s'attend pas à rencontrer ici, et qui posent d'intéressants problèmes. L'abbé Breuil a consacré de remarquables études à ces éléments étrangers[2], et ouvert de vastes perspectives.

1. Leo Frobenius, *Kulturgeschichte Afrikas*. Phaidon Verlag, Vienne ; traduction française : *Histoire de la civilisation africaine*, Gallimard, 1933.

2. Notamment dans « Les Roches peintes d'Afrique Australe, leurs auteurs et leur âge » dans *L'Anthropologie*, n° 5-6, 1949.

L'attention des archéologues a été attirée en effet par la représentation, sur les peintures, d'objets qui n'appartiennent pas aux civilisations sud-africaines ; par exemple, un type de boucliers pareil à celui dont les Sumériens usaient durant le IIIe millénaire, avant Jésus-Christ, des arcs à trois courbes qui caractérisent les sociétés nilotiques, des casques de guerre en fibre originaires du Nigeria, la longue lance soudanaise, différente de la petite sagaie bantoue. Certains personnages ont un type sémitique très accusé, complètement opposé à celui des indigènes sud-africains. Des musiciens jouent d'un modèle de flûte, qui est exactement l'*aulos* grec. Enfin, certains des monstres figurés dans ces compositions africaines, reproduisent avec une singulière fidélité des prototypes qui seraient le sphinx et le griffon, que l'Égypte et la Grèce nous ont fait connaître déjà.

Si l'on rapproche ces observations des découvertes qui ont été faites, en Afrique du Sud, de monnaies antiques, phéniciennes, égyptiennes, palestiniennes, on se demande quelles pouvaient être l'ancienneté et la fréquence des échanges, commerciaux ou artistiques, entre le monde méditerranéen, et ce « musée d'art rupestre ».

Je sais qu'il faut être très prudent, et la mésaventure qui est survenue, il y a quelques années, en Afrique du Sud, justement, doit nous rendre circonspects. Le monde des archéologues s'était ému de ce que l'on avait trouvé des monnaies romaines en un lieu où il ne paraissait pas possible que des échanges aient eu lieu ; on eut la clef de l'énigme lorsqu'on apprit fortuitement que ces monnaies faisaient partie de la collection d'un colon numismate qui les avait perdues il y a quelques années en traversant un cours d'eau. De même, certains déplacements de terrain inhabituels ont eu pour conséquence de faire découvrir des bouteilles de soda dans des couches archéologiques remontant aux premiers âges de la préhistoire. Ce sont là des « pièges » dressés par le hasard, dans lesquels il faut prendre garde de ne pas tomber.

Il est naturel, cependant, et l'histoire nous en fournit très tôt les preuves, que les mines d'or, d'étain et de cuivre de l'Afrique du Sud aient offert une riche monnaie d'échange, dans des temps où l'on voyageait beaucoup, déjà, et où des trafics réguliers s'organisaient entre les différents continents. Que des Égyptiens, des Sumériens, des Grecs aient commercé avec les peuples exploitant ces mines, est parfaitement vraisemblable, et ne doit pas nous étonner. Si le « chapeau chinois » des Basutos n'implique pas une origine extrême-orientale évidente, arcs égyptiens et boucliers sumériens ne sont pas tout à fait déplacés dans l'Afrique australe.

A côté des œuvres authentiquement bushmen ou bantoues, il en est d'autres qui ont pu avoir pour auteurs des artistes « étrangers », *exotiques*, ou, en tout cas, s'inspirer de la présence de ces étrangers et de leurs accoutrements. Certaines peintures du Sud-Ouest africain « témoi-

gnent, comme l'écrit l'abbé Breuil, d'un long habitat de la région par une population ni nègre, ni bushmane, ni bantoue, ni hottentote », avec la complète prédominance du type blanc. La fameuse *White Lady* du Brandberg, est-elle une souveraine blanche, régnant, pour des raisons mystérieuses, sur un peuple noir, sur une région occupée peut-être par des étrangers venus d'au-delà des mers ? Cela n'est pas inconcevable, étant donné la proximité relative du littoral de l'océan Indien et l'existence entre celui-ci et le Brandberg de vallées d'accès convenables, que pouvaient emprunter envahisseurs, voyageurs, ou marchands.

S'il est naturellement impossible de prouver d'une manière irréfutable l'influence du monde méditerranéen sur l'art sud-africain, il faut cependant conclure, avec l'abbé Breuil, qu' « il semble inévitable d'admettre qu'à un bon nombre de millénaires avant l'ère chrétienne, une tribu étrangère, de race mêlée, mais contenant d'importants éléments méditerranéens apparentés aux Égyptiens et aux Crétois, s'est installée dans le Sud-Ouest Africain et y a séjourné assez de millénaires pour y couvrir de peintures des centaines de roches à maintes reprises : certains éléments paraissent indiquer qu'ils véhiculaient des usages, coutumes et croyances apparentés à ceux de l'Égypte, soit que des relations aient subsisté avec leur pays d'origine, soit que, l'Égypte étant africaine, tous deux aient *brodé* sur un fonds commun originel ».

Des traditions indigènes parlent d'une grande voie de migration, remontant à un âge infiniment reculé, qui aurait fait communiquer le Soudan et la Rhodésie du Sud, passant entre la grande forêt et les grands lacs, et que des cités, dans le genre de Zimbabwé [1], auraient jalonnée. Il y a, aussi, l'histoire du prince abyssin Zimba, qui, chassé d'Éthiopie, serait venu s'établir dans le Sud-Africain, et celle, plus mystérieuse, et fascinante, du « Prince du Nord », dont la caravane fantôme traverse deux fois chaque année toute l'Afrique, du Nord au Sud et du Sud au Nord, caravane que des Blancs, et des archéologues même, auraient entendue, sinon vue...

Par ses roches gravées et peintes, par ses légendes, par la vie énigmatique de ses anciens empires, l'Afrique reste le pays par excellence du fantastique et du mystère [2].

MARCEL BRION

1. Voir Agnès Chabrier. Rhodésie du Sud, *Revue de Paris*, janvier 1951.
2. Les reproductions qui illustrent cet article sont empruntées au remarquable livre de H. Alimen, *Préhistoire de l'Afrique*, publié par les Editions Boubée, qui nous les ont aimablement communiquées.

SOUVENIRS DU QUAI D'ORSAY

par Jacques Dumaine

19 Mai 1947 [1].

Quittant hier la gare de Lyon à neuf heures du soir, j'y suis de nouveau à neuf heures du matin. Cette fois, il me faut accueillir le Roi de Suède, retour de Nice. Il a récupéré quelques pigments solaires et son long visage a moins de pâleur. Mais les cavités, orbites, narines, lèvres y sont dissymétriques et lui donnent un aspect étrange. Cette Majesté nonagénaire serait encore alerte si son cœur n'avait récemment rejoint son âge. « Et pourtant, me confie un Suédois, il l'a bien défendu », et il me cite un mot du Docteur Munthe : « Je suis né la même année que le Roi mais Sa Majesté me survivra. Si endurci que je paraisse, Gustave V sera toujours plus insensible que moi. » L'un et l'autre sont encore de ce monde.

21 Mai 1947.

Nous avons fait un sérieux accroc à la politesse des Cours car M. Ramadier fut d'une demi-heure en retard au déjeuner qu'offrait le Roi Gustave V au Président de la République. Je laisse à deviner la surprise indignée du Souverain nonagénaire qui songeait à sa sieste. J'insistai pour que l'on se mît à table sans attendre le Président du Conseil. Le mal fut ainsi partiellement conjuré. Cependant Bidault lui-même se demandait : « Comment faire pour donner de la ponctualité à Ramadier ? » Me voyant étonné d'un scrupule aussi nouveau chez lui, il me dit : « Pourquoi souriez-vous ? Après tout, je me rappelle modestement que j'ai été moi aussi Président du Gouvernement. L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux », ironisa-t-il.

24 Mai 1947 (en voyage présidentiel : Évian, Thonon, Annemasse, Bonneville, Annecy).

Le nouveau voyage présidentiel me donne un motif de soliloquer. La forme trop grandiose adoptée pour ces déplacements trahit leur intention et souligne leur artifice. Nous devrions accentuer l'importance dans

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 1er août, le début de ces Souvenirs. Nous rappelons que J. Dumaine était chef du Protocole.

la réalité du rôle du Chef de l'État [1]. Or nous conservons la plus vaine fiction dès que le Président de la République prend contact avec la vie quotidienne et les soucis dominants de la province. Pareille absurdité doit cesser d'autant que l'impulsivité de M. Auriol bouscule déjà, en s'y empêtrant, les rites que nous maintenons.

Il est plus de minuit à Annecy et, devant ma fenêtre, oscille l'embarcadère des canots automobiles. La double tentative de dormir ou de m'évader devrait anéantir ma force de réflexion. Mais je suis rivé à un sommeil furtif et à l'impérieux horaire de demain. Une songerie est la seule échappée, la seule léthargie qui me soit permise en ce loisir nocturne.

Les impressions accumulées trop vite nous grisent et deviennent grises. Quelle idée saugrenue que de débarquer à Évian vers huit heures du matin pour y être reçu officiellement ! La ville thermale était encore vide et elle n'est jamais matinale. Les enfants des écoles formaient une brigade bien frêle pour être préposée aux acclamations. Le Léman était sans rides et son absence de remous faisait un contraste narquois avec notre déambulation sur ses bords.

A Thonon, la réception eut lieu sur la place de l'Hôtel-de-Ville dont les vieux toits de tuiles différemment coniques offraient un cadre accueillant. La foule s'y était enfin animée, mais non pas à l'égal de l'éloquence présidentielle qui atteignait déjà le son de l'adjuration.

Je regardais ces têtes savoyardes, tantôt blondes par l'origine celtique des montagnards, tantôt basanées par les alluvions burgondes qui se fixèrent dans les vallées. Toutes étaient opiniâtres et calmes ; chacune reflétait et suivait sa propre pensée ; pas d'unanimité ; un sourire voisinait avec un air pensif ou un regard ardent. Les paroles du Président avaient peine à laminer en une même approbation ces divergences dans les expressions des physionomies. Seule la courtoisie était générale.

La cérémonie exaltait les souvenirs de la Résistance, c'est-à-dire les actes par lesquels l'individu savoyard avait manifesté sa ténacité et son indifférence au sacrifice probable. Ce n'était donc ni le lieu, ni le moment de formuler les doléances quotidiennes. Ce n'était pas non plus l'occasion de manifester son adhésion à un homme ou à un programme de gouvernement, au gaullisme ou à la troisième force. Une dissonance existait donc dans ce contact officiel que M. Auriol ne parvenait pas à harmoniser.

La sérénité s'installa ensuite dans nos esprits grâce à un déjeuner reposant, grâce à une sous-préfète très jolie qui fit la révérence à M. Auriol, grâce à des truites sous un jet d'eau que l'on s'amusait à pêcher à l'épuisette, grâce à un paysage adorablement harmonieux. Mais la chaleur et la tâche de l'après-midi allaient bientôt nous éreinter.

1. Cette importance, d'aucuns la jugent assez considérable. Voir dans la *Revue de Paris* de février 1954 l'étude de Jean Mistler : *Au Seuil d'un Septennat.* (N.D.L.R.)

La réception d'Annemasse fut exubérante car la population, étant ouvrière, possède une force déflagrante de cordialité. Elle nous en fit connaître la vigueur dont l'impression s'estompa vite quand nous reprîmes la route rurale vers Bonneville, traversant le grand cirque de Faucigny.

Le souvenir de Jean-Jacques Rousseau fut cueilli au hasard de la route quand nous longeâmes la propriété où, du haut d'un arbre, il jetait des cerises dans le corsage des filles.

Sur le tard nous sommes rentrés fourbus dans Annecy.

29 Mai 1947 (Plateau des Glières, Thônes, Annecy, Bellegarde, Nantua, Oyonnax, Dortan.)

Dès huit heures, nous sommes partis pour la cérémonie des Glières, motif principal du voyage présidentiel. Je me rappelle en 1942 l'écho que laissait dans la presse américaine ou brésilienne le récit de la lutte engagée par quelques centaines de maquisards retranchés sur ce plateau contre toute une division allemande aux effectifs sans cesse renouvelés. Mais on ne connaissait pas le renom devenu légendaire des chefs de ce maquis, le Lieutenant Tom, le Capitaine Aujot, morts dans la lutte, enfin le Lieutenant Bourdan qui assistait aujourd'hui à l'hommage rendu à ses compagnons.

Un cimetière sans enclos, dans le vallon au pied du fameux plateau, cent vingt tombes rassemblées sur un terre-plein, près d'une cascade, d'énormes rochers surplombant ; malgré la mélopée de l'eau, un grand silence, un grand repos. Nous n'avons troublé ni l'un ni l'autre. La seule sonnerie d'un clairon tandis que l'on épinglait la médaille de la Résistance au fanion des Glières ; le chant des partisans murmuré en sourdine pendant que le Président, tout seul, s'arrêtait devant chaque tombe. Il avait imaginé la simplicité de cet hommage et le brave homme sut donner tant de naturel et d'émotion à son geste qu'il se grandissait avec lui. Cent vingt fois sa silhouette s'inclina ; il avait les lunettes embuées de larmes ; en s'éloignant il pouvait à peine articuler : « Vive la France ».

Il recouvra la voix en arrivant à Thônes, quelques kilomètres plus loin ; les vannes de l'éloquence, fermées par l'émotion, furent levées et le flot reprit son cours.

Enfoncé dans un recoin des Alpes, soumis au plus grand froid ou à la canicule, le bourg de Thônes conserve, renfrogné, ses traditions savoyardes. On avait sorti du camphre tous les anciens uniformes locaux depuis le bonnet à poil des sapeurs du temps de l'Empire jusqu'à l'uniforme des douaniers piémontais au moment où la Savoie fut cédée à la France. Pourquoi avoir mêlé à cette parade historique le triste et trop récent pyjama des rescapés de Buchenwald ?

Le rassemblement gaulliste a cru bon de manifester sa propagande à l'occasion du voyage présidentiel. Dans les rues d'Annecy, hier soir, quelques jeunes gens s'égosillaient à crier au passage du Président : « Vive de Gaulle ». M. Auriol, du tac au tac, leur asséna : « Je l'ai crié avant vous, mes amis », ce qui coupa net l'effronterie. Pendant la nuit, des portraits du Général ont été affichés tout le long de l'itinéraire entre Annecy et Thones ; la plupart des poteaux télégraphiques en étaient revêtus.

Nous avons terminé la matinée avec un fantastique programme de revue de troupes, remise de décorations, discours, banquet. Pire encore, quittant Annecy vers trois heures, nous avons dû subir le même régime en visitant l'après-midi le département de l'Ain : Bellegarde, Nantua, Oyonnax, Dortan. Chaque village avait pavoisé, nous accueillait, gesticulait. Il eût fait si bon contempler le paysage de cluses et de collines, goûter la sieste au bord du lac de Nantua. Impossible, nous étions dans l'engrenage infernal d'un cortège officiel.

Nous pouvons en tirer la leçon car nous sentons tous, en notre for intérieur, que l'exécution est en désaccord avec l'intention. M. Auriol est en train de construire prudemment une fonction présidentielle qui n'a jamais existé auparavant. Le Président de la République ne se borne plus désormais à indiquer objectivement les mesures qu'il conviendrait de prendre pour assurer le bien-être national. Il affirme nettement la nécessité de suivre telle politique et il invite ses compatriotes à s'y engager avec lui. La IIIe République n'eût jamais toléré que le Premier Magistrat se départît autant de sa position d'arbitre. Comparée aux adjurations lancées aujourd'hui par M. Auriol, l'admonestation de M. Millerand, dans son discours d'Évreux en 1923, paraît une chiquenaude ; il en quitta l'Élysée.

L'autorité que s'acquiert ainsi dans la pratique le Chef de l'État n'est pas celle que prévoyaient la plupart des Constituants de l'année dernière. L'action présidentielle est actuellement possible sous cette forme parce que M. Auriol appartient au même parti que M. Ramadier et qu'une étroite amitié les unit. Il n'en sera plus ainsi quand la présidence du gouvernement incombera au chef d'un autre parti.

Bornons-nous aujourd'hui à constater ce qui cloche. La répétition à chaque étape des mêmes cérémonies est logique quand le Président est un robot officiel que le Protocole articule. Elle devient absurde dès que le rôle prend un caractère humain en contact avec l'immédiat et le réel : une seule couronne déposée, un seul salut aux morts, une seule revue des troupes, une seule réception des corps constitués et surtout un seul grand discours suffiraient.

Puisque l'éloquence présidentielle a le ton plus militant qu'autrefois, il faut réduire le nombre des homélies ; sinon le risque serait ou de faire surgir des protestations ou de ne résonner que dans l'indifférence et l'apathie goguenarde. Les deux résultats seraient déplorables. L'élo-

quence ne dispose, en effet, que d'une certaine dose de vitalité pour persuader, elle ne doit pas être diluée.

Le meilleur discours fut le dernier à Dortan. En mai 1944 cette bourgade fut systématiquement incendiée par représailles : une division mongole au service du régime hitlérien fut chargée de créer un chaos de pierres et de procéder au massacre des habitants qui n'avaient pu fuir. Le méfait fut exécuté.

Depuis lors, un ingénieur des Ponts et Chaussées a bâti, un peu plus loin, un village de maisons démontables dans lesquelles les Dortanais sont, d'ores et déjà, réinstallés. L'industrie de tournage sur bois a repris : l'adduction d'eau est assurée, les boutiques sont achalandées et les enfants grouillent.

Le contraste entre la destruction et la renaissance inspira M. Auriol et son discours fut le chant du cygne, du moins pour ce voyage.

3 Juillet 1947 (Paris).

Le dessinateur Jean Effel vient me voir, un cartable sous le bras. C'est un homme sautillant qui s'étonne lui-même d'être aussi espiègle. Il dispose trois fauteuils autour de moi, passe de l'un à l'autre, trace un trait, écrit un chiffre et jase comme un merle. « Vous savez, je ne suis pas méchant et, vous, vous êtes gentil de me recevoir ainsi tout de suite... comme M. Auriol d'ailleurs qui nous a invités, Sennep, Gassier et moi, à déjeuner pour que nos caricatures soient ressemblantes ; c'est l'essentiel n'est-ce pas ? Je vais renoncer à dessiner le Président en bon grand-père avec ses deux petits-fils, ça devient fastidieux... c'est vous qui serez à ses côtés ; vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ; je ne suis pas méchant, je veux seulement que cela soit ressemblant ; c'est ce qui est difficile avec vous... parce que vous êtes régulier, je veux dire que vous avez les traits réguliers ; vous ne m'en voulez pas de vous dire ça, je ne veux pas vous contrarier. Vous êtes vraiment gentil... »

Le babillage ne tarit pas ; c'est un moment très gai, très rafraîchissant.

12 Juillet 1947 (Lille).

Nouveau voyage présidentiel qui a débuté d'une manière peu confortable. Nous sommes partis, en effet, à cinq heures du matin pour atteindre Boulogne à huit heures. Un breakfast léthargique dans une micheline trépidante fut morose. Nos humeurs n'étaient pas encore à l'unisson de notre apparat. Toutefois la première *Marseillaise* réveilla en chacun de nous l'homme officiel.

La randonnée du matin comportait Boulogne, Calais, Gravelines, Dunkerque. Nous avons admiré l'endurance des hommes ; car les habitants sont installés, pour un long provisoire, dans des baraquements en atten-

dant que leurs maisons soient rebâties. En revanche, on a beaucoup travaillé à remettre en état les trois ports, les bassins à Boulogne, la cale de radoub à Calais, la grande écluse à Dunkerque. On a reconstitué la flotte de chalutiers, rétabli le trafic maritime avec Douvres et Folkestone. Chaque habitant s'est ainsi résigné à sacrifier pour longtemps son confort personnel afin de reprendre plus tôt son activité professionnelle.

Ayant retrouvé leur labeur, les Flamands ont récupéré leur bonne humeur. C'est une belle race enjouée, raisonnable ; la blondeur humaine s'harmonise au paysage de dunes et de plaines où croissent le chanvre et le lin. Les filles joviales sont faites en belle chair ; pas de froideur aux yeux, ni dans les exclamations ; à Dunkerque la blague est presque méridionale : « Ouille, ouille ! tu vas le perdre ton troisième œil », modulait une voix flamande pendant que j'ajustais mon monocle.

A Boulogne la cérémonie qui tenait le plus au cœur des habitants fut l'inauguration du calvaire des marins. Au pied de la grande croix restaurée oscillaient sous la brise les coiffes et les châles noirs des veuves des pêcheurs ayant péri en mer. Car les cruautés renouvelées de la guerre n'ont pas fait oublier l'éternelle ennemie salée qui entoure l'horizon.

Durant l'après-midi, Armentières nous donna un aperçu de ce que peut être une kermesse. Sur la grand-place, quinze fanfares se trouvaient réunies pour accueillir le Président : il y avait celle des « Coulonneux », c'est-à-dire des colombophiles, celle des « Coqueleux », c'est-à-dire des amateurs de combats de coqs, celles des douaniers belges et des gabelous français, l'orphéon des retraités et la clique de la préparation militaire. Ces quinze orchestres jouaient sur la même place quinze airs différents. La polyphonie n'était plus que de la cacophonie. Mais les défilés étaient impeccables et scandés avec entrain.

Ce soir, à Lille, après quelques discours, une revue militaire, plusieurs minutes de silence, un dîner à la Préfecture, nous avons atteint l'oasis d'une courte nuit. Nous gardons l'impression d'un salubre désir de cohésion et de solidarité. Mais l'effort pour remédier aux destructions et à l'incurie fataliste est gigantesque. La présence du Chef de l'État rappelle heureusement que l'intérêt national occupe une place au-dessus des partis, des revendications syndicales et du pain jaune. « Tu veux savoir ce que c'est un Président, disait à Calais un homme en montrant M. Auriol à son petit garçon. Tu as lu dans les livres d'histoire qu'il y a eu des rois de France. Eh bien ! le Président c'est le roi d'une République. »

13 Juillet 1947 (Arras).

Journée encore plus laborieuse et presque constamment lugubre. Le Président avait à commémorer plusieurs épisodes sanglants de la répression allemande : le massacre d'Ascq, un centre ferroviaire où

quatre-vingts cheminots furent exécutés ; la fusillade de la Citadelle d'Arras dans laquelle trois cent soixante-dix habitants furent conduits le même jour au même poteau ; la destruction d'Oignies, un village minier près de Lens que les Allemands incendièrent en 1940. Le souvenir de ces bestialités, la rancune qui se ranime en nous, la détresse qui nous laisse impuissants donnent à la pensée une courbature qui devient une douleur physique.

D'autres moments parvinrent à nous éloigner un instant de ces tragiques pensées : l'entrée de Roubaix à travers le parc alors que je croyais trouver l'aspect noirâtre d'une cité industrielle ; le déjeuner à la Préfecture d'Arras précédé d'une promenade dans le jardin. Boursicot, Forgeot et moi y découvrîmes, à plat ventre dans un taillis, deux hommes apeurés qui bredouillèrent : « Monsieur le directeur, nous nous promenons. » C'étaient les policiers obéissant à la consigne de se rendre invisibles. La réception dans le bel hôtel de ville dont le maire, Guy Mollet, a les lèvres pincées, le regard congelé, l'éloquence glaciaire de son compatriote Robespierre. Enfin le duel oratoire à Lens entre Lecœur, maire et secrétaire de la Fédération du sous-sol, et le Président de la République.

L'échange fut courtois et perfide ; le communiste retrouva les subtilités édifiantes du style jésuite pour susurrer, en les voilant, les griefs actuels de son parti. Ingénument il commença une de ses phrases en disant : « Monsieur le Président, vous pourrez dire en haut lieu que... », ce qui fit écarquiller l'œil unique de M. Auriol. Celui-ci répliqua en prenant par la bande, éludant la remontrance et manœuvrant ses phrases jusqu'à faire applaudir la politique du Gouvernement. Le discours achevé, sans donner le temps de la réflexion, le Président grimpa dans son automobile et s'éloigna sous les ovations.

Les morts s'entremêlent dans cette zone de guerre éternelle. Nous avons donc été au monument de Notre-Dame-de-Lorette en traversant les lieux dont les communiqués de 1915, 1916 et 1917 ressassaient les noms. De cette crête, le bassin minier de Lens et de Liévin, avec ses cônes, ses pyramides de scories et de déchets apparaissait au crépuscule comme une cité d'hypogées.

Le Président a battu aujourd'hui son propre record en prononçant dix-huit discours. Une cigarette dans le train au retour le retapa. C'est nous qui étions fourbus !

16 Janvier 1948.

Daniel Lévi, retour de l'Inde, est lucide et inquiet. Il coupe en quatre une idée et encore estime-t-il n'accomplir ainsi qu'une besogne d'équarrisseur. Il a constaté l'étonnant, le rapide redressement des Anglais aux Indes. Honnis l'an dernier, ils sont aujourd'hui admirés. Les Hindous ne savaient comment s'y prendre pour les chasser ; ils ne savent maintenant comment faire pour leur demander de rester. « Car,

me dit Lévi, les peuples sont comme les enfants auxquels on apprend à marcher. Dès qu'ils croient avoir acquis l'équilibre, ils veulent nous échapper. Mais, sitôt que nous lâchons les mains, ils s'accrochent à notre jambe. »

Les Anglais disposent encore des cadres de l'Indian Civil Service devenus souples et compréhensifs au lieu de rester rigides et distants. Ils bénéficient du prestige de lord Mountbatten, le dernier et le meilleur des vice-rois. Ils ont l'air de finir en beauté alors qu'en somme ils commencent une expérience nouvelle.

Tandis que nous, en Indochine...

14 Mai 1948.

Voilà que commence la visite de la Princesse Elisabeth et du Duc d'Edimbourg. Les préparatifs pendant six semaines, l'irritation et l'anxiété préliminaires ont défraîchi pour moi ce que le peuple de Paris y cherche et y trouve : une allégorie de la jeunesse. La petite Princesse avec son teint éblouissant apporte l'espérance et l'illusion d'un monde où le bonheur serait possible. C'est ce que la sentimentalité populaire a voulu, sur-le-champ, acclamer.

Pour la première fois, Élisabeth quitte le giron royal et met le pied sur le continent européen. Seule avec son époux, entourée de nouveauté, étonnée par l'expérience, elle va peu à peu s'enhardir à son premier geste de souveraine.

L'accueil à la gare du Nord a été confus et rapide comme un éclair de magnésium. Mais déjà les applaudissements ont crépité. Le Président de la République devait ensuite conférer la Grand-Croix de la Légion d'Honneur à la Princesse et la Croix de Guerre au Duc d'Edimbourg. Mais M. Auriol qui ne manque jamais de naturel, était aujourd'hui traversé d'idées contradictoires. Sous l'effet de la timidité, son éloquence s'empêtra dans le compliment qu'il adressa au couple princier. Il embrouilla les rites et conféra d'abord la Croix de Guerre au Duc avant de remettre notre Ordre national à la Princesse. Pouyade et Grossin se passaient, comme en jonglant, les écrins sans trop savoir lequel allait servir. Les deux récipiendaires, encore intimidés, observaient avec amusement la bonne intention des gestes et des paroles présidentiels.

La cérémonie à l'Arc de Triomphe fut la première solennité admirablement exécutée. Grâces en soient rendues aux militaires qui, à défaut de génie stratégique, savent toujours aligner des troupes, sonner aux champs et battre le tambour. Sur les Champs-Élysées, les acclamations commencèrent d'être frénétiques. Elisabeth, toute surprise, demanda avec une joyeuse malice : « Comment est-il possible que le peuple français ait guillotiné un roi ? » Et M. Teitgen, le plus éloquent de nos ministres, ne sut quoi répondre.

L'après-midi eut lieu l'inauguration de l'exposition : « La Vie anglaise à Paris ». La Princesse y prononça en français le discours qu'elle avait

mûrement préparé et *rehearsed*. Elle le débita fort bien, d'une voix de métal fin, sans ombre d'accent. Ce dont la félicita, le soir même, M. Auriol en lui disant : « Quand Votre Altesse parle français, elle a beaucoup moins d'accent que moi. »

L'épreuve d'éloquence étant terminée, le visage d'Elisabeth prit une expression rasserénée ; elle allait désormais pouvoir jouir de sa visite. Le Duc d'Edimbourg qui se montre plein d'attentions pour elle, accepte son rôle avec une ironie sportive : « Je n'ai pas eu grand-chose à faire dans tout cela », m'a-t-il dit en recevant mes félicitations pour le discours.

Le soir, grand dîner à l'Élysée.

Les invités se laissèrent ranger et les révérences furent exécutées avec bonne volonté par des arrière-trains intimidés et des jarrets peu souples. A table, la Princesse Elisabeth se trouva aux prises avec l'accent toulousain de M. Vincent Auriol et la surdité de M. Herriot ; elle en fut d'abord déconcertée mais, vaille que vaille, tout alla plutôt bien jusqu'à l'après-dîner.

15 Mai 1948.

La matinée au Palais de Versailles fut admirablement orchestrée par M. Jaujard et par le conservateur, M. Mauricheau-Beaupré. La visite des salons et galeries fut complétée par une halte dans la chapelle où la Princesse prit place dans le coin qu'occupait Louis XIV, pendant que les orgues, tenues par Marchal, firent entendre une fugue de Bach pendant cinq minutes. Il n'en fallait pas davantage car on n'est pas mélomane dans la famille royale d'Angleterre.

Nous grimpâmes ensuite à l'étage où sont assemblés les tableaux rappelant la visite de la jeune Reine Victoria à Louis-Philippe au château d'Eu. Une analogie existe entre les deux circonstances, même dans l'apparence physique : un pareil visage heureux et mutin, la même petite taille, sauf que Victoria avait déjà quatre enfants, le dernier-né, à peine sevré, étant le premier Duc d'Edimbourg.

Les grandes eaux se mirent à jouer dans le parc en même temps que les orgues dans la chapelle. Le cortège en auto progressa lentement du bassin des Rocailles à la Colonnade pour aboutir au bassin de Neptune. C'était pour Elisabeth sous le soleil radieux, une impression d'extase et de légende ; la cité des eaux rendit hommage avec une fraîcheur bruissante et la petite Princesse avançait toute seule parmi la féerie.

Elle arriva au Grand Trianon où l'attendaient Mme Vincent Auriol et un repas fastueusement intime. L'arrangement du mobilier, des fleurs et du menu était parfait.

A la fin de l'après-midi se déroula l'épisode le plus imprévu de la visite, c'est-à-dire la remontée de la Seine en bateau jusqu'à l'hôtel Lauzun. J'avais trimé à mettre en œuvre cette heureuse idée dont la paternité revenait à M. Pierre de Gaulle. Le Président du Conseil

municipal aurait souhaité que la randonnée se fît à bord d'une étroite vedette sur laquelle il eût, seul, accompagné les deux Altesses.

Quelques vivats à son adresse se seraient mêlés aux applaudissements des Parisiens pour nos hôtes et la manifestation eût ainsi pris un caractère spontanément gaulliste.

Pour déjouer l'honnête intention, j'avais d'abord demandé au Ministre de la Marine d'accueillir le jeune couple sur une vedette de notre flotte. L'état-major de la rue Royale en fut indigné car l'usage ne permet pas au successeur de Colbert de recevoir ailleurs que sur un navire d'escadre. Fort heureusement, le Préfet de Police venait d'obtenir livraison d'une grande vedette automobile battant neuf son pavillon. M. Léonard me proposa de transporter la Princesse et le Duc et de baptiser à cette intention son navire : Princesse Elisabeth. Sitôt dit, sitôt convenu et le cortège nautique put ainsi partir du pont d'Iéna ayant à bord Elisabeth et son mari, M. Pierre de Gaulle, M. Léonard et Sir Oliver et Lady Harvey.

La foule dense et enthousiaste (500 000 personnes sur les deux rives) fit entendre de longues acclamations. Le spectacle fut mémorable. Aux balcons de l'île Saint-Louis ombragée de feuillage étaient suspendues des tapisseries de Lurçat qui donnaient à ce cadre immuable un aspect de fête flamande. Débarquant à l'estacade devant l'hôtel Lauzun, la Princesse fut saisie par le tourbillon des applaudissements. Il n'y avait place pour une souris sur tout le quai d'Anjou.

La réception du Conseil municipal fut mondaine ; on ne tarda pas à songer à la festivité suivante et l'on quitta trop vite un des sites les plus saisissants de Paris.

Au dîner à l'Ambassade d'Angleterre, les dames portaient leurs plus beaux atours, c'est-à-dire d'énormes corbeilles, œuvres de Dior et de Jacques Fath.

La soirée fut somptueuse et fatigante, surtout pour le couple princier qui accomplit scrupuleusement le cercle de Cour. Admirant son effort, les invités chuchotaient avec étonnement qu'Elisabeth attendait un enfant pour le mois d'octobre.

16 Mai 1948 (Pentecôte).

La journée fut moins écrasante pour moi mais assujettissante pour nos deux nobles invités. Je les accompagnai aux courses de Longchamp où Mme Auriol, malade et exténuée, avait fait l'effort de les conduire.

17 Mai 1948.

La dernière journée avait été la plus harcelante à préparer car il s'était agi d'organiser une soirée à l'Opéra. Durant trois semaines, je fus soumis à l'épreuve des quémanderies, des doléances, des insinua-

tions malveillantes. Je suis arrivé aujourd'hui au bout de mes peines mais avec mille ennemis de plus.

Pendant l'après-midi, nous sommes allés à Vaux-le-Vicomte où Mme Sommier accueillit la Princesse et le Duc dans cette demeure encore merveilleusement animée. Le luxe suprême en ce lieu est que tout a gardé le caractère d'une existence ancienne et coutumière.

J'avais eu à déjouer la manœuvre d'un impresario qui, l'avant-veille, m'avait proposé : « Je peux vous procurer une petite fille qui récite très bien *l'Élégie aux nymphes de Vaux.* » Il fut éconduit et Mme Sommier lui avait interdit de venir. Mais il possède la ténacité d'une mite et il apparut à Vaux, accompagné d'une poupée de dix ans bouclée comme Shirley Temple. C'était dix minutes avant l'arrivée des invités et l'impresario pensait nous forcer ainsi la main. Le Préfet et moi piquâmes une belle colère et nous lui fîmes enjoindre par les détectives d'avoir à déguerpir. La sommation le décida enfin à se tenir coi.

La salle et le spectacle à l'Opéra méritèrent les hyperboles habituelles ; une réception dans le foyer permit au Corps de Ballet d'exécuter d'admirables révérences. Le Duc d'Edimbourg prolongeait courtoisement les éloges aux étoiles et le vieux Prince Georges de Grèce murmurait en souriant : « Je crois que mon neveu Philippe trouve du plaisir à causer avec les danseuses. Je vais aller prendre part à la conversation et le surveiller un peu, ce garçon ! »

A la fin du spectacle, j'obtins de la Princesse qu'elle s'arrêtât, seule avec son mari, en haut du perron de l'Opéra ; je fis reculer toute la suite. Pendant cinq minutes, sous les acclamations de la foule, le couple parut une vision de jeunesse souriant à la vie. Ce fut l'épisode final.

18 Mai 1948.

Ils sont partis, ce matin, en avion avec la conscience d'une réussite et la sensation de l'éreintement. Jusqu'au Bourget, la foule prolongea les vivats mais la Princesse Elisabeth, hébétée de fatigue, aura besoin de remémorer ses impressions pour les trouver agréables. Un dernier salut de la main, un dernier sourire, l'avion décolla.

Curieux phénomène, cet élan unanime de toute une population pour le jeune couple. Il est difficile d'en définir les motifs impondérables : le souvenir des années d'occupation quand on murmurait « les Anglais » pour condenser tout l'espoir d'une délivrance ; la nécessité d'une alliance éprouvée par deux guerres, avec ses épisodes douloureux et glorieux ; la solidité d'un trône, seul survivant grandiose du principe monarchique ; le sens royal du peuple de Paris, sens de l'accueil et de l'ordonnance, sens de la fête et du rite ; enfin la vision de la jeunesse et de l'espérance.

Tous ces impondérables ont créé cette unanimité confuse de l'enthou-

siasme et de la curiosité au point de faire oublier à chacun sa gêne et à tous l'inquiétude du moment. Durant quatre jours, une petite fleur bleue, très sentimentale, a remplacé nos soucis.

24 Octobre 1948 (Fargot, près de Montoire).

Je laisse passer les jours sans prendre une note, occupé aux infimes tâches de ma fonction, préoccupé par les soucis démesurés que la situation intérieure et internationale maintient sur le feu. Je suis surpris de pouvoir organiser imperturbablement des déjeuners officiels, des réceptions, des soirées à l'Opéra, des battues à Rambouillet pendant que les troubles grévistes menacent dans le Nord, l'Est, à Saint-Étienne, et que la négociation sur le blocus de Berlin atteint le point critique. Mais je m'étonne encore bien davantage de voir combien mes frivolités retiennent l'attention des grands personnages qui devraient en être lassés. La vanité nous conserve jeunes et vulnérables ; en outre, dans une période obsédante, le besoin de distraction tenaille comme la faim. Je suis donc l'ordonnateur morose de futilités faciles dont se repaissent avidement les hommes graves.

Vendredi 13 Janvier 1950 (Mayence).

Le voyage en Allemagne est pour moi une improvisation. M. Schuman s'y est récemment décidé après que François-Poncet lui eut fait remarquer : 1° Que ses deux autres partenaires avaient déjà rendu visite à la nouvelle République Fédérale. Le Premier Ministre anglais, Attlee, et Dean Acheson, le Secrétaire d'État américain, sont allés, l'un et l'autre, à Bonn, ces derniers mois. 2° Que ce voyage serait voué à un échec s'il était entrepris après les négociations franco-sarroises qui commenceront en février. Le Gouvernement allemand nous accuserait de le mettre devant un fait accompli. 3° Enfin parce que la visite du ministre français est impatiemment attendue par les gouvernants de Bonn. C'est, en effet, lui qui tient les clefs d'un rapprochement possible de la France et de l'Allemagne.

Mais alors, pourquoi, depuis dix jours, dans la presse allemande, une telle orchestration de doléances et d'injonctions ? Car, sitôt proposée et acceptée, la visite de M. Schuman a déclenché une violente campagne en Allemagne Occidentale ; la Sarre est naturellement le motif de cette acerbité inopportune.

Au milieu de ces remous, ma présence auprès du ministre semblait n'être d'abord qu'une incidence secondaire. François-Poncet l'avait suggérée à M. Schuman ; puis, devant le tintamarre malveillant de l'Allemagne, notre haut-commissaire se demanda s'il convenait d'accentuer ou d'atténuer le caractère officiel de la visite ; c'est ce qu'implique, paraît-il à Bonn, la présence ou l'absence du Chef du Protocole auprès

du Ministre des Affaires Étrangères. Mais M. Schuman tint bon et insista pour que je prisse part au voyage.

A Mayence, nous sommes en pleine zone d'occupation. On sent partout la présence de notre armée et de notre administration. La population en paraît d'autant plus revêche, tout en se montrant animée d'une grande curiosité ; visages mornes mais regards fureteurs.

Nous avons déjeuné à Waldhausen, une coûteuse et ridicule restauration d'un « burg » exécutée par le Général Kœnig pour le rendre plus digne de lui et de sa fortune. Les salles monumentales sont séparées par de lourdes grilles sur lesquelles le ferronnier Baguès a inscrit les noms hétéroclites de tous les génies de l'humanité, depuis Pythagore, Confucius et Archimède, jusqu'aux derniers lauréats, Peugeot et Citroën. Notre mauvais goût militaire a ainsi égalé celui de Guillaume II.

Ce soir, la rencontre avec M. Adenauer s'est bornée à l'accueil en gare de Bonn. Je n'ai fait qu'entrevoir la silhouette jeune de ce septuagénaire, son allure de patricien provincial et son visage aux yeux bridés, aux lèvres pincées qui redevient durement impassible dès que la courtoisie ne l'anime plus. Auprès de lui, le vice-chancelier Blücher m'a paru un grand Allemand doux et mou, trop obséquieux pour être rassurant.

En auto, le long du Rhin, à travers la nuit, nous sommes partis pour le Schloss Ernich, demeure du haut-commissaire français. La pleine lune haussait au-dessus d'une légère brume les cimes des « Sieben Gebirge ». Le paysage clignotait de lumières pendant que nous remontions la rive gauche encombrée d'habitations, elles-mêmes peuplées jusqu'aux combles. Car il a fallu loger tant bien que mal le nouveau Gouvernement, ses parlementaires et fonctionnaires, le personnel des trois hauts-commissariats, les journalistes et les quémandeurs habituels d'un régime politique.

J'étais dans l'automobile de mon émule, M. de Herwarth, qui dirige, en l'improvisant, le Protocole du Bund. C'est un Bavarois courtois et zélé qui fut le secrétaire particulier du comte de Schülenbourg à l'ambassade d'Allemagne à Moscou.

Le dîner de Mme François-Poncet réunissait les principaux membres du haut-commissariat, et il fut suivi d'une conversation studieuse. Ce ne sont pas tant les sujets à discuter qui susciteront des difficultés que le climat pesant dans lequel le gouvernement du Bund veut nous les faire aborder. Il est singulier, par exemple, que le Chancelier Adenauer ait prévu un programme où l'unique conversation en tête-à-tête avec M. Schuman n'aura lieu que le dernier jour, deux heures avant le départ.

Samedi 14 Janvier 1950 (Bonn).

Le Schloss Ernich domine à pic un méandre du Rhin de telle sorte que le fleuve semble prendre source dans les entrailles mêmes de la colline sur laquelle nous habitons. Un brouillard blanc voilait ce matin

le paysage que nous cherchions à deviner pendant que François-Poncet, martelant ses phrases claires, exposait à son état-major la situation du jour.

M. Schuman entra dans le bureau pendant que l'exposé magistral roulait à pleine vapeur. L'insomnie a, sans doute, été, cette nuit, la compagne de notre ministre. Il semblait déjà las de la journée, de la partie à jouer, des arguties sournoises qu'il devra contredire. Son regard limpide avait perdu, ce matin, la vibration malicieuse qui lui est habituelle.

Nous nous sommes rendus à la Villa Schaumburg-Lippe où le Chancelier Adenauer nous recevait à déjeuner. Le Chancelier avait réuni autour de l'Archevêque de Cologne, personnage capital du régime, les ministres et les chefs de partis politiques. Ils sont tous hommes sérieux et polis mais ils semblaient être intimidés par les interlocuteurs que nous allions être pour eux. Cela ne contribuait pas à nous mettre à l'aise. Deux d'entre eux m'ont paru plus attrayants : M. de Brentano, descendant de Bettina, et parent de tous les Funck-Brentano de France ; il représente la droite modérée. M. Guido Schmidt, socialiste, dont la mère était française.

Pendant un long moment, Adenauer discuta avec François-Poncet en bridant durement des yeux. J'appris ensuite quel était le propos. « L'autre jour, disait le Chancelier, vous m'avez donné un coup de poignard. » — « En quelle circonstance ? » demanda François-Poncet. — « Je protestais auprès de vous contre l'intervention constante des trois hauts-commissaires dans la politique intérieure de l'Allemagne Occidentale que je suis légalement chargé de diriger. Je faisais remarquer que votre ingérence me semblait constituer une action de force qu'aucun texte juridique ne justifiait. Ce texte existe, m'avez-vous répondu, et il est dûment signé par un plénipotentiaire allemand, habilité à le sanctionner. C'est le texte de la capitulation sans condition signé par l'Amiral Doenitz. Monsieur le Haut-Commissaire, vos paroles ont été pour moi un coup de poignard. »

L'amertume du Chancelier révèle la mentalité qui domine déjà en Allemagne. Ainsi le vertueux Adenauer, dénonciateur et victime du régime hitlérien, passe l'éponge sur sa mémoire, oublie que l'état actuel de son pays est la conséquence et le châtiment des crimes de Hitler et il tombe en pâmoison quand on lui rappelle que les Alliés sont fondés à occuper l'Allemagne.

Dès que prirent fin les entretiens de M. Schuman, nous nous dirigeâmes à pied vers le Bundesrat où allait avoir lieu une réception de toutes les personnalités. Je me sentais las et ahuri et me serais volontiers tenu dans un coin. Mais, pendant que M. Schuman causait tranquillement, une tasse de thé à la main, le Chancelier Adenauer se dirigea vers l'autre bout de la salle et se fit présenter les journalistes français qui accompagnaient notre ministre. Il ne put se tenir et il improvisa une conférence de presse. Même en se bornant à prononcer des paroles de

bon accueil, le Chancelier eût manqué de courtoisie envers M. Schuman qu'il n'avait pas prévenu. Mais Adenauer aggrava le cas en se répandant en doléances amères contre la politique française en Sarre, question dont il ne s'est pas encore entretenu avec son invité français. Ce faisant, était-il impulsif ou usait-il de ruse ?

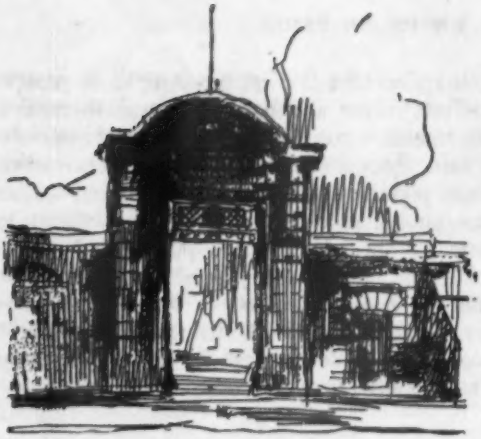
Dimanche 15 Janvier 1950.

Après le déjeuner, à Bonn, le Chancelier Adenauer arriva au Schloss Ernich pour causer avec M. Schuman. M. Schuman nous rapporta que M. Adenauer s'était gardé de trop récriminer ou de menacer. Sans véhémence, il formula ses objections à notre politique en Sarre et demanda à ne pas être placé devant le fait accompli. M. Schuman lui rappela que les accords internationaux nous reconnaissent des droits sur les mines sarroises et il donna l'assurance que le Gouvernement français ne les outrepasserait pas. Il mit en garde le Chancelier contre l'intention qui lui est prêtée de subordonner la demande d'admission de l'Allemagne Occidentale au Conseil de l'Europe à l'examen de ses revendications sur la Sarre. M. Adenauer parut acquiescer sibyllinement.

Que conclure de cet échange de vues générales qui fait contraste avec l'acrimonie et la précision dont débordent les journaux allemands ? Peut-être le Chancelier a-t-il poursuivi un double but : démontrer aux trois Alliés que sa propre modération est la dernière ressource d'une entente avec l'Allemagne Occidentale ; que, par conséquent, il faut le soutenir en accédant à ses demandes formulées, selon lui, à minima. C'est ainsi que lui rend service la campagne de presse faite sinon à son instigation du moins avec sa tolérance.

D'autre part, le Chancelier a voulu marquer aux partis allemands de l'opposition combien il est dangereux de souligner trop bruyamment la dépendance de l'Allemagne Occidentale et l'étendue du contrôle des Alliés. Cela n'aide en rien, je crois, l'examen des revendications raisonnables et suscite les sarcasmes du pseudo-gouvernement de l'Allemagne Orientale.

JACQUES DUMAINE



LA VACCINATION CONTRE LA POLIOMYÉLITE

par le professeur
ROBERT DEBRÉ

Le 15 juin dernier, la commission chargée par l'Académie Américaine de Pédiatrie d'étudier le problème de la vaccination contre la poliomyélite votait à l'unanimité une résolution en vertu de laquelle la vaccination devait être interrompue. Ainsi se terminait le premier acte d'une entreprise unique en son genre, fondée sur des investigations scientifiques de la plus haute valeur, précédée d'une série impressionnante de recherches méthodiques, puis d'un essai fort réussi appliqué à une grande série d'enfants. La campagne avait été préparée grâce à un plan minutieux, entourée de précautions et de contrôles, qui avaient été acceptés par les biologistes les plus compétents du monde, mais en même temps orchestrée par le fracas immense d'une presse déchaînée et accompagnée par une émotion populaire qui allait, sous les yeux du monde étonné, passer du paroxysme de l'enthousiasme au malaise le plus pénible.

Ce premier acte ne saurait être le dernier. Le travail, accomplí dans des conditions et au milieu d'une atmosphère qui ne sont pas celles de notre pays ni même de l'Europe, présente un intérêt de tout premier ordre et laisse présager, pour un jour prochain, le succès que l'on a trop hâtivement cru tenir. D'autres tentatives de vaccination ont — au cours de l'histoire — présenté des épisodes sensationnels. La première en date, la vaccination contre la variole, a été l'objet de critiques violentes et l'on a accusé Jenner, injectant le produit de la vaccine bovine à l'homme, d'inoculer du même coup à ses semblables la bestialité de l'animal. Le vaccin antituberculeux de Calmette et Guérin, par l'erreur criminelle d'un médecin allemand, qui mélangea un bacille humain pathogène à la souche inoffensive que l'Institut Pasteur lui avait fournie, a donné lieu au drame de Lübeck. Voici maintenant qu'une tentative sérieuse de vaccination contre la poliomyélite est arrêtée parce que des fautes ont été commises dans sa fabrication industrielle et dans l'appréciation

des épreuves de sécurité. C'est qu'en effet il n'est pas simple de passer, pour un vaccin, de la production, même abondante, par un laboratoire de recherche, à la production massive par des laboratoires industriels. C'est qu'en effet il n'est pas sain, dans un pareil domaine, de travailler sous la pression de sentiments populaires, au milieu de la foule, sous l'œil des journalistes et des photographes. De tels essais exigent le silence, la discrétion, le calme. Et aussi la patience, pour que les contrôles, maintes fois renouvelés, des spécialistes précèdent pendant un temps fort long la préparation massive de l'industrie. D'une telle aventure du monde moderne, bien des leçons peuvent être tirées visant tout autant l'opinion publique, ceux qui l'informent et la dirigent, que le comportement des savants dans l'application de leurs découvertes.

⁂

Dans un article paru dans cette revue, en janvier 1955 [1], nous avons essayé de montrer comment se posait le problème de la vaccination contre la poliomyélite et nous indiquions le plan de la vaste campagne américaine, dont on attendait alors les résultats. Il convient maintenant de les faire connaître, en indiquant comment fut conduite cette grande entreprise.

Durant l'automne 1953, la Fondation nationale américaine de Lutte contre la Poliomyélite annonça sa décision de commencer une importante campagne de vaccination en employant le vaccin préparé par le docteur Jonas Salk. Ce vaccin avait été fort bien étudié. Il contient les trois types du virus de la poliomyélite, cultivés sur le tissu rénal de singe, puis inactivés par le formol. Il paraissait, grâce à une étude approfondie, à la fois inoffensif, actif et d'un bon usage pratique. Tous les arrangements sont alors pris pour sa préparation, son contrôle, la collaboration du public et des médecins et la surveillance, par le groupe de chercheurs hautement qualifiés du Centre d'études de la Poliomyélite de l'Université de Michigan à Ann Arbor, présidé par le docteur Thomas Francis.

L'exposé qu'avait présenté le docteur Jonas Salk devant une conférence de spécialistes réunis à Rome, en septembre 1954, nous avait donné à tous une impression d'entière confiance. Les parents américains, très anxieux de voir protéger leurs enfants et aussi désireux de participer de tout cœur à une étude fondamentale, acceptent les conventions qui leur sont proposées. Les voici : un certain nombre d'enfants seront vaccinés, d'autres — sans que personne ne sache lesquels — recevront une injection d'eau distillée. On observera objectivement chaque enfant et on pourra comparer ainsi les effets du vaccin avec le sort d'une série

1. « La Poliomyélite, problème moderne ». *Revue de Paris*, janvier 1955, p. 128.

de témoins. Il faut ici nous arrêter un instant et signaler l'attitude (bien particulière et bien différente de celle qu'auraient des parents européens) de ces parents américains consentant à l'expérience humaine faite sur leurs enfants. Sans doute les enfants-témoins se trouvent exactement dans la situation où ils seraient si l'expérience n'avait pas lieu. Néanmoins cette position spéciale d'enfants ayant subi une injection factice et dont les parents ne savent pas s'ils sont protégés ou non, représente une éventualité qui paraîtrait choquante dans notre pays. Elle témoigne d'un esprit civique, d'une confiance dans les efforts des médecins bien remarquables et dont il faut rapprocher la fréquence avec laquelle tant de jeunes étudiants volontaires des universités d'Amérique se prêtent allègrement à des essais variés de vaccination et de traitement.

La vaccination est donc poursuivie en 1953 et en 1954. Les observations sont prises avec un soin, un esprit critique, une méthode, un luxe de détails, un souci de précision véritablement admirables. A partir de janvier 1955, on compulse tous les dossiers et, le 12 avril 1955, la Commission de Ann Arbor publie les résultats. Ceux-ci, nous le verrons plus loin, ont une grande importance. Il en résulte que la vaccination n'a produit ni effet fâcheux, ni incident et que le vaccin protège. Certes la protection n'est pas parfaite. On peut la définir en disant que le vaccin est efficace dans une proportion de 60 à 80 p. 100. Cette protection varie avec le type de virus. Ainsi la protection n'est que de 60 à 70 p. 100 contre le virus du type I, mais elle est par contre de 70 à 90 p. 100 contre les virus II et III. Déjà l'on note que l'efficacité n'est pas absolue, ce qui était prévisible, et l'on regrette que la vaccination ne soit pas plus complètement active contre les atteintes du virus du type I, puisque c'est le plus répandu. De son côté, le docteur Jonas Salk indique qu'il y a quelques variations dans l'immunité conférée suivant les lots de vaccin et ajoute qu'il faudra améliorer quelques détails dans la fabrication. Malgré ces réserves limitées, l'enthousiasme est considérable, les journaux consacrent leurs premiers articles à la « découverte » et considèrent celle-ci comme l'une des plus importantes du siècle. Les savants, les personnages officiels, les hommes politiques sont interrogés. La publicité fait un vacarme assourdissant. Le docteur Jonas Salk, qui est un bon technicien honnête et sérieux, est devenu un héros national, un sauveur ! Et aussitôt les firmes commerciales, qui ont préparé des vaccins suivant la méthode du docteur Salk, demandent et obtiennent l'autorisation de vente et de diffusion.

Alors c'est le drame : quelques enfants vaccinés sont atteints de poliomyélite dans des zones où il n'y a point d'autre cas. On observe des atteintes dans leur entourage. Le Conseil d'Hygiène de Californie interdit le vaccin. La confusion règne dans les esprits, certaines autorités et parmi les plus hautes proclament leur confiance. Mais, quand le nombre des poliomyélites paralysantes chez les vaccinés atteint le chiffre de 50, le Service fédéral de la Santé publique, démentant ce qu'il venait d'affir-

mer solennellement la veille, fait suspendre la vaccination. Les parents dans tout l'immense continent sont pris de terreur et l'opinion publique cherche qui doit être blâmé : les autorités des États, les autorités fédérales, les responsables de la Santé publique, les savants, la Fondation nationale contre la Poliomyélite qui a décidé d'entreprendre la campagne ? A vrai dire, dans ce pays confiant et discipliné, les critiques durent peu. A présent le calme est revenu et l'on peut examiner de plus près les éléments du problème. Pour les exposer en résumé, nous reprendrons pas à pas le chemin suivi. D'abord, l'essai massif réalisé avec l'aide de la Fondation nationale américaine par le docteur Salk et ensuite nous reviendrons sur le deuxième épisode, la phase des accidents.

⁂

Les régions du pays choisies pour la campagne du docteur Salk furent celles des États-Unis où durant les cinq dernières années on avait déploré le plus grand nombre de cas de poliomyélite. On y adjoignit certaines régions du Canada et de la Finlande. Les régions choisies des États-Unis sont au nombre de 211. Dans ces 211 régions se trouve une population scolaire de 1 080 000 enfants, divisés en trois catégories suivant l'âge : 6 ans, 7 ans, 8 ans. Sur cette population, les parents de 567 000 enfants ont accepté de participer à la campagne et à l'étude, ce qui représente un peu plus de la moitié de la population scolaire (52 p. 100). Les 211 régions sont divisées en deux catégories, la catégorie des « zones de contrôle » et la catégorie des « zones placebo ». Dans 127 zones, que l'on appelle les zones de contrôle, tous les enfants de 7 ans sont vaccinés, soit 221 998 enfants, et les enfants de 6 et de 8 ans sont considérés comme des témoins et ne reçoivent aucune injection. Ils sont au nombre de 321 215. Dans 84 zones — que l'on appelle zones placebo — 200 745 enfants de 6, 7 et 8 ans sont vaccinés et 201 229 enfants des mêmes âges reçoivent, non du vaccin, mais, rappelons-le, sans que personne le sût, de l'eau distillée. Les injections de vaccin ou d'eau distillée sont faites en trois fois, la deuxième une semaine, la troisième cinq semaines après la première.

Naturellement, l'étude des enfants vaccinés et des témoins, c'est-à-dire de ceux qui n'ont eu aucune injection ou qui ont reçu de l'eau distillée, est faite avec le même soin et la même minutie. On dose les anticorps protecteurs dans leur sang à plusieurs reprises, avant et après les injections. On constate d'abord, comme nous l'avons dit, qu'il n'y a point d'incident dû au vaccin lui-même. Puis, de une à quatre semaines après la vaccination, c'est-à-dire avant que le vaccin puisse protéger les enfants, on compte 129 cas de poliomyélite en tout, mais avec des chiffres égaux chez les vaccinés et les témoins. Ensuite, le vaccin ayant pu produire son effet chez ceux qui l'ont reçu, on dénombre les

résultats et voici ce qu'on note. Le tableau ci-dessous en indique l'essentiel.

	Nombre d'enfants	Cas de Poliomyélite	Morts
Zones placebo :			
Enfants vaccinés	200 745	57	0
Enfants ayant reçu de l'eau distillée	200 229	142	27
Zones de contrôle :			
Enfants vaccinés (7 ans)	221 998	56	0
Enfants témoins n'ayant reçu aucune injection (6 et 8 ans)	321 315	391	11

On le voit, la protection contre la paralysie est évidente. Les enfants vaccinés ont présenté beaucoup moins de poliomyélite que les témoins et la protection contre la mort est absolue, puisqu'aux 38 morts chez les témoins s'oppose l'absence de morts chez les vaccinés. Ce sont des résultats qu'il suffit d'énoncer pour en souligner la valeur. Par contre, on doit indiquer que la protection paraît faible contre les formes non paralytiques de la maladie dont nous avons longuement parlé dans notre article précédent (formes fébrile, méningée, digestive, angineuse), mais ceci n'a pas une grande importance puisqu'il s'agit d'une atteinte sans conséquence.

C'est de l'étude critique des résultats observés que résultent les pourcentages indiqués plus haut concernant la valeur de la protection suivant les types de virus. A ces données il faut ajouter cette notion jusqu'à présent absolument mystérieuse, à savoir que pour les enfants de 6 ans la protection est beaucoup plus faible que celle qui fut si favorable aux enfants de 7 et 8 ans.

Des résultats si remarquables devaient encourager les promoteurs de la campagne, les autorités sanitaires, les médecins, les parents à favoriser le développement de la vaccination avant cet été. Alors, pour accorder la licence de vente et de diffusion aux laboratoires privés, on note avec soin les épreuves exigées. Il nous faut les rappeler en les résumant, ne retenant que les notions accessibles au lecteur profane.

D'abord vérifier qu'il n'existe pas dans le vaccin tel ou tel virus venu du singe qui a servi à la culture du tissu sur lequel le virus de la poliomyélite a poussé et pas non plus de bacille tuberculeux. Ensuite et surtout s'assurer que le formol a bien tué toutes les particules virulentes et qu'il n'en reste aucune, douée de la moindre vitalité. Les autorités responsables des États-Unis ont exigé, au début, qu'un centimètre cube par litre de l'émulsion vaccinale soit mis en culture. Si le virus pousse, tout le lot est jeté. En même temps on doit pratiquer des inoculations aux animaux sensibles, inoculations intracérébrales à la souris, intramusculaires et intracérébrales au singe, et l'on exige, pour employer le vaccin, l'innocuité pour l'animal qui, attaqué de cette manière, est d'une grande sensibilité.

Après la publication du rapport du docteur T. Francis, l'autorisation est donnée de vendre les vaccins fabriqués au préalable par l'industrie, laquelle, en Amérique, dispose, dans ce domaine particulièrement, d'installations matérielles excellentes, d'un personnel qualifié et aussi d'une forte puissance financière.

⁂

Le rapport légitimement favorable du docteur Thomas Francis est du 12 avril. A partir de ce moment, les vaccins industriels sont employés. Et voici, que du 13 avril au 20 mai, on apprend jour après jour que la poliomyélite éclate chez des enfants vaccinés dans des conditions qui ne permettent pas de penser à une coïncidence, mais forcent à incriminer le vaccin. La paralysie est apparue 5 à 20 jours après la vaccination, dans les trois quarts des cas elle a commencé par le membre inoculé. Quel est le nombre des victimes ? Comment comprendre les causes de ce malheur ? Actuellement, on relève 86 cas de poliomyélite attribués au vaccin, dont 74 après l'injection d'un vaccin fabriqué par le laboratoire Cutter (deux lots incriminés), 12 par le laboratoire Wyeth (un lot incriminé). Dans l'entourage des vaccinés ayant reçu le vaccin incriminé on a signalé 23 cas de poliomyélite dont 11 concernent des adultes.

Trois explications paraissent possibles : 1° Ou il s'agit d'une coïncidence ; la fréquence des cas, leur date d'apparition, l'absence d'autres cas dans la région envisagée et — comme nous allons le voir — le type du virus, écartent malheureusement cette hypothèse alors que cette explication est valable pour les 49 cas de poliomyélite survenus parmi les 5 millions de vaccinés avec différents vaccins industriels. 2° Ou l'injection a provoqué chez des sujets porteurs de germes le développement d'une infection inapparente ; rien ne vient étayer cette explication qui ne représente, dans le cas présent, qu'une pure vue de l'esprit. 3° Reste l'interprétation malheureusement la plus probable : il restait dans le vaccin du virus vivant. En effet, dans plusieurs de ces 86 cas on a retrouvé, comme agent pathogène, une souche de virus, la souche Mahoney, appartenant au type I, qui ne sévissait pas dans la région ; or, c'est l'une des souches les plus virulentes connues et on s'en était servi pour fabriquer le vaccin incriminé. De plus, chez certains sujets en contact avec les sujets vaccinés, on a constaté la présence de la même souche. L'on doit penser que certains sujets dans l'entourage des vaccinés ont été contaminés par ceux-ci devenus porteurs et disséminateurs des germes virulents qu'on leur a inoculés. Il faut donc croire que la formolisation n'a pas été parfaite dans certains lots des laboratoires industriels tout au moins et que d'une façon générale les tests d'épreuves n'étaient pas suffisants. D'après ce qui a été dit (nous n'en avons pas la preuve écrite), la formolisation a été parfois opérée dans des récipients plus

grands que ceux du laboratoire du docteur Salk et a pu laisser leur pouvoir actif à des particules virulentes. Et la culture de tissu ou l'essai sur le singe n'ont pu déceler cette persistance de vitalité. Aussi les autorités ont-elles aussitôt rendu plus sévères les épreuves d'innocuité, multipliant les inoculations, prélevant des doses d'échantillon plus nombreuses et plus abondantes. Il n'en reste pas moins qu'il a paru sage, nous l'avons dit, de surseoir provisoirement à l'emploi de ce vaccin quoiqu'il ait montré une indéniable efficacité et sauvé certainement de la maladie et de la mort un nombre très appréciable d'enfants.

⁂

Pour ce qui concerne la France, quelles conclusions, quel enseignement, nous dirions volontiers quelle morale pouvons-nous tirer de cette étude ?

D'abord nous souvenir que dans notre pays, la poliomyélite n'est pas un fléau aussi répandu que dans d'autres contrées. Rappelons les chiffres de malades : ils sont au nombre de 1 957 en l'année 1949, de 1 979 en 1950, de 1 493 en 1951, de 1 665 en 1952, de 1 834 en 1953, de 1 529 en 1954 avec une mortalité qui atteint 200 à 300 cas (295 en 1949, 240 en 1953). C'est dire que les accidents de la route en dix jours tuent et rendent invalides plus de Français que la poliomyélite pendant toute l'année. Si pénible, si émouvante que soit cette maladie, elle n'est pas dans notre pays le fléau redoutable imaginé par l'opinion publique. Notre morbidité par poliomyélite est naturellement très inférieure à celle de l'Amérique et elle est aussi plus faible que celle des pays voisins d'Europe. Pour 100 000 habitants, le taux de morbidité est 1,5 fois plus fort en Italie qu'en France, 2 fois plus fort en Belgique, 4 fois plus fort en Grande-Bretagne, en Allemagne et en Suisse, 7 fois en Suède, 10 fois en Autriche, 13 fois en Norvège, 26 fois plus au Danemark que chez nous. A quoi tient cette situation jusqu'à présent quelque peu privilégiée ? Nous l'ignorons. Mais nous devons malgré tout éprouver une certaine inquiétude car une épidémie subite et terrible, comme celle de Copenhague en 1952, peut survenir tout d'un coup. Et puis, si faibles que soient notre morbidité et notre mortalité par poliomyélite, il faut tout faire pour les réduire.

Faut-il employer le vaccin ? Au Canada, la vaccination continue sans incident ainsi que dans certains États des États-Unis. En Europe, les autorités sanitaires et les médecins sont hésitants. En Suède, la vaccination est arrêtée, en Allemagne, elle continue sans dommage. Et en France ? Les chiffres que l'on vient de rappeler montrent qu'il n'y a en tout cas pas lieu d'envisager une vaccination massive de notre jeunesse et qu'un programme analogue à celui des États-Unis, où était préparée la vaccination d'une première série de dix millions d'enfants ou de l'Allemagne où un demi-million d'enfants ont été vaccinés, ne sau-

rait à l'heure actuelle être proposé en France. Par contre, il est sage de demander à nos spécialistes de préparer en grande quantité un vaccin et le service du professeur Pierre Lépine à l'Institut Pasteur s'y emploie, pour le cas où une vague épidémique viendrait à nous menacer.

Doit-on dès maintenant se tenir prêt à vacciner les enfants dans tel département ou tel canton, si quelques cas rassemblés nous sont signalés ? En réalité, la vaccination dans un foyer où sévit la maladie n'est peut-être pas très raisonnable, car on risque alors de fâcheuses coïncidences dues à l'éclosion d'un ou plusieurs cas chez des sujets qu'on vient de vacciner. D'autre part, lorsqu'une poliomyélite apparaît dans une collectivité, en règle générale le virus s'est déjà préalablement répandu, il a infecté un nombre plus ou moins grand de sujets sains, il végète sur la muqueuse de leur gorge, de leur tube digestif. Sans déterminer de maladie ou plus rarement en causant seulement une indisposition soit insignifiante soit légère, il provoque une immunisation naturelle et spontanée. Celle-ci est bienfaisante et, après tout, elle est peut-être plus durable que l'immunité artificielle conférée par un vaccin injecté trois fois, car elle est due à la végétation assez prolongée du virus dans les tissus superficiels du pharynx et de l'intestin.

Le plus sage paraît donc, dans l'état actuel, d'essayer de compléter nos connaissances, de comprendre pourquoi notre enfance paraît relativement privilégiée, comment s'établit chez elle l'immunité, quel est chez nous le processus de l'immunité spontanée, ou immunité naturellement acquise, qui est mesurée par la teneur en anticorps de nos humeurs, quels sont les liens entre la diffusion du virus dans nos villes et dans nos campagnes, quel est d'une part le rôle de l'immunité humorale avec sa production d'anticorps décelables dans le sang et titrables et d'autre part le rôle indéniable d'une résistance tissulaire qui varie avec les individus, leur âge et leurs caractères héréditaires.

Cette préparation scientifique de base qui nous renseignera à la fois sur la diffusion de l'agent pathogène et sur l'état de résistance de la population est fondamentale. Il est indispensable d'essayer de l'établir. Au cours de l'étude ainsi poursuivie, seront repérés d'abord certains enfants ou adolescents que leur immunité protège et auxquels on peut donc éviter toute vaccination, ensuite ceux qui sont insuffisamment protégés par un taux faible d'anticorps et chez lesquels une seule injection de vaccin provoquera une montée rapide et valable du taux des anticorps, comme nous l'avons vu jadis avec M. Ramon en étudiant les effets de l'injection de rappel dans la diphtérie et comme on l'a constaté aussi en vaccinant contre la poliomyélite ; et enfin ceux qui totalement privés d'anticorps devront, le jour venu, être protégés par la vaccination.

Tout ce travail demande non seulement un grand effort mais du temps et ce délai nous permettra de profiter à tous égards de l'expérience des nations qui, plus menacées que nous, ont été forcées d'agir vite.

Quel vaccin aura finalement la préférence des savants et des usagers ? Il est difficile de le dire. Le vaccin formolé que Jonas Salk a préparé, en suivant les principes indiqués il y a plusieurs années par M. Ramon, paraît efficace, les chiffres publiés plus haut le montrent et certaines précautions — jamais excessives — devront le rendre totalement inoffensif. Pourra-t-on s'adresser à un autre type de vaccin, comme celui qui est prôné par Albert Sabin ? Celui-ci suggère l'emploi d'un virus vivant qu'une série d'artifices de laboratoire a permis d'atténuer et qui, donné par la bouche, imitant en quelque sorte la nature et végétant sur la muqueuse digestive, provoque une immunité dont les titrages et les premiers essais sur des volontaires montrent la valeur. En vérité, dans ce domaine un autre péril est menaçant : c'est une nouvelle mutation du virus qui sous une influence indéterminée retrouverait tout d'un coup la virulence initiale qu'il a perdue. Ne faudrait-il pas alors employer le virus à la fois atténué et formolé, comme le propose aujourd'hui Albert Sabin, pour multiplier les garanties d'innocuité ? Mais quels seront le degré et la durée d'efficacité de ce vaccin atténué et formolé ? Il faut le savoir exactement car il ne s'agit point d'obtenir une protection passagère. Il est redoutable en effet pour l'homme d'atteindre l'âge adulte sans bénéficier d'une immunité vis-à-vis de la poliomyélite, car à l'âge adulte la maladie est plus dangereuse, les complications respiratoires plus fréquentes. Il faut donc un certain recul dans l'appréciation des résultats. Rien ne sert de vouloir agir trop vite. Essayons donc de bien connaître ce que les Américains appellent l'histoire naturelle de la maladie et nous ajouterions celle de l'immunité, avant d'ajouter notre action à l'œuvre imparfaite de la nature.

⁂

D'autres conclusions doivent aussi être déduites de cette campagne, de ses victoires et de ses échecs. D'abord, répétons-le, l'extrême souci que les savants et les institutions de l'État doivent prendre pour permettre qu'une préparation médicamenteuse passe du laboratoire scientifique, même d'un laboratoire à puissant rendement, au laboratoire industriel. A cet égard, la France ne possède pas d'instruments de contrôle suffisants et les excellents administrateurs de notre Hygiène publique n'ont pas à leur disposition les armes qu'il leur faut. D'autre part les praticiens, qui, comme médecins de famille, sont à juste titre les conseillers les plus écoutés, sont souvent fort embarrassés lorsqu'il s'agit de vaccinations. Ce ne sont pas en effet les contre-indications individuelles qui posent de réelles difficultés, mais la confiance que les médecins peuvent avoir dans un vaccin, son efficacité, son innocuité, son opportunité. Or, dans ce domaine, comme dans d'autres, malgré leur désir, leur volonté même, les praticiens ne sont pas suffisamment informés et suffisamment tenus au courant. Une grave lacune reste à combler.

Restent enfin à envisager les devoirs de la presse d'information, des dirigeants de l'opinion, des personnalités officielles. Ici il est capital de rappeler quelle responsabilité est encourue par ceux qui peuvent déchaîner des enthousiasmes et des paniques, des erreurs de jugement et des chocs émotifs. Une règle de discrétion s'impose, et aussi une règle de vérité. Masquer les réalités, les déformer, les dévoiler seulement à peu près est une faute grave. Nous devons éviter de tomber dans les erreurs qui se sont produites aux États-Unis et qui, si elles étaient survenues chez nous, auraient sans doute été relevées avec une insistance pénible et un manque total d'indulgence.

PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA CYBERNÉTIQUE « DU CERVEAU HUMAIN AUX CERVEAUX ARTIFICIELS »

par P. Cossa *(Masson et Cie)*

De nombreux livres ont déjà été consacrés à la cybernétique ; la plupart admirent et sont obstinément enthousiastes et beaucoup se livrent à des extrapolations métaphysiques.

Le présent volume est rédigé avec beaucoup d'objectivité et de clarté par un neurophysiologiste. Après un intéressant historique du mouvement cybernéticien, Cossa étudie les méthodes de comparaison entre l'homme et la machine, les homologies de structure (le feed-back), les petits monstres (animaux synthétiques), les grands monstres (machines à calculer), le problème de l'information.

Au terme de cette étude, l'actif de la machine révèle sa supériorité quantitative et son passif traduit son infériorité qualitative : incapacité d'apprendre, de critiquer, d'inventer. Construite par l'homme, la machine ne peut rien faire sans lui. Elle demeure un merveilleux outil, mais un outil. Et seul un abus terminologique a permis d'adjoindre au mot machine, le qualificatif « à penser ». Et l'auteur de conclure : « Il est paradoxal que ce triomphe de l'esprit humain ait pu conduire certains, parmi ceux-là mêmes qui y ont participé, à nier la primauté de l'Esprit. »

A. T.

ANTIBIOTIQUES, MEDICAMENTS MIRACLES

par Fernand Lot *(Mame)*

Le n° 3 de la Collection « Découvertes » est consacré aux antibiotiques, médicaments miracles.

Après avoir retracé l'histoire du microscope, depuis A. von Leeuwenhoek jusqu'au microscope électronique, F. Lot rappelle les principales étapes de l'œuvre de Pasteur, le grand initiateur, les caractères des microbes et les moyens courants de lutte. Et puis l'ère des antibiotiques s'ouvre ; Fleming découvre par hasard la pénicilline ; des recherches bien systématisées conduisent Waksman à la streptomycine ; puis ce sera l'auréomycine et autres substances bénéfiques en ine.

Beaucoup de livres ont déjà traité la question des antibiotiques ; mais celui-ci, bien documenté, est fort agréable à lire en raison de son style alerte et vivant et de la présentation soignée de l'ouvrage. Dépourvu de tout caractère didactique, il est néanmoins susceptible d'instruire. Il eût peut-être été souhaitable de mettre l'accent encore davantage sur les accidents provoqués par l'emploi abusif des antibiotiques.

A. TÉTRY.

(Suite de la chronique bibliographique page 126.)

AUX BUTTES-CHAUMONT

par Yvan Christ

De nuits sur les Monts-Chauves, les Parisiens n'en passeront plus. Cette faveur, ils la doivent à Jean-Charles-Adolphe Alphand. Et ces Monts-Chauves de Paris — que les savants appellent *calvi montes* — ce sont nos Buttes-Chaumont sur le front nu desquelles ce grand homme fit, un jour du second Empire, pousser une extravagante végétation après avoir creusé d'effrayants précipices et lancé, pour complaire aux désespérés, le pont le plus propice aux beaux suicides.

La mort errait ici depuis huit siècles. Le pont des suicides romantiques ne domine-t-il pas l'ombre de Montfaucon ? Ces buttes, d'où se profilaient les seize piliers du plus illustre gibet du royaume, la vie les fuyait et la nature les avait déclarées incultes. Argile et gypse, marne blanche et marne irisée, glaise verte, grise ou bleue, ne pouvaient favoriser d'apaisantes frondaisons. Du plâtre et du ciment, du marbre et de la chaux, des pots et des briques, voilà ce dont pouvait seulement se libérer le cœur froid de la plus désolée des buttes d'Ile-de-France.

Autour de Montfaucon — dernière des buttes Chaumont qui gardait peut-être le nom, déformé, d'un certain comte Fulcon auquel avait appartenu ce terrain fatal — la campagne prenait un visage inattendu. L'histoire nous décrit des terres généreuses, des vignobles prometteurs, des champs de blé dorés à point, des moulins qui tournaient avec grâce. Cette campagne fertile, dominée par un gibet, nul n'osait l'habiter. On peut imaginer, aux aurores médiévales, le peuple du faubourg Saint-Martin allant, sous Montfaucon, biner ses champs, moudre son grain et, à l'automne, vendanger les jolies vignes du gibet. On peut penser aussi que, le soir venu, les faubouriens regagnaient hâtivement leur faubourg. Seul quelque poète, tel François Villon, rôdait parfois ici et faisait, des pendus, une ballade. Seuls aussi les peintres osaient peut-être s'aventurer à la brune où virevoltaient les ombres. L'un d'entre eux dut méditer ici avant de peindre sa « Danse macabre » sur les murs du charnier des Saints-Innocents... Car les morts de ce gibet privilégié étaient illustres : de leur vivant, ils s'appelaient Pierre de La Brosse, Enguer-

rand de Marigny, Gérard de La Guette, Olivier Le Daim et Jacques de Beaune, tous surintendants de Finances, maîtres des Monnaies ou trésoriers du Roi. « Sous la monarchie absolue, écrit avec sérénité un auteur de la seconde République, la responsabilité ministérielle était une vérité. »

Montfaucon fut détruit en 1761. Il se dresserait aujourd'hui au centre de l'îlot formé par le quai de Jemmapes, la rue Louis-Blanc, la rue de la Grange-aux-Belles et la rue des Écluses-Saint-Martin. Ses piliers étaient, dès longtemps, inutilisés. En outre, l'extension des faubourgs impliquait leur suppression. Plus loin, rue de Meaux, on construisit, en manière de symbole, un nouveau gibet, vestige du régime féodal que la Révolution détruisit pour ériger, au centre de la ville, une autre machine dont, grâce au docteur Guillotin, nulle trace de féodalité ne devait souiller la jeune architecture.

L'autre portant du décor historique des Buttes-Chaumont est moins sinistre. « C'est à la Courtille que s'agite le dimanche un peuple qui consacre ce jour-là au libertinage que, dans un étage au-dessus, on appelle galanterie. Il est presque sans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit sa raison sur le profond sentiment de sa misère. » Ainsi parle, en philosophe, Louis-Sébastien Mercier. Cette Courtille de bals publics et de guinguettes qui avaient vu l'arrestation de Cartouche et où, chez Ramponneau, on venait, avant quatre-vingt-neuf, s'encanailler et boire du gros vin à trois sols et demi, les Romantiques devaient la retrouver, chez le « papa Desnoyers », conduits par cet étrange La Battue qui, à son corps défendant, usurpait le surnom de Milord l'Arsouille, créé pour cet autre excentrique que fut Lord Seymour. A l'aube de chaque mercredi des Cendres (encore une odeur de mort...) les masques du Mardi-Gras, par milliers, quittaient les cabarets et les bals où ils avaient bu et dansé avec frénésie toute la nuit et dévalaient les pentes du faubourg, à pied, à cheval, en voiture, pour terminer leur course sur le boulevard du Temple. C'était la descente de la Courtille, les « bacchanales du peuple français ».

D'autres violences, plus réelles et, de nouveau, bien sanglantes, se déroulaient à la barrière de Pantin, non loin d'un de ces quarante-six pavillons d'octroi construits, sous Louis XVI, par Claude-Nicolas Ledoux. La barrière de Pantin portait le surnom, exactement justifié, de barrière du Combat. C'est, en 1954, la place du Colonel-Fabien. Depuis la fin du XVIIIe siècle, et en dépit des vertueux efforts de la Révolution qui n'aimait pas, bien sûr, que le sang fût inutilement versé, d'horrifiques combats se déroulaient qui mettaient aux prises les animaux des abattoirs et les chiens. En haut lieu, on sut tirer parti de ces peu glorieux, mais fort excitants combats, puisque l'on dressa en cet endroit des chiens policiers dont le rôle s'avéra d'une extrême utilité. Aux taureaux et aux chiens succédèrent bientôt les ânes, les verrats et les sangliers, les ours et

les loups [1]. Les rats sortaient eux-mêmes des entrailles des Buttes-Chaumont et envahissaient l'arène ; lord Seymour n'hésita pas un jour à offrir cinquante louis à son maître d'armes pour qu'il descendît sur la piste et tentât de s'affronter à la troupe des rats, mais ceux-ci, mis en fuite par un chien, finirent par s'accrocher aux trousses de la victime de Milord l'Arsouille... [2]. Le public de l'âge romantique raffolait de spectacles aussi cruels que ceux-là.

⁂

Le 30 mars 1814, vers les deux heures de l'après-midi, la grande Histoire mentionne officiellement les Buttes-Chaumont. Il se répandit ici beaucoup de sang pour retarder la victoire de Blücher. Alexandre Ier est là, contemplant Paris vaincu. Et c'est des Buttes-Chaumont qu'il donne l'ordre d'arrêter le combat. En 1860, un nouvel empereur intervient qui prend une décision d'importance pour le destin particulier qui nous occupe : Belleville, jusqu'alors commune indépendante, cède à la volonté de Napoléon III et, sans combats, cette fois, est annexée par Paris. Les Buttes-Chaumont inscriront désormais leurs cent mètres d'altitude dans le tableau géographique de la capitale.

Pauvres Buttes-Chaumont où, sous le premier Napoléon, voisinaient encore, avec les carrières de plâtre, le grand enclos d'équarrissage, les dépotoirs municipaux de vidange et les bassins d'urate, et où les déjections de la ville achevaient de pourrir ! C'est Balzac qui nous décrit un « vallon presque inhabité où les clôtures sont en murailles faites avec la terre et des os » et qui semble être « l'asile naturel de la misère et du désespoir » — « lieu mal famé, réceptacle de voleurs, bohémiens, gens sans aveu », dit aussi le jardinier principal de la ville de Paris en 1867. Combien d'industrieux vagabonds venaient ici, dans ces labyrinthes moites encore de la chaleur des fours à plâtre, trafiquer paisiblement de leurs rapines — jusqu'à ce que la police y opérât de fructueuses descentes.

Ce réceptacle de voleurs, M. Adolphe Joanne, sous le second Empire, lui trouvait pourtant un aspect sauvage et pittoresque. Croyons-le sur parole — sur documents aussi puisque les dessinateurs de son guide nous ont laissé des Buttes-Chaumont d'antan une image extraordinaire. Comme nos petites buttes jouaient facilement aux grands cañons du Colorado ! Aussi bien, ne les appelait-on point les *Carrières d'Amérique ?* On les avait, à force, défoncées, creusées, minées, morcelées, déchiquetées pour en tirer tout le substantifique plâtre possible. Des galeries longues de mille mètres ! Des voûtes hautes de quinze mètres ! Huit cents

1. *L'estomac de Paris*, publié par A. Coffignon à la fin du siècle dernier, rappelait que les garçons bouchers des abattoirs utilisaient encore les terriers et les dogues pour venir à bout des bœufs trop rétifs... Des règlements de police ont mis fin à cet affreux procédé qui perpétuait les combats de la barrière de Pantin.

2. Voir *Milord l'Arsouille*, par Alain Decaux. *Revue de Paris* d'août 1955.

ouvriers au travail ! Cent cinquante mille mètres cubes de plâtre annuellement extraits de ces monts, sans parler de l'argile, du marbre, des briques et de la chaux. Les Buttes « rapportaient du revenu », comme eût dit Stendhal.

Tout compte fait, il ne paraissait plus possible de laisser subsister des carrières dans le nouveau Paris, et des carrières aussi dangereusement fréquentées que celle-là.

Notre jardinier principal nous explique, non sans innocence, ce que furent les véritables raisons qui déterminèrent la condamnation des vieilles carrières de plâtre : « La ville de Paris savait que les améliorations matérielles influent beaucoup sur les mœurs et qu'en nettoyant ces parages, elle en transformerait la population ou la contraindrait de quitter la place. D'autres mobiles venaient s'ajouter à cette juste raison : le sol accidenté des buttes rendait le quartier impropre à toute sorte d'industrie. Il était partout miné en dessous (!) ; il ne fallait pas songer à construire, même en le nivelant. D'ailleurs c'était un obstacle pour les communications entre Belleville et La Villette. « *Les terrains* (c'est nous qui soulignons) *devaient à ce fatal voisinage une énorme dépréciation, improductifs pour l'industrie comme pour la culture.* Il fallait donc créer là un attrait nouveau. » Rien n'est plus clair : il s'agissait moins de convertir les Buttes-Chaumont en un beau et bon jardin que d'aménager un quartier rentable. Les « maisons de rapport » qui allaient être construites sur terrain ferme, autour des Buttes, eussent-elles été aussi avantageuses avec, comme voisins, des « bohémiens et des gens sans aveu » ? « Faites-moi de bonnes verdures, je vous ferai de bonnes finances », proclamait le siècle de la spéculation.

Derrière le jardinier principal, il y avait un ingénieur en chef, un préfet de la Seine, un empereur des Français, un prince allemand et un jardin anglais. Il y avait Alphand, Haussmann, le prince de Puckler-Muskau et le jardin du duc de Hamilton. L'empereur et le prince étaient amateurs de jardins. Durant son exil, Louis-Napoléon avait dessiné ceux du duc de Hamilton, au château de Brodrik, en Écosse. « C'était, disait le duc sous le second Empire, un merveilleux jardinier-paysagiste et, si jamais il perdait sa place, je le prendrais volontiers comme jardinier-chef. » La correspondance de Puckler-Muskau, qui avait été lui-même, en dilettante, un bon inventeur de parcs, montre bien qu'avant de parler d'Alphand et d'Haussmann, il faut citer le nom de Napoléon III lorsqu'il est question de la politique des jardins sous le second Empire. « J'ai travaillé, dans le sens littéral du mot, avec l'empereur des Français, au bois de Boulogne, écrivait en 1854 Puckler-Muskau ; je suis heureux de voir combien l'art des jardins est de plus en plus en faveur et mieux compris. » Louis-Napoléon, qui avait souvent rêvé devant les jardins de Londres, où il avait si longtemps vécu, voulait créer à Paris l'équivalent de ce que sa mystique de la vie britannique lui inspirait. Haussmann devait réaliser les vues impériales alors

qu'Alphand allait être, sur le plan pratique, chargé d'appliquer celles-ci — ce qu'il fit avec une conscience et un zèle de bon subordonné que le baron-préfet se plut à reconnaître au cours de condescendants éloges.

C'est donc à ce fidèle exécutant — ancien élève de Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées, collaborateur d'Haussmann à la Préfecture de Bordeaux, avant de suivre son patron à Paris — que fut confiée la charge de métamorphoser des carrières parisiennes en jardin anglais. Pour être exact, précisons qu'Alphand était entouré de techniciens choisis par Haussmann lui-même : Davioud, architecte, Darcel, ingénieur chargé de l'exécution des travaux, Barillet-Deschamps, jardinier en chef de la ville, venu de Bordeaux comme ses supérieurs hiérarchiques.

Les travaux, commencés en 1864, furent achevés trois ans plus tard. Le 1er avril 1867, jour de l'inauguration de l'Exposition Universelle, le jardin était solennellement ouvert au public. Les Buttes-Chaumont étaient régénérées.

⁂

Louis XIV a fait Versailles. Napoléon III, les Buttes-Chaumont. On peut rire de ce décor incongru, de ces rochers et de ces falaises, de ces lacs et de ces cascades (alimentés par les eaux du canal Saint-Martin), de ces grottes et de ces ponts, de ces chalets des Alpes et de ces cèdres de l'Himalaya, de ces vingt-sept hectares de belle nature pour la confection de laquelle mille ouvriers et cent chevaux ont transporté, de Pantin, de La Villette, de Belleville et de Ménilmontant, deux cent mille mètres cubes de terre végétale après avoir exécuté plus de huit cent mille mètres cubes de terrassements, le tout pour quatre millions cinq cent mille francs. On peut sourire de l'enthousiasme des contemporains devant le spectacle un peu extravagant des nouvelles Buttes, où le faux se mêle au vrai « avec tant d'art qu'on ne distingue point la main de l'ouvrier d'avec celle de la nature ». On peut s'attendrir à la lecture des descriptions lyriques qui parurent aux lendemains de l'inauguration : « Les eaux, disait-on, sortant du flanc de la terrasse, se déversent dans un ravin abrupt, bondissent sous un pont de roches jeté sur l'allée de ceinture, et se précipitent enfin à l'intérieur de la grotte à travers les fougères et les plantes sarmenteuses. » Quant aux grottes, qui atteignent vingt mètres de hauteur, « de leur sommet pendent d'énormes stalactites hardies et menaçantes. Peu de situations peuvent être comparées à celle-ci, lorsque les eaux descendent avec fracas dans cette salle immense, pour se déverser ensuite et s'épanouir dans un lac paisible. » On peut rire, sourire ou s'attendrir, songer à Louis XIV qui a forcé, lui aussi, la nature mais qui, au lieu de l'exalter, l'a contrainte. On peut aussi, lorsque l'on est Louis Aragon, « paysan de Paris », entrer aux Buttes-Chaumont en compagnie d'André Breton et de Marcel Noll « avec le sentiment de la conquête et la véritable ivresse de la disponibi-

lité d'esprit », écrire une des grandes pages du lyrisme surréaliste et, tout compte fait, rendre un somptueux hommage — l'hommage de l'humour noir et de l'amertume — au « pays inventé ».

⁂

Le Luxembourg, les Tuileries, le parc Monceau, le bois de Boulogne, jardins bourgeois ? Soit. Jardins, pourtant, qui appartiennent à tout Paris au moins autant qu'au Tout-Paris. Mais, curieuses Buttes-Chaumont, à qui appartenez-vous sinon à vous-mêmes, puis à vos proches, puis à quelques amis fidèles ? Ce qui est peut-être la création la plus parfaite du plus étrange des Bonaparte n'appartient pas encore à tout Paris. Il faut plus d'un siècle pour apprivoiser un animal aussi singulier que celui-là. Et puis, nul ne l'ignore, Paris, comme l'univers, est attiré par l'Occident. Une semblable création, à la porte Maillot, serait aujourd'hui atteinte par le mouvement, par la vie, par la mode. Ces buttes de notre extrême-orient parisien, le promeneur solitaire ou le flâneur des deux Rives, ne les rencontre pas sur son chemin quotidien, entre deux libraires et deux antiquaires ; l'homme d'affaires ne les croise pas entre deux banques. Seul les connaît, les fréquente, les aime bien, le naturel de cette lointaine contrée. Les autres disent : « Tiens, oui, un jour prochain, j'irai aux Buttes-Chaumont. Me croirez-vous ? Je n'y suis jamais allé ! », ou : « Il y a un siècle que je ne suis entré aux Buttes-Chaumont. C'est au bout du monde. Au premier dimanche de soleil, vous m'y verrez. »

Le second Empire tout entier nous y attend, romantique et réaliste, généreux et avisé, faisant, pour une bonne chose, une bonne affaire. On veut oublier aujourd'hui celle-ci et ne retenir que celle-là. Oui, une bonne chose — d'abord pour ce quartier jadis déshérité ; ensuite, pour l'ensemble de la ville. Toute nouvelle tache de verdure est un immense bienfait pour une cité moderne. Et si le second Empire n'avait fait, à Paris, que des jardins, il aurait droit à une reconnaissance qui ne pourrait point cesser. Outre les Buttes-Chaumont, on lui doit le parc Montsouris et le réaménagement des bois de Boulogne et de Vincennes. Cet actif est loin d'être négligeable. Pour la même période, hélas ! un lourd passif s'établit qu'il serait vain de dissimuler. Le XIXe siècle a condamné à une fin inéluctable la plus grande partie des espaces vierges ou des espaces verts parisiens. Aujourd'hui, Paris n'a plus à la disposition de ses poumons que le quart de l'air pur où respirait la ville il y a un siècle et demi. Cette évolution dramatique, le second de nos Empires en porte une pesante responsabilité. Et ce ne sont pas les squares de confection dont Haussmann et ses successeurs ont petitement parsemé la ville nouvelle, et qui font ressortir avec encore plus de force la tristesse, la médiocrité et l'insalubrité des « maisons de rapport » que l'on sait, qui remplaceront jamais les nobles et salubres jardins intérieurs du fau-

bourg Saint-Germain ou du Marais, peu à peu grignotés ou engloutis par le siècle de la spéculation.

La spéculation a joué aussi son rôle déterminant dans la création des Buttes-Chaumont et dans la construction du quartier qui l'entoure. Nous le répétons ici, comme il nous faut, pour conclure, redire que, de la plus froide spéculation, peut naître parfois un résultat heureux non seulement pour ceux qui l'ont engagée à leur profit, mais pour ceux, plus nombreux après tout, qui ne sont pas moins devenus les bénéficiaires essentiels d'une opération financière de grande envergure : à savoir, les Parisiens.

⁂

Un dimanche d'avril... ou d'octobre, on découvrira, au cœur cocasse des Buttes-Chaumont, l'âme baroque du second Empire. Car, enfin, nous adorons Versailles, mais nous ne pouvons point haïr les Buttes ; nous idolâtrons Bach, mais nous avons plaisir à deviner ici Offenbach. Et aux Grandes Nuits de Versailles, nous aimerions opposer les Petites Nuits des Buttes-Chaumont. Oh ! voir au creux des grottes défiler les carabiniers, écouter, du balcon d'un chalet, la lecture de la lettre ironique et voluptueuse de la Périchole, assister, au bord du lac, au départ pour Cythère de la barque d'amour, entendre la belle Hélène invoquer Vénus à l'ombre du temple de la Sibylle, suivre le quadrille d'*Orphée aux Enfers* à travers tous ces méandres malins, rire du rire frénétique et chavirant de la *Vie parisienne !* Que ne le crée-t-on, toute affaire cessante, ce festival des Buttes-Chaumont ! Que ne donne-t-on libre cours à toutes les féeries dans cette nature saugrenue s'il en fut jamais ! Et que n'accorde-t-on le calme de la nuit aux cathédrales et aux châteaux des grands siècles ! Le plain-chant gothique, les symphonies classiques n'ont nul besoin d'une nouvelle orchestration de lumière artificielle. L'opéra-bouffe des Buttes-Chaumont la suscite, l'appelle, l'exigerait au besoin. Si jamais se tient ici ce festival du second Empire, je demande que l'on érige, au détour d'un sentier, une statue à Napoléon III, non point, rassurez-vous, à l'homme du Deux-Décembre, ni à l'homme de Sedan, mais, tout simplement, à l'homme des Buttes-Chaumont.

YVAN CHRIST

GÉRARD DE NERVAL ET " SYLVIE "

par JEAN RICHER

Cette histoire que vous appelez la peinture naïve, c'est le rêve d'un rêve.

Marcel Proust.

I

SUR *Sylvie*, de Gérard de Nerval, on a souvent écrit, et fort bien. Le public le plus large connaît le nom de l'écrivain, grâce à ce petit chef-d'œuvre. Le centenaire de sa mort peut inciter à examiner les circonstances particulières dans lesquelles l'œuvre fut écrite et les thèmes principaux qui s'y ordonnent, et sont à l'origine de l'espèce d'envoûtement que ces pages exercent sur des lecteurs de tempéraments très différents.

« Je suis du nombre des écrivains dont la vie tient intimement aux ouvrages qui les ont fait connaître », a déclaré Gérard dans les *Promenades et Souvenirs*. En fait, *Sylvie*, avec *Aurélia*, représente la somme de l'expérience nervalienne. Malgré leurs aspects différents, ces deux œuvres, écrites en même temps, forment les deux volets d'un diptyque.

Entreprendre l'étude complète de la genèse de *Sylvie*, ce serait d'abord retracer en détail l'enfance et l'adolescence de Nerval. Cependant, le récit n'est pas purement autobiographique, contrairement à ce que parut croire l'un des premiers biographes de Nerval, Alfred Delvau, qui eut sur ce point de nombreux imitateurs.

Vers 1833, Nerval griffonnait, dans un carnet encore inédit, des notes et des fragments de dialogues pour une œuvre intitulée *Dolbreuse*, conçue successivement comme une pièce de théâtre, puis comme un roman. Le personnage le mieux dessiné dans ces notes était explicitement identifié à « Rousseau l'auteur » et l'influence de *la Nouvelle Héloïse* y était très visible.

C'est en 1849 qu'au chapitre X du *Marquis de Fayolle*, publié en feuilleton dans *le Temps*, l'écrivain donnait une première ébauche de

la délicieuse scène du simulacre de mariage qui devait reparaître quelques années plus tard dans *Sylvie* (chap. VI).

« — *Vous souvenez-vous, mademoiselle, dit Georges tenant toujours l'anneau dans ses doigts, des circonstances dans lesquelles vous m'aviez donné ce bijou ? c'était à la ferme d'Yvonne...*

— *Oui, Georges, je me le rappelle.*

— *Cette bonne femme nous avait conduits dans sa chambre et elle nous avait fait voir ses vêtements de noce et ceux de son mari... Vous le rappelez-vous ? Ce n'étaient que velours et taffetas. Si bien que nous eûmes l'idée de nous en revêtir ; nous nous trouvions assez grands déjà pour avoir l'air de deux petits mariés.* »

De cette scène, Gérard devait donner deux autres récits encore, l'un dans un fragment adressé à son ami Stadler, l'autre au chapitre V des *Promenades et Souvenirs.*

A partir surtout de 1849-1850, la vie et l'œuvre de Nerval se présentent comme une vaste entreprise de recherche du temps perdu. Le processus de régression, la remontée aux sources, conduiront le poète à retrouver, par-delà sa propre enfance, les mythes de sa famille, le pays des ancêtres et les origines mêmes de l'humanité.

Dans les derniers mois de 1849 et durant toute l'année 1850, Nerval parvint à se loger rue Saint-Thomas-du-Louvre, à proximité de l'impasse du Doyenné, où il retrouvait les chers souvenirs de la Bohème galante et de l'époque de la passion pour Jenny Colon. A la fin du mois de novembre 1850, Gautier lui écrivait : « Ernesta prétend que tu perches rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 4. Je croyais ces masures démolies. » Gérard n'abandonna la place que lorsqu'on lui eut signifié son expulsion. La disparition des maisons qui occupaient l'actuelle cour du Carrousel devait inspirer à Baudelaire les vers mélancoliques :

Le vieux Paris n'est plus ; la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel.

Vers cette époque, Gérard multiplia ses excursions dans le Valois, pays de ses ancêtres maternels. Ses souvenirs d'enfance ravivés devaient lui fournir la matière d'une partie d'*Angélique*, de *Sylvie* et des *Promenades et souvenirs.* Il donna d'ailleurs souvent plusieurs versions d'un même épisode dans l'une ou l'autre de ces œuvres.

Les lettres que nous possédons permettent de penser que la composition de *Sylvie* dura environ un an, de l'été 1852 à l'été 1853.

Dès mars 1852, Gérard parlait dans une lettre à Anténor Joly d'un récit intitulé *l'Amour qui passe* ou *Scènes de la vie*, qui était probablement une première idée de *Sylvie.* (Le 29 juin de la même année,

le Pays annonçait *l'Amour qui passe*, qui ne parut pas.) Dans l'intervalle, le 23 mai, Gérard avait indiqué à son père qu'il allait se rendre à la grande fête des tireurs d'arc de Creil et, dans *Sylvie*, il attribuera abusivement au village de Loisy la gloire de posséder une compagnie d'archers.

En août 1852, ayant déjà promis son texte à Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, il lui mandait : « Quand vous m'avez écrit, j'étais dans le Valois, faisant le paysage de mon action. » Mais, le 11 février, il écrivait à de Mars, secrétaire de rédaction de la *Revue* : « Je n'arrive pas. C'est déplorable. Cela tient peut-être à vouloir trop bien faire. » A cette date, il était depuis cinq jours l'hôte de la maison de santé municipale, où il devait séjourner jusqu'au 27 mars. C'est pourquoi il ajoutait : « Ce n'est pas maladie réelle, mais lourdeur d'esprit. » Le 29 juillet, *Sylvie* n'était toujours pas terminée, c'est ce qui résulte d'une autre lettre à de Mars que nous copions presque en entier à cause de son importance : « Je vais vous en porter demain. Je reviens de Chantilly, où j'étais allé prendre un paysage. Je suis sûr de l'histoire, mais non de ne pas l'écourter. Après tout, nous ferions un autre morceau sous un autre titre. Autrement, cela n'en finira pas [...] La seule hâte me fait travailler, comme toujours. Sinon, je *perle* trop. »

Sylvie, on le sait, parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1853, et le poète dut être interné dix jours plus tard, à la suite d'une de ses plus violentes crises. Il resta à la clinique du Dr Blanche jusqu'au 27 mai 1854, avec une courte sortie en septembre.

Ainsi, *Sylvie*, œuvre où l'on s'est souvent complu à voir une petite merveille de clarté française, a été conçue et rédigée entre deux crises de dérangement mental, dans les circonstances en apparence les moins favorables au travail intellectuel.

Il pourrait y avoir une querelle de *Sylvie*, tournant autour des notions de *réalité* et de *réalisme*. Mais seule importe ici la conception que Nerval se faisait du réel. Or, relisons *Aurélia* : « Je crois que l'imagination humaine n'a rien inventé qui ne soit vrai, dans ce monde ou dans les autres. » *Sylvie* et *Aurélia*, écrites en même temps, décrivent le même univers mental. Il est même possible que les deux œuvres aient d'abord été conçues comme un seul et même récit suivi. C'est ce que confirmera peut-être le carnet que posséda Joseph Méry, si jamais il est retrouvé et publié. Il contenait, a dit l'ami de Nerval, une version de *Sylvie* différente de la version connue et n'ayant pas atteint encore « au degré de perfection » que Gérard recherchait toujours.

Le secret de sa méthode et de son art, Nerval le livre avec sa coutumière discrétion à la fin du chapitre III de *Sylvie* : « *Recomposons* les souvenirs du temps où j'y venais si souvent. »

Cette « recomposition » des souvenirs, ce mélange de ce qui est imaginaire et de ce qui est réminiscence ou, suivant la formule de G. Poulet,

cette « confusion du monde des rêveries et du monde des souvenirs », Nerval en avait trouvé des modèles dans *la Nouvelle Héloïse* et dans Restif de La Bretonne, dont il s'était improvisé le biographe. Répondant le 30 janvier 1853 au mystificateur-collectionneur Ludovic Picard, il refusait même l'épithète de « réaliste » comme auteur des *Nuits d'octobre*, parues dans *l'Illustration* en octobre et novembre 1852 : « Le seul article que j'ai écrit dans le genre *réaliste* dont vous parlez n'était qu'une sorte d'imitation satirique de Dickens, de sorte que je n'oserais me mettre au rang des maîtres du genre. » C'est qu'il savait bien que son réalisme, comme celui de ses maîtres Rousseau, Restif et Nodier, consistait à s'attribuer les aventures qu'il aurait souhaité vivre. Voici d'ailleurs en quels termes il a défini l'art de Restif : « Lorsqu'il manquait de sujets, ou qu'il se trouvait embarrassé pour quelque épisode, il se créait à lui-même une aventure romanesque, dont les diverses péripéties, amenées par les circonstances, lui fournissaient ensuite des ressorts plus ou moins heureux. On ne peut pousser plus loin le *réalisme*. » Cette définition vaut pour Gérard, en prenant « se créait à lui-même » dans le sens le plus large.

Si bien que, dans *Sylvie* comme dans *Aurélia*, le narrateur est imaginaire. Celui qui dit « je » est un Gérard Labrunie idéalisé ; il lui emprunte plus d'un trait : c'en est, si l'on veut, l'archétype animé, présentant de son modèle une image très retouchée. Quant à la créance qu'il faut attribuer à ses aventures supposées, relisons le chapitre VII de *Sylvie* : « En me retraçant ces détails, j'en suis à me demander s'ils sont réels, ou bien si je les ai rêvés. » *Sylvie* n'est donc pas une autobiographie, mais un roman. A côté des œuvres de Rousseau et de Restif, Gérard a goûté d'autres récits où le fantastique se marie au quotidien et, en particulier, *l'Ane d'or* d'Apulée, *l'Hypnérotomachie* de Francesco Colonna, les récits et nouvelles de Charles Nodier.

Pour les deux premiers ouvrages, l'influence est admise et reconnue : allusions à l'époque alexandrine, idée du chapitre IV, « Un voyage à Cythère », venant du chapitre du *Songe de Poliphile* intitulé : « Comment ils arrivèrent en l'île Cythérée, la beauté de laquelle est ici décrite. » De même, la mention au chapitre V de la pervenche, fleur chère à Rousseau, annonce la référence à *la Nouvelle Héloïse*.

Mais on n'a pas signalé, à notre connaissance, que la célèbre scène de la ronde des jeunes filles, au chapitre II de *Sylvie*, reprend un épisode semblable de *Thérèse Aubert* de Charles Nodier.

Ces emprunts littéraires n'ont pas une importance considérable, même si on y joint les souvenirs de *la Divine Comédie* et de *Werther*. Ils prennent place dans une très riche orchestration dont les thèmes fondamentaux sont constitués par les souvenirs et les réminiscences personnelles. Ceux-ci sont souvent indépendants des personnages de *Sylvie* et paraissent dans toute l'œuvre de Nerval.

II

Il est un texte capital dont il faut toujours partir quand il s'agit des convictions les plus intimes de Nerval et des buts qu'il assignait à son art ; c'est la préface à la troisième édition de *Faust* (1840). Il y disait de Gœthe, c'est-à-dire du poète tel qu'il le concevait : « Pour lui comme pour Dieu, sans doute, rien ne finit, ou du moins rien ne se transforme que la matière, et les siècles écoulés se conservent tout entiers à l'état d'intelligences et d'ombres, dans une suite de régions concentriques, étendues à l'entour du monde matériel. Là, ces fantômes accomplissent encore ou rêvent d'accomplir les actions qui furent éclairées jadis par le soleil de la vie, et dans lesquelles elles ont prouvé l'individualité de leur âme immortelle. Il serait consolant de penser, en effet, que rien ne meurt de ce qui a frappé l'intelligence, et que l'éternité conserve dans son sein une sorte d'histoire universelle, visible par les yeux de l'âme, synchronisme divin, qui nous ferait participer un jour à la science de Celui qui voit d'un seul coup d'œil tout l'avenir et tout le passé. »

Examinées dans la perspective que nous offrent ces lignes, des œuvres comme *Sylvie*, *Aurélia* et *les Chimères* représentent probablement les efforts les plus ambitieux de Nerval pour s'affranchir, par les moyens de l'art, des limitations ordinaires du temps et de l'espace.

Dans *Sylvie*, la plongée de Nerval dans son propre passé s'opère en deux étapes successives : de même que, dans la réalité, il avait retrouvé, en se logeant rue Saint-Thomas-du-Louvre, l'atmosphère des années 1834-1838, il ressuscite, dans le premier chapitre de *Sylvie*, la figure de Jenny Colon qu'il aimait alors. Le procédé d'évocation découvert par Gérard est celui-là même dont usera Proust : il repose sur le mécanisme élémentaire de l'association des idées. S'étant reporté par la pensée à 1835, Gérard peut remonter plus facilement dans le temps ; il évoque une excursion dans le Valois qu'il fit à cette époque, et toute sa jeunesse repasse devant lui. Le lecteur est simultanément en 1820, en 1835 et en 1853. Gérard croit avoir aboli le temps, alors qu'il n'a fait que superposer trois moments de la durée. Mais sa croyance à l'astrologie suggère à l'écrivain un procédé pour voyager plus commodément dans le temps : il doit exister en quelque sorte des moments homologues de la durée ; à de certaines dates, l'ordre de l'univers se trouve être à peu près le même. Le voyant qui en prend conscience et qui revient, au moment opportun, en un certain point du monde pourra apercevoir simultanément une série de moments semblables.

C'est pourquoi il y a dans *Sylvie* une sorte de calendrier mystique et pourquoi aussi les lieux du Valois y prennent une telle importance. Sur quatorze chapitres, cinq portent des noms de localités : « Le village », « Othys », « Châalis », « Le bal de Loisy », « Ermenonville » (chap. V à IX).

Le *village* par excellence, c'est Loisy, mis pour Mortefontaine, où demeure Sylvie. L'heure importe peu (« Quelle heure est-il ? Je n'avais pas de montre »).

Mais le *seul moment*, c'est le jour de la Saint-Barthélemy, patron du village, qui tombe le 24 août. C'est ce que nous apprend la huitième lettre d'*Angélique*. Ne soyons pas surpris de voir le narrateur de *Sylvie* parcourir à pied de telles distances entre Mortefontaine, Loisy et Ermenonville. Le véhicule qui le transporte possède la vitesse de la pensée. Gérard recompose une série de promenades au pays de son enfance sans trop s'inquiéter de la vraisemblance de son récit. Le poète, sur ces « chemins bien peu frayés », est parti à la recherche de sa propre légende, il a revécu les amours de son enfance et a trouvé dans la rêverie et le rêve une seconde vie. « Combat du rêve et de l'amour », le titre même du *Songe de Poliphile* conviendrait à *Sylvie*.

Après la belle étude de François Constans, il n'est plus nécessaire de souligner la construction ternaire de la nouvelle :

Dans le *Voyage en Orient*, Nerval avait distingué trois grandes déesses en une : la *Vénus infernale*, aînée des Parques, appelée aussi Morpho et Libitina, identifiée à Hécate ; la *Vénus populaire*, terrestre, Pandémos ou Cythérée, et la *Vénus céleste* ou Uranie, Euploea, Pontia, Apostrophia, ayant pour symbole l'*Étoile* et identifiée à Artémis. Ces aspects divers de la Mère, confondue avec la Mort, sont rassemblés dans le sonnet *Artémis*. Des correspondances secrètes et immédiates relient entre eux les échelons des trois mondes. Or, Aristide Marie a publié une variante du chapitre V de *Sylvie* où on lit : « ... je résolus de ne pas aller plus loin et d'attendre le matin. O nuit ! j'en ai peu connu de plus belles : je ne sais pourquoi, dans les rêveries vagues qui m'étaient venues par moments, deux figures aimées se combattaient dans mon esprit : l'une semblait descendre des étoiles et l'autre monter de la terre. La dernière disait : Je suis simple et fraîche comme les fleurs des champs ; l'autre : Je suis noble et pure comme les beautés immortelles conçues dans le sein de Dieu... » Le ton même de ces phrases suffirait à prouver l'identité fondamentale des thèmes de *Sylvie* et d'*Aurélia*, qui a fait dire à M. François Constans : « L'histoire d'Adrienne ressemble à un chapitre détaché d'*Aurélia* où le rêve tendrait à glisser sur le plan de la vie. »

On est donc autorisé à voir dans les trois héroïnes de *Sylvie* des figures des Trois Vénus, composites et en grande partie imaginaires. Dès le premier chapitre, l'actrice Jenny Colon-Aurélie prend figure d'Étoile et de déesse infernale ; dans le deuxième chapitre, Adrienne, qui doit baucoup à Mme de Feuchères, reine du pays d'enfance, est divinisée à son tour. Enfin, au chapitre IV, Sylvie incarne la Vénus Cythérée. Les trois déesses échangent leurs attributs et leurs rôles jusqu'à complète identification dans l'esprit du poète (« Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice, et si c'était la même !.. Et Sylvie que j'aimais tant... »

(chap. III), cela malgré les faits qui s'opposent à cette confusion ardemment désirée. Les trois femmes occupent successivement le devant de la scène, s'associent et s'opposent, pour se perdre enfin dans l'aveu d'un triple échec de leur poète. Elles paraîtront tour à tour en divinités de l'au-delà : Aurélie dès le début, Adrienne en *sainte de l'abîme*, au chapitre VII, Sylvie au chapitre XI lorsque Gérard la conduit dans la salle de Châalis où il prétend avoir aussi entendu chanter Adrienne. C'est donc bien une *descente aux enfers* que veut décrire Gérard.

Le personnage de Sylvie a naturellement séduit les amateurs de folklore. Mais il est peu probable qu'il ait eu un modèle vivant. Il faut, croyons-nous, y voir plutôt une personnification de « ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France ».

Une lecture attentive des *Promenades et souvenirs* et d'*Angélique* confirme cette manière de voir. La huitième lettre d'*Angélique* indique l'origine d'un nom qui vise à faire du personnage comme l'incarnation de l'esprit de la terre natale : Nerval s'inspire du nom de « ces rudes tribus des *Sylvanectes* [qui] formaient une branche redoutable des races celtiques ». Et il précisera, au début de la dixième lettre : « Je ne voyage jamais dans ces contrées sans me faire accompagner d'un ami, que j'appellerai, de son petit nom, Sylvain.

» C'est un nom très commun dans cette province, — le féminin est le gracieux nom de Sylvie, — illustré par un bouquet de bois de Chantilly, dans lequel allait rêver le poète Théophile de Viau. »

Que penser d'ailleurs d'une héroïne qui, au gré de l'inspiration du moment, dans les divers textes qui se rattachent à *Sylvie*, se nomme tantôt Sophie ou Sidonie, tantôt Émerance, Fanchette ou Célénie ? De cette dernière, par exemple, Gérard dit dans les *Promenades et Souvenirs* (« Chantilly », chap. VIII) : « Cette petite Velléda, du vieux pays des Sylvanectes, m'a laissé des souvenirs que le temps ravive », formule étrange, mais très révélatrice du psychisme de l'écrivain. En fait, comme l'a noté M. Constans : « Ce n'est pas à l'imaginaire Sylvie que Gérard crie « Sauvez-moi ! » C'est à son passé et au pays où il fut élevé et connut les premiers émois de l'amour et les premiers charmes du rêve. » Quant à Adrienne, elle se confond avec la Delphine de la sixième lettre d'*Angélique* et avec l'Amazone des Mémorables d'*Aurélia*.

III

Née du refus du réel, au sens le plus habituel du mot, *Sylvie* ne pouvait être une nouvelle banale. Dans son essai sur *le Rêve éveillé*, Léon Daudet notait : « Il semble bien [...] que le besoin primordial de l'homme [...] soit le rêve et l'abandon du rêve. » Or, non seulement *Sylvie* plonge le lecteur dans cette atmosphère, particulière au rêve éveillé, où le souvenir ne se distingue plus de l'imaginaire, mais l'au-

teur y fait appel aux ressources de plusieurs arts. Déjà, Georges Poulet avait noté le côté wagnérien de *Sylvie*. Rappelons que, le 30 juin 1854, Nerval écrira au Dr Blanche : « Mes théories, que je n'expose pas souvent, se rapportent assez à celles de Richard Wagner. » Dans *Sylvie*, Nerval emprunte à la musique, à la danse, à l'art des jardins. Il organise des cortèges. Il fait jouer, chanter ou défiler ses personnages sur un lac, dans des temples ou des monuments en ruines...

La structure même du récit, avec ses trois grands leitmotive, est par essence musicale et ce n'est pas par hasard que les trois héroïnes chantent à tour de rôle, puisque l'idée même de l'amour était associée chez Gérard à l'image d'une femme qui chante. (Cela, sans doute, tant à cause des jeunes tantes qui l'avaient élevé, qu'en raison de sa passion pour Jenny Colon.) Là est le lien profond entre *Sylvie* et l'étude sur *les Chansons du Valois*. Adrienne fait entendre des romances anciennes et de pieux cantiques, Aurélie est chanteuse d'opéra, Sylvie fredonne des chansons populaires et retrouve même les chœurs alternés d'un antique épithalame. La perte de l'enfance chez Sylvie est symbolisée par le fait qu'elle module quelques sons d'un grand opéra moderne ; « elle phrasait ! »

Peut-être faut-il attribuer en partie à une influence shakespearienne l'emploi des travestissements, des doubles, et la récurrence du thème de « la pièce dans la pièce ». Dès mars 1836, dans un texte que vient de révéler Gilbert Rouger[1], Nerval écrivait : « Vous nous savez des poètes à prendre le théâtre pour la réalité, et la réalité pour la pièce qu'on joue. » En effet, s'il n'y a ni lieu, ni temps, nous pouvons concevoir quelque doute sur notre identité personnelle et sur notre existence même. Et comment savoir ce qui est plus réel du théâtre ou de la vie, si Sylvie est la petite paysanne ou bien la « fée des légendes éternellement jeune » (chap.VI), si Adrienne est la religieuse ou bien l'actrice transfigurée par son costume (chap. VII) ?

A ce thème se trouve associée l'une des constantes obsessions de Nerval, présente déjà dans une œuvre de jeunesse, *le Prince des Sots*, celui de la troupe de théâtre itinérante accompagnée de son seigneur-poète. A la suite du *Roman comique* et de *Wilhelm Meister*, Gérard rêva de placer son *Brisacier* et, en 1836, conçut avec son ami Gautier ces *Confessions galantes de deux gentilshommes périgourdins* qui donnèrent naissance, beaucoup plus tard, au *Capitaine Fracasse*. La dédicace des *Filles du feu* à Alexandre Dumas, effort avorté pour établir la liaison entre les différents récits et en prouver l'unité profonde, montrait justement le poète amoureux de l'Étoile. Et le thème se retrouve au chapitre XIII de *Sylvie*.

Nerval conçoit d'ailleurs les théâtres comme un lieu d'épreuve, ce qui s'explique à la fois par son expérience d'amoureux d'une actrice frivole et par son métier de chroniqueur dramatique.

1. *Mercure de France*, mai 1955.

Car *Sylvie*, comme *l'Ane d'or* d'Apulée et comme *Aurélia*, est le récit d'une initiation, d'une descente aux enfers : « Quelques-uns d'entre nous prisaient peu ces paradoxes platoniques, et, à travers nos rêves renouvelés d'Alexandrie, agitaient parfois la torche des dieux souterrains. » De là une tonalité rouge bien sentie par Proust : « La couleur de *Sylvie*, c'est une couleur pourpre, d'un rose pourpre ou violacé, et nullement les tons aquarellés de leur France modérée. A tout moment, ce rappel de rouge revient, tirs, foulards rouges, etc. Et ce nom lui-même pourpré de ses deux I Sylvie, la vraie Fille du Feu. »

La lumière dans laquelle baigne Sylvie, Nerval la doit à sa rêverie sans doute, mais celle-ci est noire et blanche, à peine rehaussée de quelques touches de couleur. Au chapitre IV, il avoue qu'un supplément de clarté lui est venu de Watteau : « La traversée du lac avait été imaginée peut-être pour rappeler *le Voyage à Cythère* de Watteau. » Dès 1842 [1], il avait traité ce thème : « des horizons de Watteau, aux nuances choisies parmi les tons les plus étranges, des soleils couchants violets, des arbres bleus, des eaux d'un rose tendre, des barques dorées aux guirlandes de roses, aux voiles de satin, qu'un flot d'amours poursuivait en se jouant sur le miroir des lacs. » Et on lisait dans la cinquième lettre d'Angélique : « *Le Voyage à Cythère* de Watteau a été conçu dans les brumes transparentes et colorées de ce pays. C'est une Cythère calquée sur un îlot de ces étangs créés par les débordements de l'Oise et de l'Aisne, ces rivières si calmes et si paisibles en été. »

Ainsi, une secrète affinité semble relier le peintre de Valenciennes à Gérard, descendant du peintre flamand Olivier Béga et paysagiste du Valois.

Ce triomphe de l'artifice le plus aimable se relie à toute une constellation de thèmes, à un complexe extrêmement riche qui vise à donner l'impression d'un dix-huitième siècle de songe où la nature aménagée est aussi décor de théâtre, grâce à des rochers savamment disposés, à des ruines construites ou découpées avec art (comme celles de Châalis), à des canaux et des bassins creusés à dessein, toutes choses qu'aimèrent le marquis de Girardin à Ermenonville et Le Pelletier de Mortefontaine.

Reprenant, avec la maîtrise de son talent, son idée ancienne de faire de Rousseau un personnage de roman ou de pièce, Nerval a eu l'habileté de l'associer à son récit par le truchement de Sylvie, lectrice de *la Nouvelle Héloïse* (chap. VIII), par la description de l'île des peupliers avec son cénotaphe (chap. IX), par la présence du père Dodu, disciple de Jean-Jacques (chap. XII). Si bien qu'on pourrait presque dire que Rousseau est l'un des personnages de *Sylvie*. C'est en tous cas autour de cette grande figure, associée à celle de Watteau, que s'organise l'idée que Gérard cherche à donner du siècle précédent.

1. *L'Ane d'or*, chapitre « Le bal de l'Opéra », voir *Nouvelle Revue Française*, février 1935.

« Amour, hélas ! des formes vagues, des teintes roses et bleues, des fantômes métaphysiques ! » s'écrie Nerval. Mais c'est parce qu'il refuse le monde et l'époque où il vit que le poète nous introduit dans l'univers enchanté de *Sylvie*. Il serait facile de montrer que le mal dont souffrait Nerval n'était qu'une forme particulière du « mal du siècle ». Le poète en eut si nettement conscience qu'il reprit, dans le chapitre V des *Promenades et Souvenirs* (« Une heure fatale sonna pour la France... »), la substance d'une page fameuse de la *Confession d'un enfant du siècle*, qu'il faut rapprocher aussi du début de *Sylvie*.

L'univers que nous proposent les meilleures nouvelles des *Filles du Feu*, et en particulier *Sylvie*, sans être entièrement coupé de la réalité matérielle, sur laquelle elles s'appuient, satisfait en nous un obscur besoin d'évasion. Le thème des déguisements, le jeu des ressemblances, la quête de l'enfance perdue, ajoutent au récit l'attrait du mystère et réveillent en nous le désir d'un Éden perdu. Devant un savant jeu de glaces se dessine le ballet d'Aurélie, de Sylvie et d'Adrienne, sans que nous sachions jamais si c'est mythe ou mystification, si c'est rêve ou récit.

L'univers magique dans lequel nous pénétrons se confond, en dernière analyse, avec la conscience même du poète: le prestige du souvenir revêt d'un égal enchantement les lieux aimés de l'enfance et les créatures à demi-imaginaires, ombres de vivantes, qui les peuplent. *Aurélia* tirera parti des ressources du rêve, mais la leçon de *Sylvie* était déjà : « le rêve est une seconde vie ».

La féminine et cythéréenne Sylvie, l'inquiétante et nocturne Jenny-Aurélie sont des figures de l'*anima*, tandis qu'Adrienne l'amazone, qui est aussi religieuse, est en relation avec l'*animus*. (Dans *Aurélia*, on aura la Mère, Isis, Aurélia, la Reine de Saba.) Une telle allégorie mystique, où chaque personnage incarne une fonction de l'esprit, n'est pas sans faire penser à certaines pièces de Shakespeare (*la Tempête*, par exemple) ou aux grands poèmes de William Blake.

Mais Nerval crut à la réalité objective des émanations de sa propre personnalité, il fut souvent dupe de ses fictions ; c'est, pour une part, en cela qu'a consisté ce qu'on nomme sa folie. Marcel Proust écrit avec raison : « Quand on le cite comme un modèle de grâce mesurée, on erre. C'est un modèle de hantise maladive. »

D'ailleurs, ce n'est pas l'héroïne qui donne son titre au récit qui triomphe dans *Sylvie*, c'est Aurélie, présente au chapitre XIII comme au chapitre Ier (ce qui ajoute un sens encore au vers : *La Treizième revient... C'est encor la première*) et c'est aussi la Morte (Adrienne).

Cette géographie mystique d'un Valois de songe, cette obsession des déguisements et des doubles mettent en évidence le côté narcissique du tempérament nervalien et une fuite devant le réel, manifestation larvée de la thanatophobie. Les formes vaporeuses nées d'un excès de complaisance de l'homme à l'égard de ses propres créations lui donnent un

instant l'illusion d'avoir transfiguré le passé éphémère en éternel présent. Mais l'apparent état de grâce auquel parvient ainsi l'artiste n'est qu'une forme de narcissisme. Le jour où il découvre qu'il n'a devant lui que l'image trompeuse de lui-même, renvoyée par le miroir de l'œuvre, il s'écrie avec mélancolie : «... j'avais nourri mon esprit de croyances bizarres, de légendes et de vieilles chansons. Il y avait là de quoi faire un poète, et *je ne suis qu'un rêveur en prose.* »

Gérard est bien prêt alors, ou de casser le miroir pour y effacer le décevant reflet, ou de se détruire lui-même.

La Treizième revient... C'est encor la première ;
Et c'est toujours la Seule, — ou c'est le seul moment :
Car es-tu Reine, ô toi ! la première ou dernière ?
Es-tu Roi, toi le Seul ou le dernier amant ?...

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement :
C'est la Mort — ou la Morte... O délice ! ô tourment !

C'est de ce terrible désespoir que le poète paya l'enchantement que nous procure la lecture de *Sylvie*, d'*Aurélia* et des *Chimères*, mais, réalisant le Grand Œuvre artistique, il s'y était mis tout entier à jamais.

JEAN RICHER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

PYRÉNÉES ET COTE BASQUE

par Pierre de Gorsse *(Hachette)*

Histoire et anecdotes : un livre très vivant, dans la manière d'André Hallays, sur les Pyrénées, leurs villes, leurs stations thermales. Il est curieux de voir comme ces stations aujourd'hui célèbres ont été lancées, Luchon par le maréchal de Richelieu (alors âgé de soixante-dix ans), Bagnères par Marguerite de Valois (femme de Henri IV) alors assez éprise de Jacques de Champvallon pour aller graver son nom sur les rochers de la montagne, Barèges par madame de Maintenon qui y conduisit le duc du Maine (cinq ans). Cauterets fut le décor de l'*Heptaméron*, Pau devint une ville quasi anglaise grâce au docteur Alexandre Taylor. Quant à Biarritz, sa vogue, on le sait, fut déterminée en quelques années, il y a un siècle exactement, par la présence estivale de l'impératrice Eugénie : maints souverains furent les hôtes de sa villa, ce qui détermina un violent appel de villégiatureurs aristocratiques ou snobs. P. de Gorsse lie ingénieusement l'histoire des Pyrénées à l'histoire littéraire : à Cambo, il évoque Edmond Rostand ; à Hasparren, Francis Jammes ; Luchon fait surgir Heredia qui lui consacra un de ses meilleurs sonnets (*Jadis l'Ibère Noir...*) ; Mérimée, s'il se plut à Biarritz, n'ignora pas Bagnères et l'on sait que Ramond, Taine, Toulet, Loti, découvrirent et fixèrent chacun quelque aspect de haute montagne, du Béarn ou du pays basque. Agréable livre nourri de lectures et de souvenirs où se rencontrent la grande et la petite histoire.

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 173.)

M. WILFRID BAUMGARTNER

Gouverneur de la Banque de France

par Paul Guth

Je contemple sur ma table un billet de banque. Il n'est pas beau ! Le pays de Watteau, de Chardin et de Renoir aurait pu se payer d'autres personnages que ces adolescents de patronage émergeant d'une corne d'abondance en carton ou ce barbu enchifrené qui prétend être Victor Hugo.

Mais au fronton de ce billet étincelle un titre prestigieux : Banque de France. Un des rochers sur lesquels, par-delà les remous des siècles, s'enracine la France : l'Académie française, la Comédie-Française, la Banque de France...

C'est dire avec quelle émotion, j'ai rendez-vous aujourd'hui avec le chef de cette banque. Beaucoup plus qu'avec un être réel qu'on pourrait saluer dans la rue, j'ai l'impression d'aller à la rencontre d'une entité : la Monnaie, le Crédit... D'ailleurs, il porte un titre qui l'installe parmi les statues du passé : le gouverneur de la province de l'or.

La Banque de France forme une énorme forteresse au confluent de la rue de Valois, de la rue du Colonel-Driant, de la rue Croix-des-Petits-Champs et de la rue de La Vrillière.

Dans un des plus vieux quartiers de Paris. Entre la statue de Louis XIV, caracolant sur la place des Victoires avec un visage de jeune chat sauvage, les arbres révolutionnaires du Palais-Royal qui, à chaque frisson de leurs feuilles, me semblent chanter *la Carmagnole*, et les montagnes de carottes des Halles.

J'entre par la rue de La Vrillière. De tous côtés des corps de garde, des factionnaires. On veille à pas comptés sur l'or de la République. Je gravis un immense escalier. Les huissiers ont une majesté digne d'un des fondements de l'État. Ils se lèvent, s'effacent, glissent dans le silence.

La porte capitonnée du cabinet est le bouclier des secrets. Je pénètre dans un des lieux de France les plus tapissés de confidences. M. le gouverneur Wilfrid Baumgartner s'avance vers moi avec une vivacité qui se joue du poids de l'encaisse métallique. Et je suis stupéfait.

Je me trouve en présence d'un jeune marquis du XVIIIe aux cheveux

gris. Il a troqué son justaucorps contre un de ces vestons en tissu soyeux qui triomphent des chaleurs. Une chemise blanche, une cravate noire, des chaussettes de soie noire. Une extrême élégance d'allure, de ton, de propos, affûtée par l'art de plaire.

Il a un visage de l'Est, qui correspond à son prénom de chevalier des bords du Rhin. Une bouche qui se retient de dire tout ce que son esprit voudrait, un nez à l'arête de lame, frêle, gracieux, des yeux qui se plissent et épanouissent des éventails de finesse de part et d'autre des arcades sourcilières profondes.

Il est né le 21 mai 1902 à Paris, dans la rue de Bellechasse, d'une famille originaire de Mulhouse. Après la guerre de 1870, son grand-père opta pour la France et fonda une petite usine de cotonnade à Fleury-sur-Andelle.

— Mon père était chirurgien des hôpitaux. Il a quatre-vingts ans maintenant et une vitalité extraordinaire. Nous sommes montés ensemble, cet été, au sommet de la Tournette, en partant de Talloire. Un orage nous a surpris. Mon père descendait en se dandinant et s'amusait à porter sa canne en amateur au-dessus de sa tête. Nous avons croisé une cordée dont le chef m'a dit : « Ce monsieur âgé qui est avec vous, il est dangereux ! Vous savez ce que c'est que la montagne, par temps d'orage. » Mon père est descendu en trois quarts d'heure. J'étais épuisé et lui frais comme l'œil.

M. Wilfrid Baumgartner n'a jamais quitté le septième arrondissement de Paris avant de venir à la Banque de France : rue de Bellechasse, rue de Bourgogne, rue de Varenne.

Il s'excuse presque d'avoir fait de bonnes études : d'abord au lycée Buffon. Mais, en même temps qu'il brillait en classe, il étincelait aussi sur le terrain de football où il était capitaine.

Une grande tristesse de son enfance fut le départ de son pere pour la guerre, avec le vide que cela créa au foyer.

La Bertha qui tirait sur Paris devait modifier le destin scolaire du jeune Wilfrid. On l'évacua à Poitiers où il arriva au troisième trimestre.

— J'étais un peu plus fort en grec que le professeur de grec. Mais un autre professeur, pour rabattre mon caquet de petit Parisien, écrivit sur mon livret scolaire : « S'est classé aisément deuxième dans la première du lycée de Poitiers ».

Il abonde en anecdotes scolaires, qui lui rappellent les débuts de sa vie éclatante de lauréat.

— A l'oral du bachot, j'arrive derrière un candidat des Deux-Sèvres qui expliquait *La Conscience*, de Victor Hugo. — « Qu'est-ce que ce Jéhovah ? demande indiscrètement l'examinateur. — Oh ! nous le connaissons tous ! répond avec une feinte jovialité le candidat. — Mais encore... — Eh bien ! Jéhovah c'était une femme... — Vous en êtes bien sûr ? — Ah ! c'est vrai. Que je suis bête ! Jéhovah, c'était une montagne !... »

Après son stage à Poitiers loin des crachements de la Bertha, le jeune Wilfrid retourna à Paris. Il fit son année de philosophie dans une fièvre de gloire et parmi les forêts de drapeaux de l'armistice. Il retrouva l'atmosphère merveilleuse de sa famille.

— Un interne de mon père a écrit un article sur l'atmosphère de notre foyer. Cet article était signé Mondor. Quatre frères, une sœur. Une famille protestante. Je me sens surtout protestant par l'éducation, par l'habitude d'un certain *self-respect*. Quant à la foi je n'oserais pas en parler. D'ailleurs, cette différence entre protestants et catholiques me paraît bien mince si l'on songe à l'évolution présente.

Nous parlons un peu éducation. Nous comparons, mentalement, l'éducation catholique, l'éducation protestante.

— Notre éducation protestante est caractérisée par un certain sentiment du devoir. Mais toutes les disciplines sont bonnes à condition que l'atmosphère le soit. Au fond, une certaine dureté de la vie est excellente, au départ, pour vous initier aux difficultés.

Il garde une reconnaissance fruitée d'émotion à ses professeurs.

— Grâce à eux, je me suis vraiment passionné pour les classiques et les romantiques. Au lycée Buffon, j'ai eu un professeur de littérature remarquable... Celui que j'étais si malheureux de quitter à cause de la grosse Bertha. Il était vêtu si pauvrement que nous disions : « Chaque année il remet un veston à ses manches ». Mais il nous parlait de Molière, d'Hugo, de Musset de façon admirable.

De ses études classiques, M. Baumgartner a hérité une mémoire phénoménale qui me semblerait exiger un crâne de cyclope et que je ne sais où placer dans le sien. Sous son front aussi fragile qu'une coupole de verre, il classe des milliers d'alexandrins de tragédie.

— Comme Pierre Benoit dis-je.

— Ah ! mais, Pierre Benoit, lui, récite à l'envers ! Sur un bateau j'ai failli assister à une de ses prouesses.

Mais les acrobaties de la mémoire présentent des dangers.

— L'autre jour, je récitais un fragment du rôle d'Auguste dans *Cinna*. Soudain, je me suis trouvé dérailler vers la fin du discours de Néron à Narcisse dans *Britannicus*. Ma fille qui a vingt ans et qui est très forte ne s'en est pourtant pas aperçue.

Tous ces jeux auraient dû précipiter M. Baumgartner tout droit vers la porte matelassée de cuivre de l'École Normale Supérieure. D'autant plus qu'une inappétence massive pour les mathématiques accompagnait cette idolâtrie pour les lettres.

Mais le joueur de football qu'il était ne trouvait pas assez actives les carrières où menait l'École Normale. Il craignait d'y rouiller ses muscles et d'y accumuler de la graisse. Il ne voulait pas non plus être médecin.

— Au fond, il n'y a pas trente-six issues pour un littéraire hors des services de l'État.

Après le baccalauréat, il se trouva donc, par une pente naturelle et

pourtant inopinée, porté dans la direction de l'École des Sciences Politiques. Il ne connaissait personne dans ce milieu. Pourtant, il excella parmi ces Brummel de l'économie politique qui reconstruisaient l'État entre deux moulinets de leur parapluie roulé.

En 1925, à vingt-trois ans, il fut reçu premier, et du premier coup, à cet Himalaya des concours qu'est l'Inspection des Finances.

— Tout le concours de l'Inspection se jouait sur ce qu'on appelait « le premier jour ». Le premier jour, c'était une composition de six pages où on devait résoudre un haut problème de finance, d'économie, voire de politique. En 1914, le sujet avait été « La paix armée ». Il fallait montrer qu'on connaissait tous les aspects de ce problème, en écartant cependant toute précision de mauvais goût. Et cela dans un ordre parfait et une langue exemplaire.

Au bout de deux mois d'écurie (c'était le terme consacré), à force de voir éplucher, ratisser, peigner chaque mot de ses essais où il tentait de mêler « au peuple noir des mots l'essaim blanc des idées », le candidat Baumgartner sentit que sa tête pensante se dévissait et qu'il ne pouvait plus écrire. Alors, son chef d'écurie rédigea une espèce d'ordonnance médicale à l'intention du plus prochain libraire, où figuraient les noms de Voltaire, Tocqueville, Renan, Anatole France.

Le candidat Baumgartner absorba cette médication et s'en trouva bien.

— L'Inspection des Finances a dû son étonnante fortune, dont tant de gens ont pris ombrage, à ce qu'elle a cherché à maintenir la clarté française dans les méandres d'une économie toujours confuse.

Pendant son temps de galop « d'écurie », le poulain Baumgartner se durcit les muscles par une autre gymnastique, dont il est moins fier aujourd'hui. Sous le coup de fouet de la Victoire, il apprenait par cœur et déclamait des discours politiques. La déclaration ministérielle de Clemenceau : « Nous nous présentons devant vous dans l'unique pensée d'une guerre intégrale. » L'adieu de Poincaré à Delcassé : « Au noble serviteur du pays, au patient ouvrier de la grandeur française ! » L'adjuration de Viviani : « Ils avaient pour eux la défaite, mais souvenez-vous donc que vous avez la Victoire. » Il descendait même du bronze au velours : des rostres aux discours de réception à l'Académie française, tels que celui de Robert de Flers.

Cette habitude des discours servit M. Baumgartner dans ses nombreux contacts avec le Parlement. Un jour, elle lui joua même un vilain tour. Dans un péril financier, un ministre, accablé de fatigue, fit un discours piteux. Atterrés, ses amis l'abandonnèrent et il démissionna. M. Baumgartner remplissait alors les fonctions de commissaire du Gouvernement. Son âme de lauréat s'inquiéta à la pensée de l'élucubration en forme de bouillie de chat que publierait le *Journal officiel* sous la signature du ministre. Il se rendit dans les bureaux de la questure, rafla les feuillets et récrivit les balbutiements de l'Excellence. Deux jours après,

il fut convoqué par cet homme d'État qui allait transmettre ses pouvoirs à son successeur. Il tenait à la main l'*Officiel* et un exemplaire d'un journal du matin où on pouvait lire : « Il ne faudrait pas juger de l'impression laissée par la séance d'avant-hier sur le discours qu'a publié le *Journal officiel*. Ce discours, solide et charpenté, n'a jamais été prononcé par M. X... » Le ministre bafouilleur ne pardonna jamais.

Au temps de M. Baumgartner, parmi les candidats à l'Inspection des Finances il y avait : un tiers de Normaliens, un tiers de Polytechniciens, un tiers de Sciences Po. Cet arc-en-ciel assurait au concours une extrême richesse. Aujourd'hui, il est devenu plus monolithique. Il ne représente plus que « la botte », c'est-à-dire la pointe privilégiée, du concours de sortie de l'École d'Administration.

A l'issue de sa victoire, on envoya Wilfrid Baumgartner tout piaffant jeter sa gourme en trois années d'inspection à travers la France. En une espèce d'odyssée picaresque qu'un romancier devrait bien narrer un jour, il allait de ville en ville vérifier les comptes des percepteurs. Il tombait comme une bombe dans le service d'un de ces fonctionnaires dont il ignorait tout et dont il devait, avec les lumières jaillies de son concours, examiner les plus menus rouages.

Au gré des chefs-lieux de canton ou des sous-préfectures, l'étincelant jeune seigneur, arrivé de la Cour au galop, s'initiait aux arcanes de l'Administration française dans la profondeur des provinces.

Il terrorisait, sans le vouloir, les humbles fonctionnaires sur leur rond de cuir, mais eux aussi, sans le savoir, le faisaient trembler. En effet, un rapport d'inspection comprend cinq colonnes :

Première colonne : remarques de l'Inspecteur des Finances ;
Deuxième colonne : réponse de l'agent inspecté ;
Troisième colonne : réponse de l'Inspecteur à la réponse ;
Quatrième colonne : réponse du chef hiérarchique de l'agent ;
Cinquième colonne : réponse de l'Inspecteur général chef de tournée.

Ce qui étreignait d'angoisse les bouillants jeunes inspecteurs, c'était la crainte du « claquage » : la crainte que l'agent inspecté ne relevât une erreur dans leurs remarques.

En effet, au bout de trois ans de tournées, l'inspecteur, qui n'était encore que stagiaire, passait un nouveau concours où ces rapports de tournées et leurs cinq colonnes jouaient un rôle majeur.

Mais les inspecteurs adolescents ne vivaient pas seulement dans la terreur. Ils s'amusaient fort en tournée. Une année, certains d'entre eux avaient profité de l'absence de leur inspecteur général pour prolonger leurs vacances. (Normalement, ils l'appellent M. l'Inspecteur général et, plus familièrement, « mon général », quand ils ont eu l'honneur de faire une tournée sous ses ordres.)

Scandalisé par la licence que s'octroyaient ainsi ses subordonnés, l'inspecteur général débarqua en trombe à Lyon. Et un des chefs du

jeune Wilfrid, pastichant le sonnet de Hérédia, *L'Imperator*, décrivit ainsi l'arrivée du haut fonctionnaire :

C'est alors qu'apparut tout hérissé de mèches,
Jaune de l'âcre flux de sa bile encore fraîche
Sous la jaquette noire et le tube éclatant
Au fracas du rapide envahissant la gare,
Livide, s'accrochant à son sac qui s'égare,
Sous le hall enfumé le Général tremblant.

Au second concours, dit « Le petit concours », Wilfrid Baumgartner fut encore reçu premier. Dans la quinzaine qui suivit, à la fin de 1927, alors qu'il avait à peine vingt-cinq ans, il fut détaché au ministère des Finances, à la Direction du Mouvement général des Fonds. Il frémit encore de joie à ce souvenir.

— J'étais dans le saint des saints, à la Trésorerie !... A la Dette publique, aux Impôts, au Budget, on règle des problèmes moins importants. Mais la Trésorerie !.. Le sanctuaire où l'État veille à toujours avoir de l'argent en caisse !... De ce sommet, le regard embrasse le panorama du marché financier. Tous les grands problèmes d'affaires, de crédits, d'emprunts, de monnaies passent par vos mains !...

En 1930, à vingt-huit ans, cet Éliacin des finances fut nommé à l'une des directions du Mouvement général des Fonds. Sennep publia un dessin : « Le rajeunissement du cadre des finances ». Il représentait un huissier à chaîne paré d'une coiffe de nourrice et qui poussait devant Paul Reynaud, alors ministre des Finances, un bébé en pleurs : « Monsieur le Ministre, c'est encore le directeur du Mouvement général des Fonds qui vient de faire dans sa culotte !... »

Les honneurs se mirent à pleuvoir sur la tête de ce prodige. Inspecteur de première classe, président-directeur général du Crédit National (1936), membre du Conseil général de la Banque de France.

En août 1943, la Gestapo l'arrêta. On le déporta à Buchenwald où il passa six semaines et où, en quinze jours, il perdit quatorze kilogrammes. Ensuite dans un camp de Bavière, au milieu de solitudes glacées. Pour maintenir la vigueur de son esprit, il reconstitua pied à pied tout le poème de Victor Hugo intitulé *A l'Arc de Triomphe*.

Songe à l'artiste grec qui versa de sa main
Quelque chose de beau comme un sourire humain
Sur le profil des Propylées...

Il apprit par cœur *Le Bateau ivre*.

Après la guerre, il continua à s'élever vers les cimes. Inspecteur général des finances (1948) : le même grade que ce « général » qui jadis débarquait en furie à la gare de Lyon-Perrache, mais sans ses mèches et sans « l'âcre flux de sa bile encore fraîche ». Enfin, le 19 janvier 1949, il fut nommé par MM. Queuille et Petsche gouverneur de la Banque de France.

⁂

Pour nous reposer de ce galop biographique, brusquement il se mue en cicerone.

La partie la plus ancienne de la Banque de France est installée dans l'hôtel que François Mansart bâtit, jusqu'en 1640, pour Louis Phélypeaux, seigneur de La Vrillière, sur l'emplacement des anciens remparts, à côté de l'hôtel du cardinal de Richelieu, ce qui fit dire à Corneille dans *Le Menteur :*

Toute une ville entière avec pompe bâtie
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie.

En 1713 l'hôtel fut vendu à très haut, très puissant et très excellent prince, Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, duc de Danville, Penthièvre, Châteauvillain et Rambouillet, marquis d'Albert, pair et amiral de France, gouverneur et lieutenant-général pour le Roi en sa propriété de Bretagne, deuxième fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan.

De 1795 à 1808, l'Imprimerie nationale fonctionna dans l'hôtel de Toulouse. Le 6 mars 1808, la Banque de France l'acheta. Les quatre régents qui visitèrent l'hôtel remarquèrent que sa grande galerie, dite « Galerie dorée » conviendrait parfaitement pour accueillir avec honneur l'assemblée générale des actionnaires.

Le bureau même du gouverneur était jadis la chambre de la princesse de Lamballe. Une estampe la représente haut juchée dans un fauteuil.

— J'ai failli acheter un portrait d'elle par Lemoyne, mais j'ai reculé : il était trop cher.

Dans ce bureau deux Hubert Robert m'enchantent. Deux vues de deux ponts de Paris, présentés avec une telle saveur et une telle verdeur de pittoresque qu'on se croirait dans une ville plus monumentale, telle que Rome. Le pont Royal, à demi rompu par un accident ou par des réparations, avec une passerelle de fortune. Et le pont Neuf, vu du dessous, avec des petites grèves caillouteuses et des laveuses qui battent leur linge.

Nous visitons les appartements. Une foule de salles qui ne servent que pour l'apparat. Dans l'une d'elles resplendit un des plus illustres Fragonards : *La Fête de Saint-Cloud.* Un jet d'eau foisonnant, poussé par le vent, où l'écume bourgeonne, fleurit, s'épanouit avec une puissance et une spontanéité végétales. Un arbre d'eau, qui rivalise avec ses voisins, les arbres de feuilles, et qui, comme eux, se balance dans l'air.

Le portrait du comte de Toulouse par Rigaud et de son fils le duc de Penthièvre par Nattier nous fournissent de belles attitudes de perruques et de nobles miroitements de cuirasses.

Le salon des tapisseries : des chinoiseries Louis XV.

— J'ai fait gratter sur les murs les teintes caca d'oie du temps de Napoléon.

Dans un autre salon un tableau représente la princesse de Lamballe et sa famille. Les volets sont fermés. Le gouverneur joue à allumer des lustres, mais il ignore encore bien des secrets de son électricité. Et il rit comme un collégien de ces lampes qui flamboient sans qu'il les y invite et de celles qui s'obstinent, malgré ses objurgations, à rester éteintes.

Dans la salle à manger, des tapisseries des Flandres affichent leurs verdures et leurs pièces d'eau. Paradoxalement, un panneau de Coypel (don Quichotte et Sancho) est enroulé dans les plis du drapeau tricolore comme un général dont on célébrerait les funérailles.

L'escalier du gouverneur semble mener à tous les triomphes. Des tapisseries de Bérain parent ses murs. Elles figuraient jadis dans cet hôtel, puis elles le quittèrent.

— La Banque les a rachetées à la vente Coty. Le Louvre l'a laissée faire. Il manquait un peu d'argent ce jour-là !...

La salle du Conseil général de la Banque s'adonne uniquement à l'austérité des grands intérêts. Autour du tapis vert de cette table ovale, siègent des personnalités telles que le directeur général de la Caisse des Dépôts et Consignations, le président-directeur général du Crédit agricole, le gouverneur du Crédit Foncier. En maniant leurs chiffres, ils contemplent, au fond de la salle, dans une vitrine, les reliques d'un ancien gouverneur, le duc de Gaëte : son grand cordon de la légion d'Honneur et la tabatière que lui offrit Napoléon, pour qu'il pût priser en rédigeant son bilan.

A côté, une salle à manger, ornée des anciennes boiseries du château de Brunoy, reçoit à déjeuner autour de sa nappe blanche, messieurs les Conseillers à l'issue de leur séance, quand leur esprit chancelle sous les bons négociables et sous les effets en cours de recouvrement.

Mais voici la merveille : la galerie Dorée. Un siècle après la construction de l'hôtel, Sauval s'écriait : « Quand je dirai que la galerie est sans contredit la plus achevée de Paris et peut-être de toute la France, je n'avancerai rien de nouveau et dont on ne demeure d'accord... Il n'y a rien dans Paris de plus simple que cette galerie et cependant il n'y a rien de si riant. »

Le long de cette galerie, Mansart avait distribué les ornements qui empruntaient leur sujet à la marine et à la chasse, occupation sérieuse et divertissement du comte de Toulouse. Les tableaux étaient du Guide, de Poussin, de Pietro de Cortone, du Guerchin et de Véronèse.

Au bout de deux cents ans, cette galerie vieillit. Les vibrations des machines de l'imprimerie des billets l'ébranlèrent. En 1870, on la démolit et l'architecte Quesnel la rebâtit, en se conformant à l'esprit de Mansart, dit-il, en s'inspirant, prétendent d'autres, du goût des Trianons.

Quoi qu'il en soit, la galerie Dorée où il ne reste plus aucune peinture originale conserve toujours une majesté souveraine avec ses ors, ses glaces, ses statues et le velours pourpre de ses fauteuils.

Mais il reste deux autres tranches de ce gâteau de l'encaisse qu'est la Banque de France. Et il est beau de voir en elle, comme dans nos cathédrales, se superposer le travail des siècles.

Il reste la tranche du XIXe siècle, bourgeoise, redondante, avec ses doubles mentons de pierre. Et la tranche du siècle de l'atome, inaugurée en 1950 par M. Vincent Auriol : des halls de gare géants, des immensités de surfaces planes, des guichets pareils à ceux des enregistrements de bagages, des ascenseurs-étouffoirs, une terrasse d'où on voit les entassements de pierres de Paris, ses toits médiévaux et jusqu'au rocher des singes du zoo de Vincennes.

Et maintenant, parlons finances ! Car la Banque de France n'est pas seulement un musée et l'écrin du plus beau Fragonard du monde.

En contrepartie de cette fraction de la masse monétaire que constituent les billets en circulation, le bilan de la Banque comporte essentiellement trois postes : les crédits à l'économie, les crédits à l'État, les réserves d'or et de devises.

Depuis l'accession de M. Baumgartner à ce fauteuil, quelle a été la politique de la Banque ?

1° Pour les crédits à l'économie : malgré de violentes critiques, notamment en 1951, elle a réagi contre une évolution nettement inflationniste.

A cette époque s'est créée une disparité entre les prix français et les prix étrangers dont nous souffrons encore aujourd'hui. Pour la freiner, en accord avec le ministre des Finances du temps, la Banque a institué des restrictions de crédits. Beaucoup ont crié. Mais on a dégonflé ainsi les stocks spéculatifs.

On a abaissé le taux de l'escompte. De 4 p. 100 où on avait dû le porter en octobre 1951, on l'a ramené à 3,5 p. 100, 3,25 p. 100 et enfin à 3 p. 100 en novembre 1954. Ce taux est le même qu'en Allemagne et il est inférieur de 1 p. 100 au taux de la Banque d'Angleterre.

Le potentiel de réescompte dont les banques françaises disposent auprès de la Banque de France, qui s'était trouvé ramené à moins de 50 milliards à la fin de 1951, atteint aujourd'hui plus de 300 milliards. Ainsi, le système bancaire français peut donner un coup d'épaule plus puissant à notre économie.

2° Les crédits à l'État : des crises graves de trésorerie ont sévi au début de 1952 et de 1953. L'État a appelé la Banque de France au secours. La Banque a répondu, en demandant des garanties dans l'intérêt de la monnaie et du pays.

Pour la première fois peut-être dans l'Histoire, la Convention signée avec M. Edgar Faure en juillet 1953 a prévu que des recettes fiscales nouvelles seraient affectées à l'amortissement des nouvelles avances de la Banque. Dans le passé, la Banque n'avait jamais obtenu ce gage. Grâce à ces impôts nouveaux sur l'essence et sur l'alcool, la Banque a, par un biais, aidé à l'équilibre budgétaire. En effet, tandis que ces recettes permettaient l'amortissement progressif des avances, l'aisance accrue du

marché facilitait les souscriptions de bons. Si bien que le Trésor retrouvait de la main gauche, dans les conditions normales du crédit, ce qu'il reversait à la Banque de la main droite.

En 1954, pour la première fois depuis cette après-guerre, le Trésor s'est désendetté à l'égard de la Banque de France.

3° Les réserves d'or et de devises : en 1952, nous étions tombés très bas. On avait dû prélever sur les maigres restes de l'encaisse de la Banque de France de quoi faire face à nos échéances extérieures.

Depuis, la situation s'est renversée. Des esprits chagrins attribuent ce redressement uniquement à l'aide américaine. Mais cette aide, infiniment précieuse évidemment, ne se serait jamais traduite par une amélioration de nos réserves si l'effort personnel de la France n'avait pas permis le rétablissement progressif de notre balance des comptes.

Prenons comme test les mouvements de notre position dans l'Union Européenne des Paiements (U.E.P.), position qui enregistre le solde de nos relations à la fois avec les pays d'Europe et avec la zone sterling.

Premier semestre 1953 : la France a un déficit dans l'U.E.P. de 200 millions de dollars ;

Deuxième semestre : déficit de 100 millions de dollars.

Premier semestre 1954 : déficit de 50 millions de dollars.

Troisième trimestre 1954 : en équilibre.

Quatrième trimestre 1954 : excédent de 30 millions de dollars.

Premier trimestre 1955 : excédent de 50 millions de dollars.

Autre indice de progrès. Il y a six ans et demi, quand M. Baumgartner est arrivé à la Banque, le taux du dollar au marché parallèle était à 525. Il est aujourd'hui à 370.

Au lieu des 200 milliards d'encaisse d'il y a trois ans, le bilan de la Banque accuse plus de 500 milliards de réserves.

La Banque a favorisé puissamment la reconstruction en décidant, il y a trois ans, de réescompter les avances à moyen terme consenties à cette intention par le Crédit Foncier et le Sous-Comptoir des Entrepreneurs.

Enfin, la Banque de France a profité de la baisse de l'or pour vendre des pièces et racheter des lingots et pour racheter beaucoup plus de métal jaune qu'elle n'en a vendu.

Voilà quelques-uns des bienfaits de la politique à laquelle s'est associé M. le gouverneur Baumgartner. Il n'y fait d'ailleurs pas allusion et sur ce point garde le silence, modestement, sous le rayonnement de la Banque de France, assise sur son prestige et sur ses lingots, au cœur du vieux Paris.

PAUL GUTH

LA MORT DE THOMAS MANN

par Marcel Schneider

Quelques semaines après son quatre-vingtième anniversaire qui eut lieu le 6 juin dernier, meurt Thomas Mann, prince des lettres allemandes et l'un des plus grands écrivains de notre temps. Homme de la génération de Gide, de Claudel et de Valéry, sa vie a pour nous une valeur exemplaire, car elle retrace le destin de la conscience européenne depuis trois quarts de siècle environ. En effet au début de sa carrière, il se préoccupe seulement d'art et de morale [1]. Mais l'avènement de Hitler au pouvoir en 1933 l'oblige à prendre parti. Après avoir hésité pendant trois ans, il choisit l'exil et part pour les États-Unis en 1938. Il acquerra la nationalité américaine et s'emploiera de toutes ses forces à lutter contre le nazisme. Il fait des tournées de conférences, parle à la radio, organise des secours aux intellectuels réfugiés. C'est en quelque sorte malgré lui qu'il s'est intéressé à la politique et qu'il a parlé au monde entier au nom de l'esprit européen et de l'intelligence universelle. Les circonstances extérieures, historiques, l'ont contraint à dépasser l'individualisme forcené de Gide, l'intellectualisme détaché de Valéry, le point de vue strictement catholique de Claudel ; ce sont elles qui lui ont fait jouer le rôle de grand maître à penser que tenait Tolstoï au début de ce siècle avec une assurance et un naturel parfaits. Mais la question se pose : Thomas Mann ne s'y est-il pas un peu essoufflé ?

Il est trop tôt pour répondre, il semble cependant que ce rôle, assumé avec une intégrité admirable, dépassait les forces de Thomas

1. Thomas Mann était né à Lübeck en 1875. Sa famille appartenait à une riche bourgeoisie patricienne. Sa mère, devenue veuve, se fixa à Munich en 1894. C'est à Munich que Thomas Mann, après un bref passage dans les assurances, fit ses débuts dans la littérature. En 1897, il voyagea en Italie. Son roman *Les Buddenbrooks* ou *Le Déclin d'une Famille* — ouvrage aujourd'hui tiré à plus d'un million et demi d'exemplaires — date de 1901. La *Mort à Venise* a paru en 1911. En 1914, Mann eut une attitude de conformisme allemand, mais il se rallia en 1922 à la République de Weimar et prit position contre le particularisme nationaliste. La *Montagne magique* date de 1924. Sur la vie de Mann et sur son évolution, on lira utilement le petit livre de Louis Leibrich paru l'an dernier à Bruxelles. (N.D.L.R.)

Mann. En tout cas, il avait trop le sens de l'ironie et de la bonne éducation pour se permettre de vaticiner, de prononcer oracles et prophéties. Il a donné des avertissements, des conseils, parfois des adjurations solennelles tout en restant simple, clair, modéré, à la fois raisonnable et délicat. Il s'est cru autorisé à parler au nom de l'humanisme et de l'esprit européen et cette prétention, parfaitement fondée, lui a valu l'estime de tous. On a reconnu en lui un homme honnête qui envisageait tous les problèmes du point de vue du bon sens et de la culture et qui essayait de maintenir la tradition en un siècle particulièrement menacé par des idéologies nouvelles. C'est une position toujours méprisée que celle de l'homme qui ne prêche ni l'aventure ni la révolution. On la croit de tout repos alors qu'il faut lutter sans cesse contre les préjugés et contre le conformisme d'idées pour parler à la fois de l'ordre et de la liberté, de la tradition humaniste et de l'avenir de la science, pour sauvegarder du passé ce qui vaut la peine d'être retenu et pour se débarrasser du reste, pour demeurer en accord avec l'évolution de son siècle et maintenir des vérités universelles.

Thomas Mann a toujours essayé d'assurer dans son univers l'équilibre des forces antagoniques. Mais peut-être doit-on dire qu'il a été dans la première partie de sa vie plutôt un mainteneur ; pendant ses dernières années, au contraire, il a plus fortement cédé à l'appel d'un certain humanisme démocratique. Au lendemain de la première guerre mondiale, dans ses *Considérations d'un non-politique*, il défendait contre l'idéal rationaliste et démocratique « l'esprit de la métaphysique et de la musique ». Il eut beaucoup de peine à résister aux prestiges de l'irrationnel, toujours chers à l'âme allemande : son œuvre entier en témoigne Il eut beau balancer l'influence des Grands Russes par celle des Grands Anglais, allier l'esprit de la Renaissance italienne et du romantisme wagnérien, tempérer son goût de l'ordre et de la société bourgeoise par des réflexions approfondies sur la Révolution française de 1789, il ne réussit jamais à instaurer une doctrine simple, à mettre en circulation quelques idées-forces. Mais c'est dans son acceptation d'un monde complexe que réside la grandeur de l'œuvre et de l'homme.

Dans une interview qu'il donnait à un journaliste français en 1950, Thomas Mann déclarait que « la tentative stalinienne de simplifier la culture n'est pas un chemin à suivre ». C'est donc bien dans la diversité de la tradition humaniste ancienne et moderne qu'il faut chercher la pensée de l'auteur.

Toute sa vie, Thomas Mann a étudié les rapports entre l'art et la société. Dans les *Buddenbrooks*, parus en 1901, il conte la décadence d'une riche famille de négociants de Lübeck qui ressemble beaucoup à sa propre famille. Ils ne peuvent s'adapter aux bouleversements sociaux du XIXe siècle. De surcroît, dans cette race solide et prompte à l'action surgissent des éléments de déséquilibre, maladie ou dons artistiques, qui précipitent la ruine d'une tribu puissante et considérée. Cette oppo-

sition entre artistes et bourgeois, penseurs et négociants, fera son sujet principal de réflexion. Il montrera dans *Tonio Kröger* comment un bourgeois devient écrivain, dans la *Montagne magique* comment un jeune homme qu'on pourrait considérer comme le type de l'homme moyen accède au monde de la pensée grâce à la maladie, comment un écrivain découvre la vérité de l'art grâce à un amour insolite et à une mort librement consentie et c'est le sujet de l'admirable nouvelle, *La Mort à Venise*, qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature allemande. Il reprendra le même thème sous des formes diverses : sous la forme biblico-historique dans les *Histoires de Joseph*, sous la forme diabolique et musicale dans le *Docteur Faustus*, sous la forme ironique et mystique dans *L'Élu*. Toujours nous retrouvons l'antagonisme entre ce qu'on appelle la vie réelle ou le monde et le domaine de la pensée et de l'art. Un homme persuadé de cette opposition profonde, tranchée, désespérante, ne se trouve guère à l'aise pour parler des certitudes de l'idéal démocratique qui fait confiance aux réalités d'ici-bas.

Jusqu'à la *Montagne magique*, toutes les œuvres de Thomas Mann sont influencées par la philosophie de Schopenhauer et par la musique de Wagner. Par le personnage interposé du consul Buddenbrooks, il décrit l'effet que produisit sur lui *Le Monde en tant que Volonté et Représentation* et dans un autre livre, *Souffrances et Grandeur de Richard Wagner*, il raconte comment il a surtout aimé Schopenhauer incarné dans la musique de Wagner. Grâce à la musique, le sentiment si romantique de la mort unie à l'amour trouve une expression à la fois obsédante et parfaite. Il faut lire l'excellente étude que Jean Fougère a écrite sur ce sujet : *Thomas Mann ou la Séduction de la Mort*.

De tous les arts, la musique est celui qui s'éloigne le plus d'une imitation de la nature et qui atteste ainsi avec éclat le génie créateur de l'homme. C'est pourquoi elle fascine Thomas Mann et tient dans son œuvre la place que tient la peinture dans celle de Proust : car Vermeer et Elstir comptent davantage que Vinteuil. Si Proust, influencé sans doute par les impressionnistes, compare l'écrivain au peintre, Thomas Mann, en disciple de Wagner, confronte l'écrivain au musicien. L'héritage sensible et culturel qu'il a reçu de l'Allemagne, les tendances de sa nature autant que les exigences de son esprit, tout l'incite à considérer la musique comme l'art par excellence.

Dans *Sang réservé* il décrit les effets de la musique wagnérienne sur le mode ironique, dans *Tristan* sur le mode pathétique. Dans la *Montagne magique*, un de ses personnages, l'Italien Settembrini qui considère la musique, de Bach à Wagner, comme l'art allemand par excellence, l'oppose au verbe « véhicule de l'esprit, soc étincelant du progrès » et dresse un tableau antithétique de la musique, âme germanique, et de la littérature, apanage des peuples latins. *La musique, elle, est l'informulé, l'équivoque, l'irresponsable, l'indifférent. Sans doute allez-vous m'objecter qu'elle peut être claire, mais la nature aussi peut être*

claire, le ruisseau lui aussi peut être clair, et en quoi cela nous sert-il ? Ce n'est pas la clarté véritable, c'est une clarté rêveuse qui ne signifie rien et n'engage à rien, une clarté sans conséquences et partant dangereuse, parce qu'elle vous entraîne à vous en contenter... Laissez prendre à la musique une attitude magnanime. Bien. Elle enflammera nos sentiments. Mais il s'agit d'enflammer notre raison ! La musique semble être le mouvement lui-même ; n'importe, je la soupçonne de quiétisme. Laissez-moi pousser ma thèse jusqu'à son extrême. J'ai contre la musique une antipathie d'ordre politique.

Thomas Mann outre sa pensée quand il fait tenir à son personnage de tels propos. En fait à partir de 1920 il a éprouvé un goût grandissant pour cette musique dont la nature ambiguë et mystérieuse l'avait d'abord dérouté.

Entre la *Montagne magique* et le *Docteur Faustus*, une vingtaine d'années s'écoulent au cours desquelles Thomas Mann est bien loin d'abandonner la musique. Ses réflexions sur les problèmes qu'elle suscite nous valent au contraire un livre capital, le *Docteur Faustus*, biographie imaginaire d'un musicien allemand qui tient à la fois de Schönberg et de Hugo Wolf et dont l'existence ressemble à s'y méprendre à celle de Nietzsche. Adrian Leverkühn, tel est son nom, se pose en rival de Wagner et veut « dissoudre l'essence magique de la musique dans la raison humaine », en un mot il veut la déromantiser. Adrian Leverkühn, tout en faisant au piano des modulations entre des tonalités éloignées, émet une idée que nous pouvons appliquer à la philosophie, à l'esthétique littéraire et à la morale de Thomas Mann en ses dernières années :

Le rapport est tout. Si on veut lui donner un nom plus précis, ce nom sera ambiguïté. La musique est l'ambiguïté érigée en système. (Trad. Servicen, Albin Michel, p. 62.)

La morale de l'ambiguïté a finalement défini les dernières œuvres de Mann, l'*Élu*, le *Mirage*, et ces *Confessions de Félix Krull* non encore traduites en français. Il apparaît que Mann a essayé, lui aussi, de dissoudre l'essence magique de la pensée dans la raison, de concilier les puissances occultes avec les exigences de la science, de faire la part du feu et du Démon. Il suffit pour s'en persuader de lire les articles de Marcel Brion, de Maurice Blanchot et d'Edmond Vermeil consacrés à ce sujet dans l'excellent *Hommage de la France à Thomas Mann* qu'a édité Martin Flinker pour les quatre-vingts ans de l'écrivain disparu. Ils sont d'accord pour reconnaître que sa pensée est complexe, nuancée, fondée sur des principes presque opposés, et qui use de l'ironie comme moyen dialectique. Difficile à comprendre, elle est d'un usage encore plus difficile. On ne voit pas comment elle pourra jamais devenir populaire.

Dans l'*Élu*, Mann traite une fois de plus le thème de l'artiste créateur, anormal par essence, rival de Dieu dans sa création et qui tire orgueil

de sa différence. On se rappelle la constatation à laquelle arrive l'écrivain Aschenbach dans la *Mort à Venise* : « Étant poètes, nous ne pouvons être sages ni dignes — il nous faut nécessairement errer, nécessairement être dissolus. » L'*Élu* commence là où finit Aschenbach. Grégoire mène la vie la plus coupable et la plus désordonnée qui soit. Issu des amours incestueuses de deux jumeaux, il renouvelle l'inceste en épousant sa propre mère comme fit Œdipe et aussi innocemment que lui. Qu'est-ce qui adviendra de cette ambiguïté ? Non seulement la pénitence, la purification, l'ordre et la règle, cela serait banal, mais aussi la sainteté. Il mise si bien sur Dieu, mortifie si bien son corps et libère si bien son âme qu'il devient saint Grégoire le Grand. Ainsi la vie d'un bon pêcheur nous enseigne la moralité du péché.

De même dans le *Mirage*, l'hémorragie que l'héroïne prend pour un regain de jeunesse n'est en réalité que le signe avant-coureur d'un cancer foudroyant. Mais comme la victime de ce mirage, de ce malentendu, sait que nous ne saurions avoir le bonheur sans la souffrance, la joie d'être élu sans payer tout le prix et l'amour sans la mort, elle se refuse à déclarer qu'elle a été trompée et meurt en bénissant la nature dont la bonté ambiguë se manifeste à elle avec tant de cruauté.

Ces deux dernières œuvres ont dérouté beaucoup d'admirateurs français de Thomas Mann ; elles en ont même rebuté un certain nombre : signe que la morale de l'ambiguïté a ses risques. Le public veut des choses simples.

Quant à la formule *le rapport est tout*, Mann l'a empruntée à Platon, dans la philosophie de qui elle définit l'essence de la réalité. Pour lui, la réalité ne se résume pas à l'être — comme pour les Éléates — ni au non-être — comme pour Héraclite — elle se définit par quelque chose d'intermédiaire, par une opposition, un rapport de forces antagonistes tenues en équilibre. L'édifice de la philosophie platonicienne repose sur la notion musicale du rapport : le réel est constitué par la relation.

La musique n'a pas cessé de nourrir l'esprit comme la sensibilité de Thomas Mann. Il a essayé de sauvegarder sa valeur magique, l'alliance qu'elle a toujours faite avec les formes irrationnelles et les puissances mystérieuses du monde, et pourtant de l'utiliser comme notion abstraite, comme moyen métaphysique pour saisir la réalité de ce monde. Dans cette double démarche pour concilier deux partis opposés, nous retrouvons aussi bien la position politique de Mann qui n'a cessé de lutter pour une compréhension entre l'Amérique et la Russie (« c'est mon espoir, a-t-il dit, que la Russie devienne plus démocratique et l'Amérique un peu socialiste... On pourrait se rencontrer en chemin »), que sa position morale et intellectuelle dans laquelle il conjugue l'humanisme gréco-latin et l'âme germanique.

On l'a souvent comparé à Gœthe ; ils ont eu tous deux le sens de la vocation européenne de l'Allemagne ; Mann précisait qu'il voulait une Allemagne européenne et non une Europe à l'allemande. Mais l'ana-

logie s'arrête là. La plus grande différence vient de ce que Gœthe est un poète, qu'il a le sens de la puissance et de la lutte, que, stimulé par une inspiration démoniaque, il découvre sans cesse et incarne son inquiétude dans l'action, alors que Thomas Mann, génie de la prose, conserve au XXe siècle ce qu'il peut garder du XIXe siècle, contemple et réfléchit plutôt qu'il ne se livre à l'action. Agacé par cette comparaison dont il sentait le tout premier l'inexactitude, Thomas Mann voulut détruire cette légende. En préfaçant un recueil de morceaux choisis à l'usage des Américains, il brosse un véritable portrait caricatural de Gœthe qu'il accuse d'avoir été contre la liberté de la presse, contre les masses, contre la démocratie et la constitution et résume sa position politique en déclarant que c'est le « torysme d'un monsieur peu sûr ». On trouvera dans ses *Essais* une étude moins partiale sur Gœthe considéré comme représentant de l'âge bourgeois — dont Mann a décrit admirablement le déclin — et comme homme de lettres.

C'est aussi comme homme de lettres et maître de la prose que restera Thomas Mann dans l'histoire de l'Allemagne. Il n'a pas cherché à faire figure de novateur ni dans le langage ni dans les procédés de narration. Il n'a pas forcé sa nature et, se sentant classique, il a pratiqué avec intelligence, avec humour, avec sagesse l'esthétique classique. Les *Buddenbrooks* s'apparentent au genre créé par Zola, la *Montagne magique* et le *Docteur Faustus* sont des « études philosophiques » dans la manière de Balzac, mais soutenues, magnifiées par ce sens du mythe propre aux Allemands, *Lotte à Weimar* figure le roman historique dans la tradition de Tolstoï. C'est dans ses nouvelles et ses courts romans que Thomas Mann a montré le plus de liberté, d'originalité, qu'il a pu faire briller les prestiges d'une langue élégante, souple, nombreuse, agencée avec une finesse et une intelligence admirables. C'est donc dans *Tonio Kröger*, la *Mort à Venise*, *Mario et le Magicien*, l'*Élu* et le *Mirage* que la postérité cherchera sans doute à fixer sa séduisante personnalité.

MARCEL SCHNEIDER

PARMI LES LIVRES

par MARCEL THIÉBAUT

LA VARENDE ET SAINT-SIMON

LA VARENDE, en écrivant *Monsieur le Duc de Saint-Simon et sa Comédie Humaine* (Hachette), s'est proposé d'offrir à ses lecteurs *à la fois une initiation et un couronnement aux mémoires fameux.* Ce dessein il l'a heureusement réalisé : il fait mieux comprendre Saint-Simon, il le fait admirer davantage. Tâche exemplaire pour un écrivain !

Les *Mémoires* ont une telle ampleur que si l'on s'engage dans l'édition complète, pour peu qu'on interrompe quelque temps sa lecture, on perd aisément le fil. Quant aux *Morceaux choisis,* il en est d'excellents, mais il vous laissent sur votre appétit. En tout état de cause, pour pénétrer vraiment dans l'univers de Saint-Simon un guide est utile — voire indispensable — et nul critique n'avait jusqu'ici assumé ce rôle.

La position de La Varende est à peu près celle-ci : j'ai lu quatre fois les *Mémoires,* la plume à la main, je connais passablement l'époque (*il la connaît très bien* [1]) : je vais vous conter Saint-Simon, sa vie, ses personnages, cela ses livres à la main, pour pouvoir vous proposer les citations significatives — traits ou anecdotes que je replacerai dans l'atmosphère du temps. En raccourci, le monde qu'il a peint surgira devant vous. Mes commentaires seront rarement de critique, ce seront surtout réflexions de causeur installé au coin du feu avec des amis et je ne cacherai pas les mouvements de mon humeur, car je m'échauffe en parlant et comme j'admire passionnément Saint-Simon — je n'aime pas ses adversaires.

Cette déclaration (elle est à peu près formulée ainsi dans la prière

1. Parfois on trouve qu'il la connaît presque trop bien. Il a tellement les « personnages » du règne dans la tête qu'il en parle comme s'ils étaient aussi de nos familiers. C'est parfois nous flatter.

d'insérer) est franche. La Varende aurait pu ajouter : « Chacun de nous a dans la chaîne des grands écrivains quelques esprits fraternels. Pour moi, avec Barbey d'Aurevilly, Saint-Simon est un de ceux-là. Il est même entre tous le premier. Je l'admire et j'ai des raisons de l'aimer. Il y a entre nous des affinités : il aime la gloire, l'énergie, il est sensible et batailleur, intelligent (pas de fausse modestie) et, bien que d'humeur combative, il a comme moi une vocation de spectateur. »

Pour le « comme moi » je ne sais si La Varende l'aurait lâché. Mais tout romancier l'est — et en dépit de ses incursions dans la politique, Saint-Simon a été avant tout un spectateur. Le génial spectateur du grand théâtre de Versailles, de cette longue et prodigieuse représentation orchestrée par un prince qui avait si bien réglé la mécanique de sa cour, si bien modelé ses courtisans qu'on peut le considérer comme le premier auteur de cette comédie humaine dont Saint-Simon est le second. Car il est équitable d'associer ces deux hommes et de les considérer comme également responsables de cette éclatante nébuleuse qui s'inscrit dans le ciel littéraire comme la nébuleuse Balzac ou la nébuleuse Stendhal.

C'est une féconde idée qu'a eue La Varende de déplier, délier et retisser les *Mémoires* comme s'il s'agissait d'un « cycle » de romancier — et de nous montrer dans la suite de leur action, riches de tous leurs mouvements de passion, les hommes que la volonté du Prince avait rassemblés dans un décor inimitable et somme toute étroit, comme s'il avait entendu donner au « spectateur » l'occasion de contempler plus aisément les diverses intrigues qui allaient se développer, tout étant préparé pour que chaque type humain trouvât l'occasion de s'affirmer, depuis l'ambitieux jusqu'au joueur en passant par l'amoureux et le politique.

Le premier acte d'équité accompli par La Varende, au cours de sa revue de personnages, a été de montrer, contre maints critiques, que Saint-Simon admirait le roi. Mais *il l'admirait... en toute antipathie*. La formule est heureuse et rassemble tout ce que le « petit duc » a pu dire pour *et* contre. Oui, il trouvait l'esprit de Louis XIV *médiocre...* MAIS *capable de se former* (et il se forma), etc., et quand on reprend dans Saint-Simon les divers traits qui composent le portrait du roi on voit que tout y est : la gaieté, l'égoïsme, la dureté — et la politesse la plus exquise, l'orgueil, l'amour de la louange, une exceptionnelle intuition des êtres, un incomparable sens de la grandeur et la volonté de la grandeur, l'aptitude à la réflexion la plus profonde, une farouche volonté, des goûts d'espion mais le sens du secret, la passion de la magnificence... et la simplicité — et (par où il aurait fallu commencer) le génie créateur puisque tous ces mémoires impliquent que le prince est le moteur et comme le dieu de ce monde éclatant à nul autre semblable sur lequel le *spectateur* est constamment et avidement penché. La Varende complète en notant que le roi fut un *rural forcené* (Louis XIV resta neuf ans de suite sans mettre les pieds à Paris) et en parlant de sa

sauvagerie secrète, notion nécessaire, mal dégagée d'ordinaire, qui explique cent incidents ou grandes décisions du règne et peut-être le fonctionnement de la Cour qui masquait par la pompe et la majesté les passions les plus furieuses — ce qu'on ne saurait négliger, soit dit en passant, si l'on veut comprendre le climat des tragédies de Racine, où beaucoup de Versailles a passé.

Au chapitre de la noblesse, des préjugés nobiliaires et de la fièvre généalogique, La Varende a pris une judicieuse position : il n'attaque pas, il défend. On dira qu'on pouvait le prévoir et qu'on n'est pas en vain raciné sur la terre de Chamblac, mais ce serait trop vite liquider le choix d'un parti louable. Il est absurde de vouloir qu'un homme qui vivait au XVIIe siècle ait les mêmes pensées et soucis qu'un homme d'aujourd'hui. (Au XVIIe... ou au XIXe d'ailleurs et l'on vient de publier un livre sur Kipling où l'auteur se montre parfaitement déraisonnable en attaquant d'abord le « colonialisme » de Kipling, comme si, ayant à expliquer Kipling, c'était là la question.) Le préjugé nobiliaire doit être admis comme une donnée de l'époque au même titre que le sentiment de l'honneur, l'enflure dans l'expression, le goût du rire et certaine insensibilité de rude et gaillarde santé — autant d'éléments auxquels La Varende précisément accorde dans son livre leur juste place, Et ce n'est pas assez de dire que l'on doit à la passion nobiliaire de Saint-Simon quelques-uns des plus étonnants mouvements de ses mémoires (au premier rang : le lit de justice de 1718), il faut ajouter que cette furieuse haine contre les bâtards qui provoqua la longue chasse à courre entreprise par Saint-Simon lorsqu'il *découpla la meute sur le duc du Maine* pour le *forcer après vingt-huit ans de poursuite*, l'incroyable fièvre qui s'empara du petit duc chaque fois qu'il s'agit de défendre les prérogatives de son titre (affaire du duc de Luxembourg, affaire du bonnet), peuvent être considérées comme *raisonnables* à une époque où la pureté du sang royal et la solidité de la hiérarchie paraissaient nécessaires à la durée du régime [1].

Cela dit, il est plaisant de voir comment La Varende, ferré à glace sur la question, épouse en les évoquant les mouvements d'humeur de son ami. Au chapitre des *vrais* et *faux* gentilhommes, à propos des d'Effiat, le petit duc les accusant d'usurpation de nom, La Varende approuve

1. Nous ne réussissons pas toujours, cependant, à conserver en face de tels éclats de Saint-Simon cette impartialité nécessaire. Par exemple, lorsqu'il écrit de Villars : *Personne n'a senti plus vivement que moi la honte que nous avons reçue quand il a été fait duc et pair*, ce qui paraît un peu fort quand on pense que par ses victoires Villars avait sauvé le pays. Il est vrai qu'après avoir vitupéré un fils de charcutier qui avait accepté la Toison d'Or, Saint-Simon ajoute : *Il mourut en ce même temps un homme de meilleure maison, mais d'un mérite qui se serait borné aux jambons, s'il fût né d'un père qui en eût vendu.* Ne pas oublier qu'il y a quarante ans, à propos d'une élection dans un grand cercle, un « gentilhomme » pressenti en faveur d'un candidat méritant répondait : « J'appartiens à un groupe qui se fout du mérite personnel. » Il s'en foutait au cercle, le reconnaissait ailleurs. Curieux, mais...

avec passion — car *c'était il est vrai à crever de rire ; ce beau nom piaffant, bref comme une claque, avait été truqué.* Et plus loin. *Faux les Bethisy, faux... Faux les Maisons... Faux les Frontenac. Pour les Xaintrailles nous tombons dans la farce. Le fameux homme de guerre du* XIVe *siècle s'appelait Jean Poton et figurez-vous que les Roton saisirent la balle, etc.* Parlant d'Agrippa d'Aubigné, La Varende écrit que *ce superbe s'était supposé une naissance noble pour épouser Mlle de Lezay,* et sur ce nom il pique cette note qu'on va chercher en bas de page : *Excusez du peu. Elle était Lusignan.* Au chapitre des bâtards il parle de la joie *dégradante* du prince de Condé, à l'annonce du mariage de son fils avec Mlle de Nantes, fille « légitimée » de Louis XIV. Il ne faut pas s'agacer de ces mouvements ; bien au contraire : en attestant la possibilité de leur persistance ils font mieux comprendre certaines exaltations de Saint-Simon et d'ailleurs ils s'accordent au rythme impétueux de ce livre qui, pour le *tempo* fait songer au récit de Goguelat dans *Le Médecin de Campagne.* Car il a l'élan de l'assaut, et maints couplets éclatent au-dessus de ces cinq cents pages galopantes comme autant de fanfares : parmi d'autres un couplet très Cyrano sur le port des chapeaux Louis XIV, un couplet Ruy Blas sur les joueurs et tricheurs de Versailles (il est vrai qu'il y a matière : le duc de Mortemart perd des sommes énormes, le duc d'Antin gagne 160 millions de notre monnaie, Seissac triche, la duchesse de Vivonne *fricasse* tout son bien, Belcastel se tue parce qu'il doit, pour régler, vendre tous ses domaines) et cent autre coups de clairon qui s'accordent fort bien avec ce que La Varende appelle l'*expansion joyeuse* de son modèle.

Tenant compte de l'admiration du duc pour les incroyables subtilités d'étiquette ayant cours à Madrid, on peut rapprocher du chapitre « Noblesse et généalogies » cette grande affaire de l'ambassade d'Espagne où La Varende, me semble-t-il, a vu tout à fait clair. Une grande partie de l'opinion française crut alors qu'un roi français en Espagne cela signifiait l'annexion de l'Espagne (en 1870, les Français ne se sont-ils pas follement persuadés qu'un Hohenzollern sur le trône d'Espagne cela voulait dire : la France cernée par les Allemands ?). Quand Saint-Simon fut nommé ambassadeur à Madrid il pensa lui-même qu'il deviendrait un jour premier ministre en Espagne — d'où ces études infinies qu'il fit sur le pays et surtout sur sa noblesse, où, comme le dit La Varende, *il se promenait comme dans son monde idéal.*

En fait, la mission se limita à la mise au point d'un projet de mariage royal et à quelques entretiens où Saint-Simon se montra adroit et énergique. Il revint comblé de présents, grand d'Espagne de première classe (ce qui l'enivra), passablement anticlérical et tout à fait convaincu *du fanatisme des pays à Inquisition, où la science est un crime, l'ignorance et la stupidité la première vertu.*

En ce qui concerne la politique française de Saint-Simon, La Varende, contre maints historiens et critiques, la défend avec vigueur. Il est vrai

que le petit duc a démêlé finement les causes du chaos où sombra finalement le règne, qu'il a écrit, pour condamner la révocation de l'édit de Nantes, une page admirable et émouvante et que ses projets de réforme de l'État furent pour partie excellents, mais il y a longtemps que Gaston Boissier a fait sur ce dernier point les restrictions nécessaires. Comment en effet oublier que de ces beaux écrits Saint-Simon, devenu conseiller du régent, ne tint lui-même aucun compte [1] et qu'admis aux affaires, il se montra incapable d'agir ?

Ayant à juger ces échecs, La Varende défend encore son duc : il trouve à ses dérobades des explications, des justifications, des excuses — allant jusqu'à expliquer certaines de ses défaillances dans l'action par ses qualités morales, sa *volonté de s'effacer*. La proposition cette fois paraît bien indulgente et peut-être serait-il plus sage de constater que la *seule* entreprise où le duc se montra efficace fut l'organisation et la conduite du fameux lit de justice de 1718. La Varende n'est peut-être pas d'ailleurs si loin de l'admettre : *Ce fut*, dit-il, *son action la plus décisive*.

Au reste, si le duc de Saint-Simon avait été un véritable politique, il n'aurait pas été pendant vingt-quatre ans à la Cour ce curieux passionné à qui nous devons les prodigieux mémoires où défilent encore, gorgés de vie, des milliers de personnages [2]. De même que s'il avait été passionnément intéressé par les femmes, il aurait donné un tour différent à ses souvenirs. Sur ce sujet, on flaire la vérité quand on apprend qu'il débuta dans la vie par vouloir d'abord épouser un beau-père (*C'est vous que je veux épouser*, disait-il au duc de Beauvillier, *vous, avec madame de Beauvillier*) et ce fut bien un beau-père qu'il épousa quand il devint le mari de Mlle de Lorge. Mariage qui devait au reste être heureux, par accord d'humeur sans doute et aussi parce que jamais Saint-Simon ne songea à donner de coups de canif à son contrat.

La Varende a relevé les nombreux cas où le mémorialiste écrit d'une femme qu'elle est « belle comme le jour » ; pour La Varende cette comparaison obstinément choisie a son sens : *C'est la lumière du monde invoquée pour nimber un être de jeunesse. Ce tic de la comparaison pourrait révéler une force entraînante, une manière de griserie. La lumière, ce don divin pour les Grecs.* Oui, peut-être un psychanalyste s'engagerait-il dans cette direction. Mais je croirais plus volontiers que ce n'était que clause de style ; les jeunes beautés n'agaçaient pas tellement le mémorialiste. La Varende en convient : la palette du duc devient singulièrement plus riche quand il lui faut peindre la laideur.

Somme toute, ayant à préparer son grand œuvre, Saint-Simon n'eut pas trop de distractions. Et il amassa ses informations avec une pas-

1. Après avoir, la plume à la main, conseillé la convocation des Etats Généraux et la révocation de l'édit de Nantes, il les déconseilla quand il fut en place auprès du régent.

2. Il en cite huit mille cinq cents.

sion qui nous fait songer à celle de Proust, s'enfiévrant la nuit pour quêter certains détails sur les personnages qui devaient lui servir de modèles. Quand un homme *savait* quelque nouvelle politique, le petit duc l'attirait, le chambrait, le harcelait de questions, l'épuisait, le vidait. Il y a quelque chose d'étonnant dans cette passion, presque toujours désintéressée, comme le fut l'acte d'écrire pendant trente ans les souvenirs de ses vingt ans de Versailles — souvenirs qu'il ne voulait pas publier et dont il ne semblait même pas se soucier de savoir si jamais on les publierait.

A cette curiosité fiévreuse nous devons la longue suite de pages étonnantes, sillonnées de ces traits de génie qui transportent La Varende *à en pousser des cris*. Comportement de lecteur dont on s'étonnerait si l'on ne savait soi-même à quelle vivacité d'émerveillement peuvent vous porter certaines trouvailles de Saint-Simon. (Montherlant, adolescent, le lut, lui, *avec frétillement*.)

Si l'on veut connaître le meilleur des *Mémoires*, si l'on veut les voir éclairés, illuminés, il faut lire La Varende. Sa passion ne l'égare pas. Il a dégagé les plus beaux portraits, les meilleurs traits, les anecdotes les plus frappantes dans le tragique, le cocasse ou le bizarre. Il a présenté aussi, sans en manquer une, les scènes fascinantes — celles devant lesquelles on reste interdit comme si passait devant vous le génie de la vie. Bref, ce nouveau « Saint-Simon » est particulièrement riche, gonflé de toutes les citations qu'il fallait pour faire sentir l'incomparable force et l'impétueuse originalité de l'homme — et de ses mémoires. Ces mystérieux mémoires (reste d'une œuvre double en ampleur), dont on ne saurait percer le secret tant qu'on n'a pas admis qu'avant toute chose ce gentilhomme obstiné qui se crut longtemps réservé à un grand destin politique était d'abord un écrivain — et plus précisément un véritable romancier. Car pour pouvoir, trente ans après les événements, retrouver, en face de tant de scènes et de personnages, une si constante, une si vive passion, il faut qu'à l'émotion des souvenirs — quelle qu'eût été leur intensité — ait pu se superposer une ardeur de créateur. La plupart des mémoires écrits à la fin de la vie révèlent du détachement. Parti à la recherche du temps perdu, Marcel Proust, pour réussir ses descentes en profondeur, s'allège et se désincarne ; Saint-Simon reste dans le monde des corps, des humeurs et du sang, et vit plus puissamment encore sa seconde vie que sa première. Aussi n'a-t-on jamais vu en ses récits mémorialiste plus impérieusement présent ; il est le premier, le plus fascinant personnage de sa comédie humaine.

LA CRITIQUE DE ROBERT KEMP

Robert Kemp a réuni en un volume quelques-uns de ses feuilletons des *Nouvelles littéraires* et du *Monde*. (*La Vie des Livres*, Albin-Michel). Il leur a laissé leur mouvement de conversation et aussi ce ton de ron-

deur qui rappelle les articles de Sarcey. Mais il est plus émotif et plus enthousiaste que le « bonhomme ». Si l'on interrompt la publication des lettres de Sainte-Beuve, Kemp s'écrie impétueusement : *S'il le faut, formons un comité de salut public. Allons en cortège au ministère de l'Instruction publique.* Les dernières pages du *Journal* de Gide le font *frissonner d'horreur.* Pour Claudel, Valéry, Mondor, Maurois ou Sainte-Beuve, il ne cèle aucun des robustes élans de sa ferveur.

Je ne m'ennuie jamais, écrit-il, *un livre à la main.* Il veut nous repasser toutes chaudes ses émotions ; et pensant comme il dit à ceux qui le *lisent vite* et qu'il faut ferrer, il propose souvent de ses plaisirs des transpositions de gourmet qui eussent enchanté Brillat-Savarin. A propos d'un passage de Rémy de Gourmont il écrit : *Un nectar,* d'une plaquette de Mondor : *Un dessert succulent.* A propos de Mireaux : *Une fine gourmandise, ces noms grecs d'êtres et de lieux qui fondent sur les lèvres et d'imaginer les nefs coupant les vagues miroitantes sous les rayons d'Hélios.* Pour Claudel : *Son livre m'a procuré un bonheur dionysiaque, une ébriété rayonnante.* A propos de Paulhan : *Qu'on aimerait s'étendre davantage ! On ne peut qu'amorcer les lecteurs, leur donner envie de mordre à cet auteur acide et nourrissant.*

Les images de persuasion se pressent dans ses articles. A propos de Mondor, encore, il s'échauffe et évoque : *Un livre où les entrailles paraissent changées en fleurs.* Sur Mallarmé, il écrit : *Poèmes, parcelles de radium irradiant constamment dans les pages closes.* A propos de Simone Weil : *Elle n'a pas moulu et panifié tout son blé. Mais elle a semé le grain à profusion.* Tout cela jeté avec une vraie ardeur de cordialité. Robert Kemp ne se cache pas de juger « par émotion ».

S'il aime, il veut qu'on aime. Ses citations servent presque toujours à louer, rarement à condamner. Ayant cité, il applaudit. Voici sept vers de Louys (charmants il est vrai) dont il détache le dernier, qui l'enchante, en murmurant presque pâmé : *Ah ! ce vers-là !* Et à une longue phrase de Jammes il ajoute ce commentaire : *Une pure merveille, un symbole enivrant.* S'il n'aime guère, il fait ce qu'il peut pour se montrer indulgent et cache volontiers sa désapprobation sous des formules évasives. Pourtant s'il est franchement *contre* il le dit, quitte à marquer ses regrets d'avoir à le dire. Il n'aime pas affliger.

Ses articles sont jetés vivement sur le papier mais il y a toujours derrière cette spontanéité des réflexions patientes, scrupuleuses. Si une première lecture lui laisse un doute, il reprend le livre plusieurs fois. S'il reproduit la pensée d'un tiers, il le cite toujours (restitution plus rare qu'on ne croit). Il a une haute idée de sa mission et vénère la déesse *Critique* avec une conviction passionnée ne manquant jamais de la défendre — tradition mousquetaire héritée de Souday — contre les rebuffades des romanciers ou des dramaturges.

Prenant nettement position sur une question qu'on s'étonne d'entendre discuter, Kemp ne voit pas de honte pour un critique à expliquer ce que

contient un livre. Certains critiques postulent que leur lecteur a déjà lu ce qu'ils vont commenter et proclament le *néant du compte rendu.* On pourrait aussi bien démontrer le néant de la « note » sans compte rendu. Quoi qu'il en soit, si Kemp dépouille un ouvrage sur Marivaux, il ne rougit pas de communiquer les découvertes qu'on vient de faire sur son mariage ou sur le train de sa maison ; s'il lit un livre sur Homère, d'expliquer clairement, *d'après son auteur,* le sens du courroux d'Achille, s'il parle de Mallarmé d'après Chassé, d'indiquer l'essentiel des découvertes de Chassé sur l'utilisation du Littré par le poète. Il va même, comble d'audace, jusqu'à conter le sujet des romans qu'il vient de lire.

Sa table des valeurs, ses choix, sont assez éclectiques. Avant tout c'est un rationaliste qui fait passer les voix de la raison avant celles de l'instinct, mais ce n'est pas là la clé de toutes ses préférences puisqu'il célèbre d'abord (en ce livre) France (avec des réserves qui d'ailleurs doivent lui coûter), Valéry, Claudel et Laclos (je cite pêle-mêle). Pour Laclos, il le met même au rang de Balzac et de Stendhal, ce qui paraît bien excessif. Il est toujours dangereux d'ailleurs d'instituer ces sortes de parité et je suis resté rêveur devant cette seconde triade qu'il évoque au passage. *De quoi me réjouirais-je, grands dieux, dans ce monde grimaçant, qui marche à une mort provisoire, comme s'en allaient les* Aveugles *de Breughel, en se culbutant les uns sur les autres, s'il n'y avait pas* La Jeune Parque, Le Partage de Midi *et les promesses de Jean Anouilh ?*

Il parle bien de Mérimée, fait un tri excellent, me semble-t-il, des divers volumes de Gourmont, propose une des meilleures analyses qu'on ait faites du *Partage de Midi* et défend éloquemment Sainte-Beuve contre Proust (à propos du fameux problème œuvre-biographie). Ce serait au reste plus vite fait de dire qu'au milieu de l'avalanche de livres qui tombe sur les critiques il se débat avec vaillance et choisit avec bon sens. Toujours sur le front de l'actualité littéraire, il est souvent le premier à signaler l'œuvre valable — et n'a pas toujours le temps (non plus que la place, car dans tous ses feuilletons, il fait une très large revue de livres) — de pousser ses études en profondeur.

Sa critique ne néglige pas les considérations de morale et de pudeur. L'art n'a peut-être pas de rapport direct avec la vertu (bien que les écrivains qui élèvent vaillent mieux que les autres). Pourtant Kemp rend service, j'en suis sûr, en s'étayant sur des principes de santé et d'honnêteté. Si les dévoyés... ou les objecteurs de conscience doivent triompher et sur un certain plan le méritent, il faut que ce soit au moins après avoir franchi de solides barrages. Kemp se révolte devant les exploits séniles de Gide, condamne les palinodies de Bloy (pour qui il professe une *admiration pénitentielle*), n'applaudit pas à *Au-dessus de la Mêlée.* Il faut bien qu'il subsiste dans la bataille littéraire des points forts d'hétérosexualité, de morale et de patriotisme. Kemp les tient.

Cela dit, chacun sait que personne ne peut jamais se déclarer d'accord

avec tous les jugements d'un critique. Une entente continue deviendrait suspecte. En ce qui me concerne je me sens souvent plus près des conclusions de Kemp que de ses prémisses. Il aime Marivaux. Moi aussi mais pas pour ses raisons ; et sur Proust ou Apollinaire ou Jaloux je m'étonne d'arriver au même point que lui par des voies différentes. Au fait, il est plus intéressant de pouvoir dire que toutes ses études attestent la vaste étendue de ses connaissances, et sa saine appréciation des grands problèmes littéraires. Le combat qu'il mène est franc, intelligent et utile — la lecture de ses feuilletons clairs et pressants est bien de celles qu'il appelle lui-même « excitantes ».

ROBERT MALLET ENQUÊTEUR

Robert Mallet, dans une *Mort ambiguë* (Gallimard), évoque les nombreuses visites qu'il fit en 1945-1950 à Gide et Claudel. Il s'agissait de publier les lettres qu'ils avaient échangées au temps de leur amitié — publication que les deux écrivains jugeaient utile, bien qu'ils ne fussent plus amis et même tout à fait résolus à ne plus jamais se voir.

Ce qu'ils disaient alors l'un de l'autre était d'une rude sévérité. Claudel : *Gide a fait une fameuse boulette avec son* Journal, *mais c'est nous qui devons l'avaler.* Pour Claudel, Gide était enfoncé dans les vices et se consacrait à les propager : *Gide fait des ravages dans la jeunesse littéraire... Et par-dessus le marché il n'a pas de talent, il écrit mal.* Gide : *Souvenez-vous de la phrase de Claudel : « L'incompréhension fait partie de mes attributs »* et encore : *Le Christ a fustigé les pharisiens. Qu'est-ce que Claudel aurait pris avec lui ! etc.*

Ce que Gide pensait de Claudel, celui-ci ne cherchait pas d'ailleurs à le savoir — mais Mallet tenait à l'en informer. Gide au contraire était passionnément désireux de connaître les diatribes de Claudel contre lui. Il commentait indéfiniment un mot de Claudel qui, ayant piqué, un jour, une crêpe flambée, l'avait tournée et retournée devant la flamme *avec un gros ricanement de jubilation* en répétant : *C'est ainsi que Gide brûlera pour l'éternité.* Mallet lui faisait remarquer que le mot (rapporté par un tiers) n'était peut-être pas vrai. Mais il ne poussait pas la charité jusqu'à lui rappeler que Claudel ne détestait pas la farce et qu'il ne fallait voir là qu'une plaisanterie. D'ailleurs il ne semble pas que Mallet ait fait entrer dans ses considérations le génie comique qui avait pourtant animé au cours de leur vie ses illustres interlocuteurs. Il reprochait âprement à Gide d'avoir fait commettre à son Lafcadio (*Caves du Vatican*) le crime *le plus monstrueux : le crime par dilettantisme.* Gide, l'écoutant, s'agitait, se tourmentait. A quatre-vingts ans, avait-il donc perdu la mémoire ? et n'aurait-il pas été plus chrétien de lui rappeler que ses *Caves* étaient une *sotie*, tout le livre étant traité, pour parler Toulet, *comme une fantaisie ?*

Mallet n'était pas seulement là pour la grande affaire de la correspondance. Poursuivant des desseins personnels, il voulait arracher à ses interlocuteurs le dernier mot de leurs convictions sur Dieu et l'homme. Pour Claudel c'était vite fait, il avait la foi. En ce qui concerne Gide il ne l'avait plus, mais tempérait ses négations (pourtant fort nettes) par des propos libéraux et par l'expression d'un sage respect à l'égard des hommes de foi. D'où Mallet voulait absolument tirer la conclusion qu'au fond Gide restait croyant ou tout au moins que, s'il ne disait pas NON, il disait virtuellement PEUT-ÊTRE. Jusqu'à la fin Mallet pressa Gide et tenta de le *forcer dans ses derniers retranchements*, espérant lui tirer ce *peut-être* que finalement le vieil homme ne prononça pas mais qui, selon Mallet, se dégage assez de son comportement pour qu'on puisse en parler comme s'il avait été prononcé.

D'où le titre de Mallet : *Une Mort ambiguë*, que les faits justifient mal. On sait suffisamment que pour Gide, dans la dernière partie de sa vie, si Dieu n'existait pas, l'homme, lui, pourrait un jour en quelque manière se diviniser. Oui, pensait Mallet, homme-dieu ou Dieu-Homme, c'est à peu près la même chose. (Raisonnement discutable.) Poussant plus loin, Mallet imagine même que si Gide ne régla pas ses obsèques, c'est qu'il répugnait à prendre parti et voulait prolonger, même au-delà de la mort, son fameux *peut-être*. Pourtant Gide avait manifesté clairement qu'il ne voulait pas d'obsèques religieuses. Son propos était ancien, mais il ne l'avait jamais démenti.

Il semble également paradoxal de retourner en tout sens la phrase que Gide prononça la veille de sa mort : *C'est toujours la lutte entre ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas*. Les commentaires qu'en ont fait Mauriac et Martin du Gard paraissent aussi contestables que celui de Mallet ; quand un homme a passé son existence à s'interroger sur le problème de l'existence de Dieu, qu'il n'a cessé d'en écrire et que finalement, en pleine possession de ses moyens, il a conclu *non*, on ne saurait admettre que dans les ténèbres intellectuelles qui précèdent la mort une phrase vaguement murmurée puisse être considérée comme l'ultime et raisonnée conclusion de *toutes* ses méditations. Certes on est en droit d'imaginer qu'une lumière surnaturelle s'est faite dans l'esprit du mourant, mais c'est sortir du cadre d'une discussion rationaliste et supposer résolu l'ensemble du problème qu'il s'agit de résoudre. D'ailleurs Claudel, fort peu satisfait d'apprendre de la bouche de Mallet que celui-ci comptait publier les entretiens qu'il avait eus avec lui et Gide (sous le couvert de la correspondance) lui avait objecté : *Les écrivains ont écrit ce qu'ils avaient à dire. Tout le reste est du vent*, ce qui paraît en l'espèce, une juste condamnation de la position prise par Mallet.

Mallet peut porter à son actif, comme essayiste, trop de brillantes réussites pour qu'on se sente embarrassé de lui dire que ce qu'il y a de plus ambigu dans son livre, ce n'est pas la mort de Gide, mais son livre lui-même. Ce qui a, je crois, contribué à fausser son entreprise c'est que, au

lieu de se limiter à sa tâche d'éditeur Mallet a voulu, à la faveur de ses entretiens, éclairer son propre cas. Était-il ou non religieux ? Tourmenté par son inconscient, Mallet aurait voulu que les deux grands hommes l'accouchassent d'après les plus pures règles de la méthode socratique. Or de ce point de vue, l'échec fut complet. Gide fut toujours courtois, mais se refusa à pratiquer en faveur de Mallet d'illuminantes expériences de maïeutique. Vexé, Mallet finit par conclure qu'il était, rue Vaneau, traité *comme un domestique* — ce dont on n'a nullement l'impression. Quant à Claudel, Mallet ne se gêna pas pour le prendre à parti : *Vous n'avez pas cherché à savoir ce que je pensais... Je vous reproche de m'avoir ignoré, de m'avoir laissé passer à côté de vous comme si j'avais été transparent.* Claudel, étonné, répondit avec bonté, invoqua des raisons de discrétion et pour prouver leur force n'insista pas...

N'ayant pas eu de réponse positive sur son propre cas, Mallet médita sur l'attitude des deux hommes, à qui il adjoignit, pour la commodité de son exposé, Léautaud, et s'engagea dans une suite de réflexions sur la politique et la religion où il faut voir, nous dit-on, *une conception nouvelle de la cité intérieure.* La proposition est excessive. Les vues de Mallet, fort raisonnables et très « juste milieu », conviendront à tous les disciples de Montaigne. Mais faire flotter au-dessus de cette reconstruction le pavillon de Gide, c'est une décision assez arbitraire.

— Si l'album de photographies *La Vie d'André Gide* (commentaires de Pierre Herbart), récemment publié par Gallimard, prouve quelque chose, c'est la mobilité congénitale de l'auteur de l'*Immoraliste.* Esthète, artiste, tourdivoiriste, flâneur, tribun, « maître », tour à tour obstiné, peureux, satirique, consentant, dominateur, désinvolte, drapé, composé, on aperçoit vingt-cinq Gide successifs et pour finir après l'homme au beau visage mobile, surgit hélas le vieillard épuisé, fuyant les importuns, tel que je le vis quelques mois avant sa mort sur un banc de jardin public, si las, si faible, si occupé de rassembler toutes ses forces pour recueillir le dernier bienfait d'un rayon de soleil qu'il eût semblé presque indécent de s'approcher de lui, de le troubler, de lui poser la moindre question.

QUATRE ASPECTS DE LA QUESTION

(M. Pons, H. James, J. Wain, E. Aunos).

Virginales de Maurice Pons (Julliard) est un ravissant livre de contes ; il mérite que chacun oublie en sa faveur la prévention, toujours si injuste, qui pèse sur les recueils de nouvelles. L'une de ces *Virginales, Métrobate,* est d'ailleurs un petit roman et avait été naguère l'objet d'une

publication séparée. C'est l'histoire d'un jeune précepteur, charmant, aimable, qui se fait adorer de toute une famille jusqu'au jour où ses goûts gidiens sont révélés et où on le chasse avec indignation. Son élève, à l'égard de qui, par chance, « Métrobate » ne s'était montré qu'amical, n'avait été sensible qu'à ses douces inflexions de voix, ne soupçonnant pas, bien entendu, la nature du danger. Il faut voir dans cette ignorance un des aspects caractéristiques du livre où tous les actes, toutes les pensées conscientes sont purs, l'inconscient étant, lui, touché par l'éveil ou les menaces de la sexualité. Un enfant se passionne pour sa jeune institutrice qui, l'étreignant, songe déjà, elle aussi, mais comme innocemment, à d'autres jeux ; un couple d'amoureux est persécuté par une bande de collégiens entraînés par un mouvement profond de jalousie qui s'ignore ; un petit garçon qui a passé sa journée avec des premières communiantes fait un rêve étrange dont le lecteur, mais non lui, comprend la signification freudienne. Parfois l'auteur va plus loin et la petite troupe d'adolescents qui accepte l'autorité d'une « belle cycliste » se réunit clandestinement pour admirer la beauté de son corps nu : mais même en ce cas extrême, le désir reste en-deçà de tout accomplissement — et une barrière sépare les corps. Il faut se reporter aux merveilleuses *Enfantines* de Larbaud pour retrouver ce climat, mais il est plus réellement pur dans *Enfantines* où la sexualité qui s'ignore n'inspirait que quelques scènes alors qu'ici elle les gouverne presque toutes [1]. Il y a chez Maurice Pons une complaisance au jeu pureté-impureté. Le blanc, couleur de son livre, est bien près quelquefois de passer au rouge. Mais l'auteur veille... Le jeu est d'ailleurs mené habilement et chaque récit monté avec un sens très sûr des nuances et des effets. L'écriture glisse, fluide et sans afféterie.

— Après un monde d'enfants « purs » à qui l'amour n'a pas encore dit son nom, voici une société d'adultes qui semblent avoir dégagé la passion de tout souci des étreintes. Le roman de Henry James, *Les Européens*, que Denise van Moppès vient de traduire (Albin-Michel), date de 1878 et évoque la vie d'une famille puritaine de Boston vers 1850. Ce livre n'est pas un des mieux construits de la grande série de James. C'est plutôt une esquisse, mais ravissante. Son charme tient à la délicatesse extrême des êtres qu'elle évoque. Ces puritains sont si discrets que *se former une opinion d'autrui* leur semble une entreprise toute proche du vol par effraction, et il suffit de prononcer une phrase de politesse mensongère devant eux pour leur paraître manquer de tact. S'ils sont de rapports charmants, leurs principes sont austères, *ils s'interdisent d'examiner un événement à la lumière du plaisir qu'il peut apporter.*

C'en est assez pour que des étrangers les jugent tristes. Mais le lecteur

1. Du point de vue de la forme et de la densité poétique, *Enfantines* reste d'ailleurs aujourd'hui, dans ce domaine, un livre d'une maîtrise inégalée.

d'aujourd'hui ne partage pas cette impression. Ce petit monde clair lui semble un paradis perdu et les jeunes gens qui l'habitent sont faits pour l'enchanter. Quelques-uns d'entre eux sont si légers, si naturels, si spontanés qu'on les prendrait parfois pour des personnages de Marivaux. Peut-être est-ce leur éloignement de la sexualité « consciente » qui leur donne cette aisance. S'ils ont des désirs, ils semblent ne les connaître que par leurs sentiments — et dans ce roman qui finit par plusieurs mariages on ne se donne pas un seul baiser.

Faut-il voir là une convention d'époque, les romans devant rester chastes ? Faut-il invoquer plus spécialement la réserve de James qui a pu, dans les *Bostoniennes* [1], peindre avec une « impeccable correction » l'amour de deux femmes ? Peut-être, mais un instinct avertit que ce monde naïf et profond, ces créatures charmantes qui dans l'amour restent si parfaitement pures, ont vraiment existé.

Ce monde, d'ailleurs, il y a cent ans, était déjà menacé et justement par ces Européens à qui le livre doit son titre. Le microbe qu'ils importaient était une profession de foi : *il faut jouir de la vie*. Le plus curieux est que les Bostoniens auxquels ce prêche s'adressait paraissaient avoir résolu le problème beaucoup mieux que leurs visiteurs à qui l'auteur ne semble pas cependant donner tout à fait tort. Il y a là un reflet des variations de James qui passa sa vie à peser et comparer les mérites et défauts de l'Amérique et de l'Europe et finit par se faire naturaliser Anglais, bien longtemps après avoir écrit ces *Européens* qui inspirent un si sincère regret de ne pas avoir été bostonien en 1850.

— *Les Diplômes de la Vie* (Hachette) — traduction d'Anne Marcel — sont l'œuvre d'un jeune écrivain anglais, John Wain, doué de l'esprit subtil et ironique des Oxoniens. Le héros de son roman est un étudiant qui, sorti lui-même, couvert de diplômes, d'Oxford ou de Cambridge, refuse de choisir une carrière « honorable », se lance dans des aventures dignes de Gil Blas, devenant successivement laveur de vitres, gangster, trafiquant de drogues, chauffeur, clochard et as de la radio. Le récit, très divertissant, est enlevé avec esprit et permet à l'auteur de camper quelques bons personnages comiques. Une aventure d'amour est le centre où convergent tous les fils du roman et ce n'est pas ce qui nous frappe le moins dans ce livre que le comportement en face de la femme de ce jeune intellectuel doué de tant d'originalité d'esprit et d'intuition. Paralysé, soudain dénué de tout esprit critique, il accomplit dans un même état de torpeur *extasiée*, les rites de la vie sentimentale et ceux de l'amour physique. Curieux néo-romantisme de résignation.

— Si l'on veut tirer des récentes publications romanesques un autre échantillon de comportements amoureux, on lira avec curiosité le roman d'Eduardo Aunos, *Pour l'Amour de Clelia* (Hachette). Écrivain espagnol voué à la fois à l'étude du romantisme et de la vie française au

1. Dont on vient de publier une traduction chez Denoël.

XIXe siècle (on lui doit aussi un ouvrage sur Paris où se manifeste une vraie passion pour notre pays), Aunos, qui a beaucoup lu Nerval, a construit son nouveau roman (une complexe aventure qui galope de Madrid à Paris et à La Havane vers 1840) sur cette donnée : quand l'amour humain est intense, il ne peut se réaliser ni dans une vie commune, ni dans le cadre de la vie sociale : seuls des amants séparés l'un de l'autre peuvent, dans une vie mystique, sublimer leur amour. On est ici à deux pas de la doctrine cathare, à quatre du *Partage de Midi*.

PARMI LES LIVRES : JEAN HOUGRON, DAMON RUNYON, RENÉ MASSON, HENRI D'AMFREVILLE, CLAIRE SAINTE-SOLINE,
R. LACOUR-GAYET

Jean Hougron a interrompu la série de ses grandes fresques indochinoises pour écrire *Je reviendrai à Kandara* (Domat) qui tient du policier et du roman psychologique. Un professeur, Barret, qui a dû renoncer, avant d'entrer dans l'enseignement, à des rêves d'aventures et de vie exotique, est fasciné par le comportement d'un de ses élèves qu'il soupçonne, à juste titre, d'avoir commis un crime, précisément pour pouvoir satisfaire ces besoins d'évasion qui ont été naguère ceux de son maître. La curiosité dangereusement fraternelle que ce cas inspire à Barret est si vive qu'il perd toute prudence et mène si maladroitement son enquête personnelle sur le meurtre qu'il finit par en être considéré comme l'auteur — et être arrêté. Bien entendu les intuitions purement psychologiques qui l'ont convaincu de la culpabilité de son élève n'ont aucune valeur pour la justice et l'imprudent professeur risque le pire. Il doit donc, du fond de sa cellule, Sherlock Holmes immobile, substituer à ses pressentiments des raisonnements inattaquables qui puissent convaincre et guider la police. Ce roman ingénieux tient le lecteur en haleine.

— On ne saurait trop recommander le *Complexe de Broadway* de Damon Runyon. Cet écrivain n'est pas un inconnu pour nos lecteurs[1] et aux États-Unis il est célèbre pour ses pittoresques histoires de vagabonds, boxeurs, danseuses, cabots, chômeurs, noctambules de tout poil, habitués de la quarante-deuxième rue. Ces récits d'une étonnante et très logique loufoquerie, sont débités par un narrateur de la pègre dont les idées sur l'honneur et l'honnêteté (il est lui-même plutôt malhonnête), l'amour (il est pessimiste et sentimental), la vie humaine (si on la supprime selon certaines règles, il approuve) sont bien faites pour créer un climat d'humour d'une séduisante singularité. Riches d'audacieux raccourcis, ils proposent des aventures d'une telle richesse que chacun d'eux pourrait être à l'origine d'un film ou d'un roman. Parmi d'autres

1. *Revue de Paris* du 15 juin 1938 (« Rose de la Rue des Rêves ») ; 1er septembre 1938 (« La petite Lily de Saint-Pierre ») et 1er mai 1955 (« Son Altesse »).

je cite la grande bataille d'hypnotiseurs que se livrent une critique dramatique et un acteur dans le cerveau d'un restaurateur influençable, un vrai médium pour expériences métapsychiques qu'il s'agit de déterminer au meurtre. On ne s'intéresse pas moins au bandit qui devient vertueux par amour pour une salutiste, au cambrioleur qui n'accomplit un coup dangereux que pour assurer vertueusement le mariage de deux jeunes gens qu'il protège et à l'entraîneur, embarrassé de découvrir parmi les enfants d'un pugiliste célèbre dont il veut faire des champions, ceux qui sont vraiment de lui. Que de fantaisie et de poésie dans ces évocations du « milieu » ! (Traduction Raimbault-*Gallimard*.)

— C'est à une vadrouille nocturne mais parisienne qu'est également consacré le roman de René Masson, *Les Compères de la Miséricorde* (R. Laffont). Un sergent de ville, un instituteur et un tenancier d'hôtel louche errent toute la nuit dans Paris en compagnie d'un Lithuanien athlétique et obtus qu'ils veulent détourner du suicide. Une pareille sollicitude étonne de leur part car ils ne sont pas tendres, mais la plus grave objection qu'inspire ce livre — qui n'est pas sans mérite — c'est qu'il sent fortement l'encre et la composition littéraire.

— On ne peut se défendre de formuler une critique du même ordre en lisant *L'Homme nu* d'Henri d'Amfreville (Grasset), qui groupe deux aventures fantastiques situées, elles aussi, dans le Paris de la nuit. Pour convaincre le lecteur de la présence réelle d'un second Messie qui fuit les desseins de Dieu le Père en s'abritant dans les mansardes, ou de la participation d'un ataxique exhibitionniste aux combats cosmiques poursuivis entre les puissances du Bien et du Mal, il faut, par-delà l'intelligence, avoir un grain de folie. Heureusement pour lui, H. d'Amfreville s'en tient à l'intelligence.

— Voici un livre d'une lecture bien attachante : *D'Amour et d'Anarchie* (Grasset). Ce sont des mémoires parlés, recueillis et écrits par Claire Sainte-Soline. Celle qui parle fut Mme Legrain, veuve d'un militant anarchiste. Elle était née à Valenciennes. Son père, ferblantier-zingueur, avait eu sept enfants ; il gagnait trois francs cinquante par jour. A quatorze ans, on plaça la jeune fille comme vendeuse à Denain ; elle travailla ensuite dans des bazars à Douai et à Valenciennes. Son histoire était chaque fois la même, on la mettait à la porte parce qu'elle refusait d'être accueillante aux propositions galantes des patrons ou chefs de personnel. Elle était jolie, voulait non pas se vendre mais se donner. C'est ce qu'elle fit un jour dans un champ de betteraves au bénéfice d'un garçon qui lui avait promis le mariage mais changea d'avis. Elle travaillait à Paris au *Printemps* quand elle connut Célestin Legrain, cordonnier et anarchiste. Ils s'aimèrent et s'épousèrent.

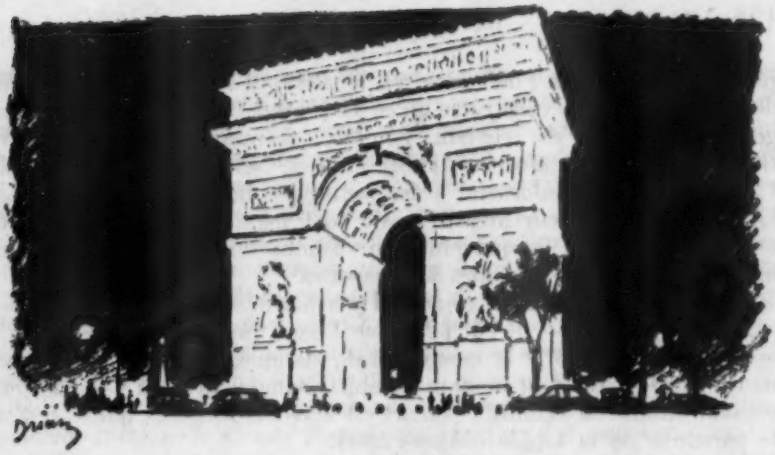
Célestin était un bon ouvrier, d'une vive intelligence. Dans sa petite boutique de la rue Berthollet, il discourait politique et psychologie. Il n'avait pas son pareil pour définir le caractère d'un homme d'après

l'usure de ses chaussures. Beaucoup de gens vinrent dans sa boutique, des clochards, des camarades, des militants, des futurs hommes célèbres, Trotsky, Lénine, Vildrac, Max Jacob, Emmanuel Bove et Georges Duhamel qui d'ailleurs a fait figurer Legrain en pied dans un de ses romans, *Le Club des Lyonnais*, naguère publié par *la Revue de Paris* [1]. Legrain gagnait bien sa vie, mais il nourrissait trop d'amis et n'avait jamais un sou. Les années passèrent, il devint sale et volage. Les époux se quittèrent. Puis vécurent de nouveau ensemble à Lille où Legrain tint un café-hôtel. Là il se lança à fond dans la politique, travailla pour les communistes, qui le rejetèrent assez vite le trouvant trop indépendant. Le récit de ses querelles est un précieux témoignage sur les mœurs politiques provinciales. Il mourut vers 1930. Sa femme revint à Paris, travailla comme cuisinière puis fit des ménages. Elle connaissait Claire Sainte-Soline depuis 1926, elle lui conta sa vie. Le récit est d'une simplicité saisissante.

— Un ouvrage d'un tout autre genre, *La France au XXe siècle*, par Robert Lacour-Gayet (Hachette). C'est un bilan de l'activité française depuis cinquante-cinq ans. Les chapitres d'histoire politique ou militaire alternent avec ceux consacrés aux institutions, à la vie économique, à la société, aux modes d'existence, à la vie intellectuelle. On pensera que le sujet est bien vaste. Sans doute, mais R. Lacour-Gayet a su dégager dans ce demi-siècle orageux ce qui nous manque le plus, les grandes vues d'ensemble. Ceci sans négliger le rappel des faits essentiels : choix impliquant de longues investigations. Je doute que quelqu'un puisse lire ce livre sans y découvrir quelques chaînons d'histoire qui lui manquaient. Qu'il parle de la vie de la bourgeoisie, des mœurs avant 1914, de l'évolution du clergé, des variations de la production sidérurgique ou du pouvoir d'achat des ouvriers, Lacour-Gayet prouve à la fois qu'il est bien informé et qu'il sait dégager le jeu des actions, réactions, interférences déterminant la vie d'une nation. On lit cet ouvrage avec un intérêt soutenu. On aura maintes occasions de s'y référer.

MARCEL THIÉBAUT

1. *Revue de Paris*, 15 août au 15 octobre 1929.



LE MOIS A PARIS

Mort de Fernand Léger. — L'an passé, c'est au cours des vacances que la mort surprit Henri Matisse et Louise Hervieu. Le mois des couleurs violentes a vu s'effondrer cette année Fernand Léger, un des piliers du Cubisme, qu'on eût dit bâti en ciment armé. L'homme, cordial et tout d'une pièce, s'imposait par sa santé, sa carrure, sa loyauté, et la force persuasive de son éloquence. Estimé de ceux mêmes qui ne partageaient pas ses convictions, il croyait dur comme fer aux autres, à lui-même, à la vie. Son art joyeux, sonore, élémentaire, avait su convaincre aussi bien les Dominicains que les partis d'extrême-gauche dont il était une des plus grandes vedettes avec Picasso (inspirateur de ses débuts mais différent en tous points de lui).

Les amitiés du front, un contact quotidien avec les matériaux de guerre, les épreuves de 1914, avaient fait rêver cet artilleur rendu à la paix d'un art affranchi des subtilités du Cubisme, et qui traduirait le lyrisme des rythmes modernes. Sa palette, raffinée au temps de la *Femme en bleu*, si voisine encore d'un Braque (1912), se limitera désormais à la juxtaposition de bleus, de jaunes, de rouges et d'orangés sommaires, d'à-plats crus, pareils à ceux des panneaux publicitaires. Les formes contenues par des cernes métalliques, doivent leur modèle et leur poids à des ombres dures et opaques. Même dans ses tableaux de petites dimensions, Léger, comme à l'aide de haut-parleurs, veut frapper fort, convaincre de loin. Mais, malgré lui, les procédés de construction qui l'ont jadis poussé à ne s'exprimer qu'en cônes, en cylindres, en disques, lui font, même dans sa période dite *américaine*, dans ses *Cyclistes*, ses *Acrobates*, ses *Plongeurs*, ses *Bâtisseurs*, son *Hommage à David*, ramener la figuration à des schémas. Si fraternel d'intentions,

par un refus total de l'individuel on le voit tout réduire à de communs dénominateurs et ne construire qu'en *série*, avec des éléments interchangeables comme au jeu d'enfants nommé « mécano ». Les trois nus du *Grand Déjeuner*, du Modern Art Museum de New York (1921), comme l'*Adam et Ève* se conforment à des prototypes immuables. La décision, la franchise, l'ampleur architecturale sont manifestes chez ce maître-ouvrier auquel une époque plus clairvoyante eût donné à décorer des halls, des hangars, plutôt que des chapelles.

Pour mieux communier, comme il y aspirait, avec ses semblables — et avec la peinture — il eût fallu que Léger, qui parlait sans cesse de *dynamisme*, échappât à la monotonie du statique, ne brimât pas la vie, ne transformât pas tout humain en objet manufacturé. On l'a considéré souvent comme un primitif : son art est le moins religieux qui soit (d'où le paradoxe de la façade d'Assy-Passy).

A un visiteur venu l'interviewer, l'auteur du *Ballet mécanique* faisait admirer dernièrement non point les roses de son jardin, mais les plumeaux multicolores dont il avait fleuri ses vases. De Deauville il avait rapporté, il y a trois ans, un ensemble de paysages, qu'exposa Louis Carré, où les bariolages des cabines et des tentes tuaient terre et ciel. Une telle conception du « moderne », sans lien avec la nature (et qui permet de considérer Léger, même dans sa période « concrète », comme un abstrait) ne va pas sans candeur. Et comment l'avenir jugera-t-il une peinture si indifférente aux « passages » et aux nuances qu'on la croirait exécutée au pochoir ?

CLAUDE ROGER-MARX

Barrès en 1955. — Dans la sympathique collection des *Écrivains de toujours* (aux Éditions du Seuil), Jean-Marie Domenach vient de publier un *Barrès par lui-même*. Sa présentation, en soixante-dix pages, des images et des textes vaut également par la finesse des analyses et par l'équité des conclusions. Domenach étudie de façon très perspicace les antithèses de Barrès : sa complexité et son désir de se simplifier, le recours au nationalisme de cet individualiste hanté par l'idée de la mort, ses polémiques d'écrivain engagé et ses rêveries de conciliateur, son effort pour unir une méthode à la Taine et une orchestration à la Michelet. De même Domenach a-t-il raison d'observer que « cette dialectique au cœur de Camus, au cœur de Malraux, est tout amorcée chez Barrès ». En écoutant ce vibrant plaidoyer, on se redit, une fois de plus, que Maurice Barrès devrait être aujourd'hui un écrivain très actuel.

Le problème est de savoir si ce loyal exposé touchera d'autres hommes que ceux qui étaient acquis d'avance aux idées qu'il développe. Quand

j'ai publié, il y a cinq ans, un ouvrage sur Barrès, j'eus la chance que Claude Mauriac se sentît incité par ce livre à lire plus complètement l'œuvre de Barrès dans les exemplaires où François Mauriac avait, en son adolescence, « puisé tant de bonheur ». Le résultat fut un essai de premier ordre, passionnante confrontation entre Barrès et un représentant des jeunes de 1950, que Claude Mauriac fit paraître, en mars 1951, dans la *Table ronde*. Mais cette réponse à mon appel demeura exceptionnelle parmi les critiques qui s'étaient affirmés depuis la Libération. A leurs yeux, l'œuvre de Barrès apparaît tellement liée aux remous politiques de son époque que *Leurs Figures* exige désormais autant de notes historiques qu'en comporterait une édition classique des *Mandarins* de Simone de Beauvoir.

Jean-Marie Domenach ne m'en voudra donc point de confesser que je fonde plus d'espoir encore sur l'anthologie qu'il a composée que sur sa brillante introduction. Je souhaite qu'un jeune homme, feuilletant distraitement son livre, soit soudain arrêté par ces lignes : « Quand je reviens toujours à ma rude Lorraine, croyez-vous donc que j'ignore tant de douceurs, tant de merveilles épandues sur le vaste monde ? Si je m'en tiens à Corneille, à Racine, ne distinguez-vous point que j'ai subi comme d'autres, et plus peut-être, ce flot de nihilisme et ces noirs délires que, par-dessus la Germanie, nous envoie la profonde Asie ? » Chez un garçon qui cherche sa voie, deux phrases de cette qualité pourraient bien déterminer un choc, un passage de l'indifférence à la curiosité, puis à la sympathie. En bref, je crois qu'il incombe aux critiques, à Émile Henriot, à Robert Kemp, à tous ceux qui furent nourris de Barrès, de réclamer obstinément une revision de son procès. Mais le gagner n'appartiendra qu'à un Barrès libéré des contingences, rendu à sa vocation de grand poète en prose.

RENÉ LALOU

Bernanos à la trace de son génie. — Sous l'enseigne *Dialogue d'Ombres* (Plon), voici trois nouvelles de Bernanos dont l'une porte ce titre et quatre petits essais romanesques. Non proprement des inédits car *Madame Dargent* et *Une Nuit* ont paru dans la *Revue hebdomadaire* en 1922 et en 1928, *Dialogue d'Ombres* dans la *Nouvelle Revue française* en 1928 aussi et les quatre récits, œuvres d'extrême jeunesse, dans des journaux de province avant 1914. Mais qui eût été chercher ces vieux textes, tous antérieurs à *Sous le Soleil de Satan*, si Albert Béguin n'eût pris soin de les rassembler ?

Il est toujours intéressant, émouvant même, de suivre les premiers pas d'un grand romancier, non seulement pour le plaisir d'y deviner ses directions futures, mais pour la surprise de découvrir telle

tendance que l'œuvre de la maturité n'a pas réalisée, ou qu'elle laisse seulement pressentir. Bernanos avant vingt-cinq ans n'est pas le poète angoissé de la sainteté et le peintre de l'âme sacerdotale, mais un romantique fastueux, dans la tradition de Barbey d'Aurevilly, goûtant autour des châteaux le charme des hommes cavaliers qui meurent pour l'honneur et des nobles filles qui n'entendent pas aimer vulgairement. Il m'a semblé retrouver des cadences barrésiennes et des mièvreries jammistes dans les vibrations de ces préludes. Publiant ailleurs d'autres *juvenilia*, Albert Béguin cite dans l'*Esprit des Lettres* un article de 1909 où Bernanos avouait un reste d'amour pour les sylphides romantiques pour *leur charmante, naïve et menteuse agonie*. Et aussi une lettre à Robert Vallery-Radot de 1926 où il affirmait : *Dieu sait ce que j'aurais écrit de sottises il y a dix ans, si la Providence m'avait imposé, comme à vous, cette épreuve de la célébrité rapide !*

Une autre épreuve fut son lot : la guerre qui l'a d'autant plus approfondi que des influences décisives avaient agi sur son esprit et son cœur, qui le déromantisa (pas complètement), la lecture de Bloy et la direction de Dom Besse qui exaltèrent le chrétien. L'intensité du style et l'originalité de la vision sont sensibles dans les nouvelles d'après 1920, spécialement dans *Une Nuit*, dont l'atmosphère d'horreur, d'aventure et d'exotisme annoncent curieusement *La Puissance et la Gloire* plutôt que *Le Journal d'un Curé de Campagne*. Mais des parties essentielles du génie bernanosien sont déjà présentes, partout, même dans les premiers écrits : ce vertige devant le vide moral où l'homme est toujours tenté de se laisser choir, ce mépris pour l'homme de lettres gonflé de conformisme et de vanité, ce pessimisme où l'espérance frémit des ailes et cette cruauté qui enveloppe une charité secrète et haute.

P. H. SIMON

La Rotonde de Ledoux, à La Villette et le musée de la Résistance. — Il suffit, pour se rendre compte de la façon dont on a enlaidi Paris depuis cent ans, de regarder une des gravures qui nous montrent la Rotonde de Ledoux à La Villette se reflétant dans un bassin qu'agrémentent quelques barques aux voiles gonflées par le vent et que borde un rideau d'arbres. Allez voir ce qu'est devenu ce coin champêtre : il n'y a plus de miroir d'eau, il n'y a plus d'arbres, la Rotonde est toujours là, mais, au lieu d'avoir l'air d'un véritable château, elle ressemble plutôt à une prison, entre le métro aérien et une gare d'autobus, une prison désaffectée, avec ses carreaux cassés, ses toitures effondrées ; mais ses murs encore bien solides et défiant ceux qui attendent sa ruine pour la démolir.

On sait que cette Rotonde faisait partie des célèbres Propylées élevés de 1785 à 1789 par Claude-Nicolas Ledoux à toutes les barrières de la capitale. Heureuse époque où l'on concevait un chef-d'œuvre quand on voulait bâtir un bureau d'octroi, mais triste époque que la nôtre qui n'a rien trouvé de mieux que de démolir la plupart de ces étonnantes constructions en 1860 lorsque les limites de Paris furent reportées plus loin. Il ne reste plus de ces quarante-cinq barrières que la Rotonde du Parc-Monceau, les pavillons du boulevard du Trône, ceux de la barrière d'Enfer, un pavillon si défiguré et méconnaissable, quai de La Râpée, que Raval et Moreux ne l'ont même pas mentionné dans leur livre sur Ledoux, et la magnifique Rotonde La Villette, la plus importante de toutes celles qui subsistent.

L'intérêt architectural de cet édifice n'échappe à personne. Alors, pourquoi le laisse-t-on dans cet état lamentable ? Je présume que c'est tout simplement parce qu'il appartient à la Ville de Paris qui ne sait trop à quel usage l'affecter. En effet, quels seront, dites-moi, les fonctionnaires qui consentiront à avoir leurs bureaux à La Villette ?

Alors, puisqu'on ne sait pas quoi en faire, puisqu'il faut, sans doute, lui trouver une raison d'être, pour qu'on dépense quelque argent pour la remettre en état, pourquoi n'y installerait-on pas le musée de la Résistance pour lequel on cherche un local ?

Ce quartier de Paris est bien déshérité en tant qu'édifices intéressants, en tant que musées. Et puisqu'on parle de couvrir le canal Saint-Martin pour ouvrir une nouvelle voie à la circulation automobile, qu'on découvre le bassin de La Villette pour redonner un peu de beauté à ce quartier de Paris qui en est si dépourvu et le musée de la Résistance, après tout, ne sera pas si mal situé.

GEORGES PILLEMENT

Les dixièmes Rencontres internationales de Genève. — Au lendemain de la dernière guerre, M. Anthony Babel, recteur de l'Université de Genève, accueillait le projet d'un centre culturel que lui suggérait un grand industriel suisse, M. Émile Bercher et, pour faciliter la reprise des échanges entre intellectuels, fondait avec un groupe de personnalités : Ernest Ansermet, directeur de l'orchestre de la Suisse romande, le professeur Victor Martin, Fernand Lucien Mueller, *privat docent* à la Faculté des Lettres, Jacques Chenevière, Robert de Traz, Henri de Ziegler, etc., les *Rencontres internationales*. Des écrivains furent invités de France, d'Allemagne, d'Angleterre, voire de Chine et de l'Inde pour traiter et discuter de graves sujets : *l'esprit européen, le progrès technique et le progrès moral, l'Homme devant la Science, le Nouveau-Monde et l'Europe*, etc. Vinrent

simultanément ou successivement en dix ans Bernanos, Karl Jaspers, Eugenio d'Ors, Berdiaeff, le Swami Siddeswarananda, Emmanuel Mounier, Charles Morgan, Gabriel Marcel, Karl Barth, le R. P. Maydieu, Merleau Ponty, Ortega y Gasset, Gaston Bachelard, Schrödinger, Robert Schumann, François Mauriac, Lucien Febvre, André Maurois et bien d'autres. Ces noms suffisent à indiquer la qualité des débats.

Le 7 septembre dernier, s'ouvrait sur les bords fleuris du lac Léman la dixième décade des Rencontres internationales. Prenant place après la Conférence des Quatre et celle de l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire, cette nouvelle conférence, avec le concours d'intellectuels de quatorze nations et des délégués de l'Unesco, s'était donné pour tâche d'étudier un problème éminemment moderne : *La culture est-elle mise en péril par ses moyens de diffusion, presse, cinéma, radio, télévision ?*

Il paraît paradoxal de s'inquiéter de voir la culture répandue alors que tout l'effort des derniers siècles s'est accompli en faveur de son extension depuis l'invention de l'imprimerie, la multiplication des écoles, des journaux et des revues d'information. Cependant, quel écrivain n'a pas eu lieu de se plaindre d'une bruyante radio voisine ? Il y a déjà quelque vingt-cinq ans, Georges Duhamel réclamait un « Parc national du Silence ». C'est ce brillant académicien, défenseur de la *civilisation*, ou plutôt sa voix — transmise de son lit de malade par les ondes de la T.S.F. jusqu'à la salle historique de la Réformation — qui commença le procès dans le sens qu'on devine mais, dès le lendemain, Wladimir Porché, directeur de la Radiodiffusion française, au cours d'une plaidoirie habile et de style poétique, constatant le *fait* de la Radio, rappelait ses qualités : « *Instantanée, omniprésente* et *intime*, elle est maintenant irremplaçable. Passant par-dessus les frontières des pays, son but pourrait être aussi d'abolir les castes culturelles. » Ceci implique réflexion : s'il n'y a qu'une culture et qu'elle s'étende à tous, n'offrira-t-elle pas un caractère spécial ?

C'est le cas en Russie soviétique et M. Ilya Ehrenbourg, grande vedette des Rencontres, après avoir insisté dans son importante conférence « Le Chemin du Siècle », sur la tendance morale des ouvrages qui doivent s'adresser au grand public (le compte rendu des crimes passionnels ne figure pas dans la presse russe) a concédé que l'écrivain était lié organiquement — plus ou moins — au régime. L'auteur de la *Tempête* — qui avait vingt-six ans quand éclata la Révolution — a vécu longtemps en France. Ami de Picasso et appréciant la peinture de l'école de Paris, il voit en Éluard le poète français du siècle et comme ses interlocuteurs s'étonnaient que des génies comparables à Tolstoï, Dostoïewski, Tourguenieff, etc., n'aient pas surgi en U.R.S.S., Ehrenbourg assura que nous n'avons plus Balzac, ni Stendhal, ni Baudelaire. A quoi Georges Cattaui répondit avec opportunité en citant les noms de Marcel Proust, Gide, Péguy, Paul Valéry, Claudel. (La diminution considérable des traductions de livres français ces dernières années (de 800 à 350),

indique, il faut le constater, un goût moins vif des étrangers pour nos productions littéraires.)

Dans l'Aula de l'Université éclairée par les beaux vitraux d'Alexandre Cingria, le linguiste italien Giacomo Devoto traita un sujet explosif : « La liberté et les limites de la Science ». Ses vues historiques impressionnèrent l'auditoire : *L'âge paléolithique nous a laissé des grottes et des peintures. Le passage à la pierre taillée a été un progrès, mais l'art a disparu à l'époque néolithique... La tradition artistique, après des milliers d'années, a repris avec le Proche-Orient et la Grèce.* Chacun put faire un rapprochement entre l'antagonisme passé — et présent — de la Science et de l'Art. Que doivent faire les hommes de notre temps ? Résister à la technique déchaînée ? Le savant lui-même se condamnera-t-il à une autolimitation dans ses découvertes ? Nous assistons à la fin de l'ancien esprit européen avide de connaître et de tout entreprendre dans le domaine de la connaissance.

La prolifération mécanique des *images* évoquée par André Chamson, organisateur d'expositions remarquables au Petit-Palais et excellent improvisateur, présente un autre danger. Bien que la projection en couleurs illustre utilement un cours sur les miniatures persanes, observe M. Duchesne Guillemin, et que les photographies des tableaux de Michel-Ange ou les fac-similés de Van Gogh apportent, comme les films de voyage, de la joie aux sédentaires, ne sommes-nous pas abrutis par l'abondance des documents, des reproductions ? « Notre civilisation est la civilisation de l'image », conclut assez mélancoliquement A. Chamson. Opinion contestable à l'heure où les peintres de l'abstrait nous privent de paysages et laissent passer une génération sans portraits.

Un dernier orateur, l'historien suisse Jean de Salis (celui des salubres causeries à la radio aux pays de langue allemande pendant la guerre), posa la question fondamentale : « Perte ou métamorphose de la culture ? » La culture augmente son contenu chaque jour. Le dernier homme qui savait tout ce qu'on pouvait savoir, précise Jean Wahl, était au XVIIIe siècle le philosophe Leibniz. Comment définir notre culture ? Aujourd'hui l'art nègre en fait partie. Dira-t-on que les mathématiques, la musique en sont exclues ? D'autre part, quel clerc de nos jours parle couramment latin comme au moyen âge ? En réalité, la culture perd d'un côté, elle s'enrichit de l'autre, bref, elle se métamorphose. Acceptons-le, tant que notre cerveau restera ce qu'il est...

Exemple de force intellectuelle jointe à la force morale, Mme de Staël et son brillant cortège, Chateaubriand, Benjamin Constant, hantaient, à l'état d'ombres, les rivages du lac Léman, tandis que les châtelaines actuelles de Coppet, Mlle d'Haussonville, la comtesse Le Marois, la marquise de Bonneval, accueillaient les participants des Rencontres dans le château acheté par leur ancêtre Necker en 1784. Un vivant *entretien* (la radio, la télévision influencent-elles l'écrivain ?) y eut lieu pendant la décade, les autres étant généralement tenus dans le joli casino Saint-

Pierre. On souhaiterait que ceux-ci fussent multipliés et, suivant la tradition des années précédentes, organisés parfois sous la forme de débats privés. La conversation sans micro laisse plus libres les esprits, même rompus à la dialectique. Disons finalement que l'échange des idées fut bien intéressant aux dixièmes Rencontres internationales, et que nul « créateur de culture » ne songea à supprimer les moyens techniques de diffusion...

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Marty. — La Grande Prairie. — Indes fabuleuses. — Un des derniers beaux films muets nous racontait l'histoire de deux êtres perdus dans la grande ville, et que le hasard d'une journée d'été réunissait. C'était *Solitude*.

Marty a repris le même thème. Oh ! Il ne s'agit pas le moins du monde d'une imitation ! *Marty* est traité d'une manière toute différente, presque entièrement positive, réaliste, je dirai presque documentaire. Le romantisme ne s'aperçoit qu'en transparence. Si l'on n'a pas osé faire de l'héroïne une laide, du moins Betsy Blair se sert le moins possible de l'agrément de son charmant visage. Elle est pauvrement fardée, fagotée sans recherche, je devrais plutôt dire fagotée avec une subtile recherche d'inélégance ; elle renonce à tout soupçon de « glamour » et, seuls, ses yeux se chargent de nous attendrir, ce à quoi ils suffisent. Pour le héros, on a été plus hardi encore. On a résolument choisi un homme privé de toute séduction. On lui a donné la profession la moins romanesque qui soit, celle de garçon boucher. On l'a endimanché avec une prodigieuse cravate américaine. On n'a compté que sur la seule sympathie que dégage la personne d'Ernest Borgnine et cette bravoure conduit au meilleur résultat : l'émotion la plus authentique par les moyens les plus honnêtes.

Marty est donc garçon boucher dans un quartier italien de New York. Il vit seul avec sa mère et ne se marie pas, pour la simple raison qu'il ne trouve pas de femme. Le samedi soir, il court les dancings de la grande ville avec des copains et, quand il ne s'adresse pas à des filles à tout faire, il tombe sur des « becs ».

Et voici qu'un samedi, il rencontre une fille décente qui vient d'être abandonnée par un mufle et qui souffre, elle aussi, de solitude. Il danse avec elle, lui offre un verre, se raconte naïvement. La gaucherie même de ce flirt nous suggère l'idée d'un amour naissant plus sûrement qu'un brillant dialogue à facettes poétiques.

La réaction de la maman et de tous les amis de Marty relève d'une bonne observation psychologique. Tous ceux qui le pressaient de se marier sont pris de jalousie et lui conseillent d'abandonner cette pitoyable intruse. Le dimanche, le brave garçon se demande ce qu'il

va faire. La maman est hostile, les copains impérieux. Va-t-il les rejoindre dans leur triste vadrouille ? Non, il entre dans une cabine pour téléphoner à la jeune fille.

Le fait que l'anecdote est située impitoyablement dans un milieu précis donne au film une rare force de percussion. Si l'amour a tant de sectateurs dans le monde, c'est sans doute parce qu'il a sa place dans le quotidien.

La rentrée nous a apporté quelques excellents films documentaires. Voici d'abord Walt Disney, qui poursuit sa série avec *La Grande Prairie*. Ce film est peut-être moins étonnant et moins divers que *Le Désert*, mais il est tout de même très amusant. Le rôle principal est tenu par les « chiens de prairie », petits rongeurs qui se comportent généralement comme des lapins, à cela près qu'ils sont merveilleusement combatifs et qu'ils tiennent tête au redoutable coyote, toujours affamé. Le programme est complété par un beau et intéressant voyage au Siam (aussi de Disney), où les observations humaines ne manquent pas.

On peut trouver encore plus intéressant le film *Indes fabuleuses*, de Giulio Macchi. On y voit des choses et des scènes qu'on nous avait souvent décrites, les vaches sacrées, les vieillards qui viennent mourir sur les bords du Gange, les yogis, les éléphants au travail, mais tout cela prend une présence, une vérité, un relief extraordinaires.

Ce film passe généralement avec un remarquable court métrage commenté par Jean Masson sur la vie des religieuses cloîtrées et « François le Rhinocéros », un documentaire sur les animaux sauvages de l'Afrique. Les vues et le mouvement sont bons mais je ferai des réserves sur sa présentation. On a en effet choisi de le faire accompagner par un monologue intérieur du rhinocéros et cela est contestable.

Évidemment, il y a des hommes qui ont pu faire parler les animaux. Mais ils s'appelaient La Fontaine ou Kipling.

JEAN FAYARD

Mozart toujours présent. — Les nombreux festivals qui se déroulent en France ne peuvent élaborer un programme de qualité sans que Mozart y soit représenté. Les orchestres de chambre, les quatuors, les virtuoses célèbres, les plus fameux Kapellmeister l'interprètent. Et, tous les ans, à Aix-en-Provence, ses opéras sont joués en plein air sous la baguette, ô combien mozartienne, du maître Rosbaud. Cette vogue de Mozart va s'amplifier encore à l'occasion du deux centième anniversaire de sa naissance (janvier 1756).

On ne peut voir ce goût de plus en plus marqué pour le génial musicien sans songer avec amertume aux vicissitudes, aux difficultés que Mozart rencontra dans sa vie, mourant dans la misère, désespéré de n'être pas préféré aux musiciens médiocres.

Ces réflexions me sont suggérées par le livre attachant que Marcel Brion vient de consacrer à Mozart [1]. Malgré le nombre d'ouvrages déjà publiés, le nouveau livre de Brion apporte une lumière sur la vie intérieure du musicien, sur son romantisme avant la lettre. Sa biographie, nous la connaissions, mais il semble que Brion ait vécu près de Mozart et ressenti ses plus fines sensations tant il y a d'humaine pitié dans son propos.

Comment raconter un livre dont le principal attrait est la vie qui s'en dégage ? Les choses précises sur le jeune prodige, nous les savons : son amour de la musique associé à sa foi religieuse quand il va à l'église, sa joie en écoutant les « cassations » jouées par les orchestres de chambre dans les repas et les fêtes ; mais cette atmosphère musicale où, tout naturellement, il compose dès l'âge de quatre ans, Marcel Brion la restitue miraculeusement. Ses premiers voyages avec son père nous montrent l'enfant aux prises avec un public incompréhensif lequel ne lui demandait que des exploits d'acrobate. Brion en conclut : « Ne nous flattons pas trop des applaudissements qui ravissent Léopold Mozart ; ils étaient ce qu'est trop souvent le succès : le résultat d'un malentendu. » Chaque voyage est raconté avec le détail pittoresque situant Mozart dans le paysage mais surtout avec le détail qui influera sur la formation du jeune musicien : la rencontre avec J. Ch. Bach, Michel Haydn, Hiller, Hasse, Eberlin, Joseph Haydn, Gluck et Piccini. Gluck, spécialement, fanatisa Mozart par son *Alceste*. En Italie, le padre Martini lui apprenant le contrepoint, eut une énorme influence sur la pureté de son écriture. Et puis c'est Mannheim (1777-1778), où il découvre les richesses de l'orchestre... et s'enflamme pour la chanteuse Aloysia Weber, qui le trahira, et dont il épousera la sœur Constance. Brion nous fait comprendre combien la « légende » de Mozart fausse son personnage. C'est un homme, un vrai, et non pas le petit marquis figé dans les gravures de l'époque.

Il est impossible de noter tous les beaux passages de ce livre. Sans nous en rendre compte, il nous semble pénétrer dans le cerveau même de Mozart et savoir avant lui, si j'ose dire, pourquoi il écrira telle ou telle œuvre. La genèse des opéras est passionnante. Deux chapitres sont consacrés à ses deux librettistes : Da Ponte, ce « coquin de génie », et Schikaneder, franc-maçon comme Mozart, et qui lui fournit le livret de *La Flûte Enchantée :* « Texte d'une portée hautement spirituelle dans lequel était exprimé, sous le voile de l'affabulation féerique, le message de la plus essentielle philosophie de la vie. » La musique de Mozart,

1. Amiot-Dumont, Paris.

si humaine, a toujours remédié au côté contestable de ses livrets. Ces incursions en dehors de Mozart nous en rapprochent davantage : quand nous apprenons, par exemple, que Da Ponte a relu l'*Enfer* de Dante avant d'écrire *Don Juan*, nous sentons encore mieux la profondeur et le drame qu'a apportés Mozart dans la musique de son opéra.

Toute la musique de chambre, située dans son temps, nous montre l'évolution de Mozart et son ascension vers la grandeur jusqu'à cet ultime *Requiem* qu'il pensait écrire pour sa propre mort et qu'il n'eut pas le temps d'achever. Tout cela nous est conté simplement et avec tant d'émotion qu'il est difficile de ne pas partager avec Marcel Brion le chagrin qu'il ressent devant le tragique de cette fin douloureuse.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

La Danse. — Les ballets de la Tour Eiffel. — Pierre Lacotte et Josette Clavier, de l'Opéra, ayant réuni une petite troupe de danse, affrontent le public et la critique parisiens au théâtre des Champs-Élysées. A la réprobation formulée parfois sans mesure par celle-ci, répond la curiosité plus libérale et sympathique des spectateurs. Certes, le programme des nouveaux Ballets porte toutes les marques de l'âge juvénile et du manque d'expérience — et d'habileté — de ses promoteurs, portant jusqu'à une sorte de provocation l'abandon des sentiers battus, la recherche d'un style personnel et neuf, le refus des ruses et artifices propres à assurer le succès immédiat.

M. Lacotte est le chorégraphe des trois ballets présentés : *Solstice*, *Gosse de Paris* et *La Nuit est une Sorcière*, que seul nous retiendrons ici ; c'est le plus travaillé, le plus fouillé en ses détails et inventions. La musique très adroite est de Sidney Béchet, musicien noir ; le décor de Bernard Daydé, formé d'éléments construits et mobiles, représente un grenier fort encombré. Là se déroule le rêve du Somnambule, livré à ses impulsions et à ses réflexes, primitifs et cruels ; les interventions d'un valet nègre ni la rencontre de la Fiancée ne réussissent à le tirer de son demi-délire.

C'est une sorte de ballet « total », où la danse des sujets s'accomplit à la fois sur le plateau et en l'air, dans le dédale aérien de poutres, d'échelles, de cordes tombant de la charpente ; des objets mouvants se mêlent aussi à la danse, telle cette psyché brillante qui semble céder au vent des courses et poursuites. L'atmosphère de ce grenier répond bien au « fantastique psychique » évoqué par le livre d'André Coffrant. Même si l'on pense qu'il manque de simplicité, on peut en rapprocher celui des *Algues* de Janine Charrat et y reconnaître l'une des inquiétudes

de l'homme d'aujourd'hui. La mise en scène est remarquable, les éclairages excellents ; la tenue théâtrale du spectacle est solide et sa qualité professionnelle indiscutable.

La chorégraphie est une recherche, à la fois, d'expression et de style, où Pierre Lacotte veut affirmer sa personnalité en se libérant des modèles et des influences qui l'ont dominé pendant les années de sa formation à l'Opéra. Le talent de ce jeune chorégraphe est certain et ses irrégularités dénoncent moins son insuffisance que l'absence auprès de lui d'un patronage tutélaire.

Tous les observateurs suivaient depuis quatre ou cinq ans à l'Opéra le progrès de Mlle Clavier, sujet d'élite : après un début éclatant elle avait été injustement abandonnée. Pressée de briller, elle tente une carrière libre avec son partenaire Lacotte, lui-même anxieux de passer du rang d'interprète à celui de créateur. Elle est une vraie danseuse, comédienne et ballerine, avec une technique sûre et brillante et une exceptionnelle justesse du geste, de l'attitude et du mouvement. Et si M. Lacotte avait introduit plus de variété dans les danses qu'il a réglées pour sa partenaire, celle-ci eût apporté au spectacle une interprétation plus éclatante, qui l'eût mieux imposé.

PIERRE MICHAUT

Music-hall. — La music-hall, ce n'est pas seulement les Folies-Bergère et leur cortège de millions prodigués, ce n'est pas seulement le Casino de Paris et sa somptueuse revue, ce n'est pas seulement le concert Mayol et son incroyable affiche où l'on voit une dame très habillée cligner de l'œil aux passants pour les avertir (psstt ! Je suis nue...) qu'on peut l'applaudir at home, sweet home, dans le plus simple appareil. Certes pour les étrangers le music-hall parisien, c'est cela. C'est le strip-tease à gogo, c'est le triomphe du nu, c'est le défilé de belles filles à plumes et — qu'on me pardonne cette vulgarité — surtout à poils. Et ce qui nous prouve bien que nos hôtes ne boudaient point leur plaisir, c'est qu'à plusieurs reprises dans le courant du mois d'août, les recettes totales de tous les théâtres parisiens furent souvent inférieures à la seule recette des Folies-Bergère !

Mais pour nous le music-hall c'est surtout un spectacle de variétés. C'était jadis l'Alhambra, ce fut récemment l'A.B.C., c'est aujourd'hui l'Olympia et Bobino et le concert Pacra. Ils ont du mal à vivre, non qu'ils manquent d'audience, bien au contraire ils font d'excellentes recettes ; c'est plus grave : ils manquent de numéros et surtout de numéros vedettes. Nous n'avons pas beaucoup de moutons à cinq pattes capables d'attirer trois semaines durant la grande foule. Hormis Édith Piaf, que je place à dessein à la première place, hormis ce phénomène de

Gilbert Bécaud, cet autre phénomène qu'est Brassens et le brave Eddie Constantine qui n'en revient pas de sa réussite, hormis encore Charles Trénet toujours sur la bonne brèche, hormis bien entendu quelques ensembles vocaux, et puisque Chevalier et Montand ne se produisent qu'en festivals, et même en admettant que Line Renaud, Juliette Gréco et Patachou puissent être à la rigueur comptées au nombre des quintupèdes sacrés, qu'y a-t-il ? Plus personne, si ce n'est une ou deux Mick Michel et deux ou trois Aznavour. C'est maigre. Surtout si l'on pense que l'Olympia, par exemple, est forcé de monter dix-huit spectacles par an ! Or, je viens de vous nommer huit super-vedettes. Où trouver les dix autres ? A l'étranger ? Leurs véritables têtes d'affiche sont trop chères pour la pauvre France. Alors que se passe-t-il ? On prend trois demi-vedettes ou deux moutons à trois pattes pour former un programme, forcément boiteux. Ou bien l'on accorde le fromage à un orchestre de jazz ou à un hypnotiseur. Mais le public ne s'y laisse pas prendre. Ou encore on fait passer Brassens ou Gréco deux fois au cours de la même saison. Mais c'est beaucoup.

La relève, cependant, s'annonce prometteuse. L'adorable Odette Laure, Jean Raymond, Roger Pierre et Jean-Marc Thibaut, et tout récemment le très grand fantaisiste Jean Richard semblent déjà voir poindre leur cinquième patte.

SERGE VEBER

Politique intérieure. — La recherche des moyens pouvant mettre un terme à la crise marocaine a absorbé à peu près entièrement l'attention en ces dernières semaines. A tel point que les conflits sociaux, dont l'extension était pourtant préoccupante, ont paru passer loin à l'arrière-plan.

Nous en étions resté, le mois dernier, à l'annonce des conversations que devaient engager MM. Edgar Faure, Pinay, Kœnig, Robert Schuman et July avec un large éventail de personnalités chérifiennes. Tout devait être au point pour le 12 septembre, date que s'était fixé à lui-même le gouvernement. Mais tant d'aléas pouvaient trouver place d'ici là qu'il paraissait hasardeux de spéculer sur cette conclusion.

Les entretiens d'Aix-les-Bains ont bien abouti à un compromis de principe entre les diverses tendances qui représentent l'opinion dans le Protectorat. Mais d'autres éléments venaient effectivement retarder les solutions envisagées.

En premier lieu, la personnalité du résident général, M. Grandval, allait soulever tant à Rabat qu'à Paris, d'âpres controverses. L'arrivée du général Boyer de Latour, successeur de M. Grandval, y mettait un

terme. Mais cela, il faut bien en convenir, ne modifiait en rien la politique antérieurement définie.

En second lieu, l'éventualité d'un retour en France de l'ex-sultan Ben Youssef. L'affaire était autrement délicate. Considérant les émeutes sanglantes de Kenifra, d'Oued-Zem et de Kouribda, le 20 août, date anniversaire de la déposition de Ben Youssef, le gouvernement a estimé que la réconciliation des partis marocains ne pouvait se faire durablement sans qu'un geste fût fait à l'égard de celui dont le nom avait servi de ferment aux fauteurs de troubles. Bien moins dans un esprit de clémence que dans un souci d'apaisement, il fut décidé d'envoyer deux émissaires, le général Catroux et le Directeur du Cabinet de M. Antoine Pinay, à Antsirabé, lieu de résidence de Ben Youssef.

Les négociations évoluèrent alors sur trois plans : Paris, Antsirabé et Rabat.

Nationalistes et Indépendants vinrent à tour de rôle à l'Hôtel Matignon, puis partirent pour Madagascar, tandis que le général Boyer de Latour multipliait ses visites au Sultan Ben Arafa.

Quinze jours passèrent ainsi au cours desquels des difficultés nouvelles surgirent à tout moment.

Harcelé par ses amis du Centre National des Indépendants qui préconisaient des solutions de grande fermeté, M. Pinay s'en alla en claquant la porte.

On vit le général Kœnig lancer des communiqués pour affirmer publiquement son opposition à des mesures décidées en Conseil des Ministres, sans pour cela être aucunement disposé à abandonner la Défense Nationale.

Le gouvernement tint réunion sur réunion, partielles ou plénières. Le Président de la République rédigea à l'adresse de Ben Arafa une lettre pour lui demander de se retirer. Le message provoqua le mécontentement de M. Pinay, fut remanié. Huit jours après son arrivée à Rabat, il n'était pas encore remis à son destinataire.

Cette fois, le retard était dû à un désaccord sur la composition du Conseil du Trône, formule envisagée pour le remplacement du souverain. Ce désaccord ramenait, un à un, à Matignon la plupart des négociateurs.

De leur côté, une quinzaine de députés modérés, républicains sociaux, paysans et indépendants se mirent à réclamer la convocation du Parlement. Exigence de pure forme. Moins attendue fut la démarche de l'un d'eux, M. Pierre Montel, ancien ministre, se rendant au palais impérial de Rabat pour demander à Ben Arafa de ne pas céder aux sollicitations du gouvernement.

Tout cela révèle, à l'évidence, un grand désordre des esprits. Il est hélas à craindre, en fin de compte, que le régime en soit une fois de plus affecté.

MARCEL GABILLY

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LA VIE SURPRENANTE DES PHOQUES

Album par Georges Blond *(Fayard)*

Qui se fût douté que la carrière d'Ogloph le phoque fût si pleine d'intérêt et si riche d'aventures ? Le grand talent de M. Georges Blond a rendu, avec une vie intense, les voyages, les combats, les amours de ce personnage, de sa femelle et de ses *pups*. De ce qui eût pu n'être qu'une aride étude d'histoire naturelle, l'auteur a tiré un récit saisissant, et de belles photographies, choisies et présentées avec art, aident le lecteur à pénétrer dans l'intimité de ces étranges héros.

P. R.

LES SONNETS DE SHAKESPEARE

Version française par M. Pierre-Jean Jouve *(Le Sagittaire, éditeur)*

S'il *n'est pas d'auteur qui mérite plus d'être traduit que Shakespeare* — a écrit André Gide — *il n'en est pas sans doute qui reste plus difficile à traduire, ni qu'une traduction risque plus de défigurer.* Ce qui est vrai pour les pièces de l'immense dramaturge, l'est encore davantage pour ces fameux cent cinquante-quatre sonnets que lui inspira son étrange attachement au jeune et beau comte de Southampton, et où son génie de poète a fait entendre et voir à travers réticences forcées et obscurités voulues quelques-uns des plus beaux cris et des plus beaux éclairs de l'éternelle passion amoureuse. Certes, telles et telles versions françaises que nous en donnèrent, depuis plus d'un siècle, nombre d'écrivains, ne sont point à négliger. Celles, en prose, de François-Victor Hugo, d'Emile Montégut ; et, en vers, d'Alfred Copin, de Fernand Henry, sont même fort estimables. Néanmoins, esquivant la difficulté, ou soucieux de transposer en notre langue, pour nos cerveaux latins, un lyrisme encombré de concetti et d'images souvent incohérentes, tous « francisèrent » trop souvent le texte anglais, privèrent trop souvent ce coin de la forêt shakespearienne de ce qui en constitue précisément les ténébreuses magies, les mystérieux enchevêtrements.

C'est cette erreur foncière que M. Pierre-Jean Jouve a eu le talent d'éviter dans la traduction des célèbres poèmes qu'il publie aujourd'hui en un recueil enrichi d'une savante préface. Il n'a pas amené à nous l'œuvre fameuse. Il nous a amenés à elle. Désormais, grâce à lui, nous pénétrons dans ce haut défilé poétique des temps elisabéthains. Abrupts et fleuris, mignards et pathétiques, familiers et grandioses, obscurs et lumineux, ce sont bien maintenant les sonnets de Shakespeare que nous connaissons. La réussite de M. Pierre-Jean Jouve est remarquable.

M. P.

PHILOSOPHIE DE L'ART

par Léon Bopp *(Éditions Gallimard)*

Un directeur de galerie, doublé d'un polytechnicien crut trouver un moyen fort simple de donner aux artistes des numéros d'ordre : composition, dessin, couleur, etc., étaient notés successivement : il suffisait de faire la moyenne. M. Léon Bopp préconise une méthode similaire : valeurs de mouvement, de force, d'émotion, de raison, etc. totalisées (66 tendances ont été séparées par lui) suffiraient à *coter* écrivains ou peintres. Le hic c'est que ces cotations varient sans cesse. Sous le règne de Sully Prudhomme, Baudelaire n'aurait pas obtenu la moyenne. Et Toulouse-Lautrec, dont Bonnat déclarait le dessin « atroce » alors que nous lui donnons aujourd'hui 20/20, aurait eu 0. Comment l'analyste si averti d'Amiel — lequel, si l'on s'en réfère à Lanson, si imprudemment pris ici pour juge à 2 alors que Mme de Staël, *ex æquo* avec Victor Hugo, obtient 46 — ne considérerait-il pas avec une ironie secrète des statistiques qui ne font que souligner cruellement la relativité de toute pesée critique ?

C. R.-M.

NOTES INTER-ARTICLES

La Traque, par Ladislas Dormandi, p. 58. — *Monsieur Arkadin*, par Orson Welles, p. 64. — *La Cybernétique « du Cerveau humain aux Cerveaux artificiels »*, par P. Cossa, p. 108. — *Antibiotiques, médicaments miracles*, par Fernand Lot, p. 108. — *Pyrénées et Côte basque*, par Pierre de Gorsse, p. 126.

(Croquis et dessins de Orion, Christian Bérard, Krol, Oscar Sala, Maicas, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bror et R. Cailleux.)

IMP CHAIX, 20 RUE BERGÈRE, PARIS. — 4365-9-60.

MUSICA

REVUE D'INFORMATIONS
ET D'ACTUALITÉS MUSICALES

★

N° d'OCTOBRE

CONCOURS SPÉCIAL

à l'intention des Musicophiles

Le Numéro : 150 Fr.

★

Spécimens gratuits sur demande à MUSICA, Service 410, Rue Bergère, 30 PARIS-9e.

LES ANNALES

Sommaire d'octobre

LOUIS GABRIEL-ROBINET
Le Journal des Débats

MARC PINCHERLE
« Porgy and Bess »
de George Gershwin

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
La vie d'Alexandre Dumas père
VI. - La mort de Porthos

RENÉ LALOU
Fenêtres sur le monde

78, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 65 francs

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE
75 % de réduction à partir de la 3e personne.
Parcours minimum : 300 km retour compris.
VALIDITÉ : 40 JOURS.

UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL
30 % de réduction une fois par an.
Parcours minimum : 200 km retour compris.
VALIDITÉ : 3 MOIS.

UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire
20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour.
30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour.
VALIDITÉ : 2 MOIS.

UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR
Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar.
VALIDITÉ : 2 MOIS.
Arrêts possibles sur le parcours fer ;
Un exemple : Paris-Évian en chemin de fer :
Évian-Nice en autocar :
Nice-Paris en chemin de fer.

denoël

Un livre extraordinaire

ROBERT GIRAUD

LE VIN DES RUES

celui qui saoûle le plus sûrement le noctambule parisien.

et de nouveaux romans

MARIANNE ANDRAU

LE PROPHÈTE

pour tous ceux qui ont aimé LES MAINS DU MANCHOT.

JACQUES DONIOL-VALCROZE

LES PORTES DU BAPTISTÈRE

MICHEL DE SAINT-PIERRE

DIEU VOUS GARDE DES FEMMES!

Nouvelles.

A paraître en octobre

JEAN-PAUL CLÉBERT : **LE BLOCKHAUS**

ALBERT VIDALIE : **LA BONNE FERTE**

denoël

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique
sociale
économique
culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs.

DOCUMENTS

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 800 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
S. P. 81.528 par B. C. M. « C », PARIS

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT
Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées
•
PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

LA VARENDE

MONSIEUR LE DUC DE SAINT-SIMON ET SA COMÉDIE HUMAINE

Un volume 975 »

« Une exégèse dont la fougue est entraînante. Qui n'a pas le loisir de se plonger dans les immenses *Mémoires* y prendra une idée frappante de Saint-Simon et apprendra à l'aimer. »

Robert KEMP

« Lire le livre de Jean de La Varende est la meilleure des initiations pour pénétrer dans le labyrinthe des *Mémoires*, en éclaircir les allusions, en éclaircir les généalogies, en situer les personnages et découvrir leur caractère. »

Henri LIEBRECHT

« M. de La Varende s'est proposé d'expliquer les principaux portraits ainsi que le mécanisme des rapports qui unissent le peintre à ses modèles... un ouvrage qui deviendra vite inséparable des *Mémoires*. »

P. de BOISDEFFRE

« C'est un admirable portrait qui jaillit de ces pages où la citation est toujours juste, vive, implacable. »

(Bulletin de Paris)

« Le duc, toujours secoué de passion bouillant, débordant, pénétrant, semble ne faire qu'un avec M. de La Varende dont la puissance d'expression s'accorde si bien à sa puissance de sensation. »

(Journal de Genève)

« M. de La Varende aime Saint-Simon d'une si entière tendresse qu'il a reçu de lui le mouvement des images et du style. »

(Le Monde Diplomatique)

« S'il est homme au monde à pouvoir se mettre dans la peau de cet enragé de Saint-Simon, c'est bien M. de La Varende. »

(La Libre Belgique)

HACHETTE

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉ

DANIEL HALÉVY

LE MARIAGE DE PROUDHON

Une idylle amoureuse; la vie politique d'un grand tribun; la révolution de 1848. Un passionnant volume.

720 fr.

RÉIMPRESSION

FERNANDE OLIVIER

PICASSO ET SES AMIS

Préface de PAUL LÉAUTAUD avec 16 illustrations.

Des souvenirs captivants sur la jeunesse de Picasso et sur ce milieu d'artistes où se rencontrent MAX JACOB, GUILLAUME APOLLINAIRE, MARIE LAURENCIN, DERAIN, VLAMINCK.

480 fr.

UN GRAND SUCCÈS

PEARL BUCK

LES MONDES QUE J'AI CONNUS

3ème tirage

660 fr.